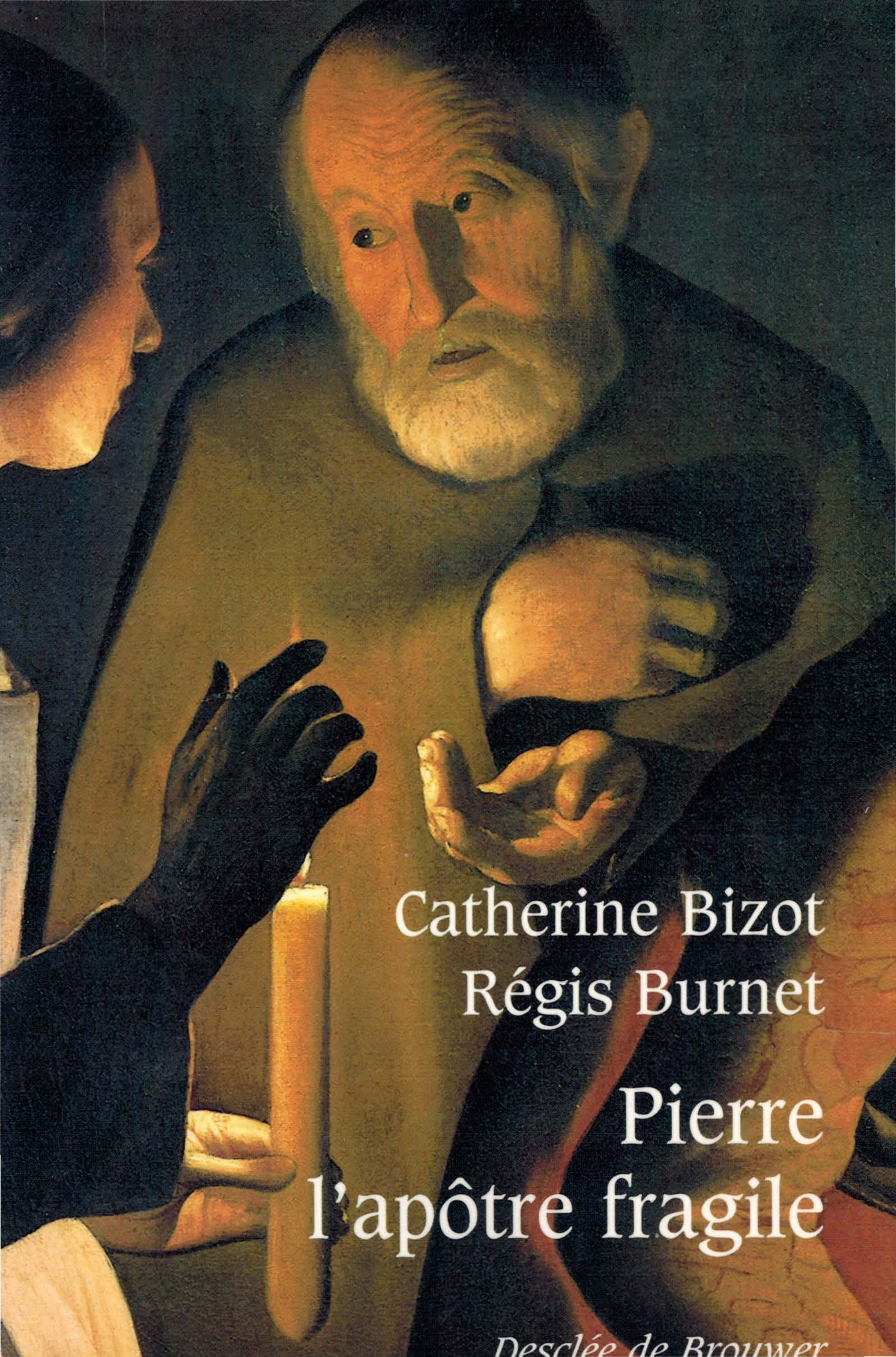

Catherine Bizot
Régis Burnet
Pierre
l'apôtre fragile
Desclée de Brouwer

Pierre
l'apôtre fragile

Ouvrages de Régis Burnet

Paul : le bretteur de l'Évangile, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

30 méditations avec les Actes des Apôtres, Paris, Le Cerf, 2000.

Catherine Bizot, Régis Burnet

Pierre
l'apôtre fragile

DESCLÉE DE BROUWER

76 *bis*, rue des Saints-Pères, 75007 Paris
ISBN 2-220-04933-7

www.descleedebrouwer.com

INTRODUCTION

Avec Judas, Pierre est sans conteste le plus connu des apôtres. Les autres ? De pâles figures dont on ne connaît pas les noms avec certitude et dont on ignore à peu près tout. Pierre, lui, se dresse, bouillant et énergique, au milieu d'un groupe qu'il domine de toute sa stature et dont il prend naturellement la direction à la mort du Maître, après avoir rempli tant de fois le rôle d'intermédiaire. Dans l'imaginaire chrétien, le voici portier du Paradis après sa mort, perpétuant pour l'éternité sa proximité avec le Christ.

Mais, de tous les disciples, Pierre est aussi le plus contesté. Arguant très tôt de son rôle prépondérant au sein du groupe des disciples, l'évêque de Rome, qui s'est toujours considéré comme le successeur de l'apôtre, tenta dès la fin de l'Antiquité de faire prévaloir une forme d'organisation centrée autour de lui. Affirmant que Pierre avait reçu du Christ une mission extraordinaire, il voulut s'arroger très vite le droit de commander à l'ensemble des évêques. Cette prétention, battue en brèche par les Églises d'Orient qui soutenaient une vision plus collégiale, éclata dramatiquement lors du Grand Schisme de 1054 qui divisa catholiques et orthodoxes. Luther, à son tour, condamna cette revendication

de puissance, et refusa net cette « primauté de Pierre » dans laquelle il ne voyait que les ambitions d'un système hiérarchique. Définie dogmatiquement par la Constitution *Pastor Æternus* du concile Vatican I, cette primauté fut l'occasion de grandes batailles théologiques et exégétiques, les uns cherchant à en trouver trace dans les Écritures et dans la tradition, les autres tentant de réfuter âprement ces tentatives.

Or si le combat autour de Pierre s'engagea dans une forme particulièrement violente après la Réforme, il avait pris naissance dès le début de l'histoire chrétienne. Très tôt, en effet, on se servit de la figure de Pierre, que l'on présentait en fonction de ses propres visées, pour appuyer, réfuter ou condamner une des tendances du christianisme naissant.

L'image de Pierre, fatiguée par la longue route des siècles, ne nous apparaît donc qu'au travers du kaléidoscope des multiples interprétations du christianisme : elle y démontre son extrême plasticité. Car, hérétiques des premiers siècles, docteurs de l'Église du Moyen Age, papes de la Renaissance, réformés des Temps modernes, exégètes protestants du XIXe siècle, ultramontains catholiques de Vatican I, prédicateurs de tous les temps et de toutes les tendances, tous se formèrent une image de l'apôtre conforme à leurs prédilections, conforme à leur idéologie.

Que l'on y croie ou non, la controverse sur la primauté de Pierre est d'abord un obstacle pour aborder la figure de l'apôtre. Les siècles de patiente théologie, les perspicaces distinctions textuelles, le terrorisme du classement des gens et des choses, le sang des guerres de religions, tout voudrait que l'on ne s'attache qu'à cette épineuse question, en délaissant les questions simples : qui était Pierre ? Qu'a-t-il fait ? Comment a-t-il servi le Christ puis l'Église ? Pourquoi les premières Églises s'y sont-elles référées ? Pierre a-t-il une place à part dans le dessein de Dieu ?

Ce livre a voulu apporter une réponse simple à ces questions en suivant pas à pas les traces de l'apôtre. En commen-

çant par les Évangiles, la surprise fut immédiate. Il n'y a pas une photographie de Pierre, il y a une multiplicité d'images, insérées dans les récits complexes du Nouveau Testament. Aussi fallut-il renoncer à toute simplification, à toute mainmise sur une interprétation unique : l'Écriture ne parle pas à l'amateur de synthèse, elle s'exprime dans les nuances. Faire avouer les petits détails : voici le travail des chapitres sur les évangiles synoptiques. En abordant Jean, on put croire que tout avait été dit : hélas, le quatrième évangile cassait la mise en scène pour reconstruire l'intrigue sur un parallélisme entre Judas et Pierre. Le Prince des apôtres entrait en conversation avec le Traître ! Nous sommes loin d'une « pieuse image » du saint ; les textes obligent à contempler un homme simple à la foi quotidienne, aux prises avec ses propres incompréhensions.

Le livre part aussi sur les routes des Actes des Apôtres. Le Maître n'est plus là et déjà les conflits s'annoncent. Pierre dogmatise... pour peu de temps : bien vite, il adopte des solutions pratiques, sans manifester de plan préconçu mais disparaît brutalement du livre, pour laisser toute la place à Paul. Le retrouve-t-on à Rome ? Il est déjà entouré de mystère et l'archéologie peine à vérifier les bribes d'informations que les auteurs anciens ont laissées derrière eux. Catacombes, Via Appia, persécutions et martyres, trouble action de Néron, Pierre vit jusqu'au bout au cœur du monde, dans ses drames et dans ses mythes.

Pierre mort, une autre vie commence : celle de la mémoire des communautés chrétiennes divisées. Homme-référence, pierre de fondation, l'apôtre fait figure de maçon et de matériau d'un édifice sans lézardes lorsque les querelles font rage. Il faut ouvrir la littérature apocryphe et la *Légende dorée* : derrière son goût daté pour la magie et la fable, les manipulations sont de tout temps.

Remontant aux textes, ce livre ne veut pas faire fi de l'histoire de la tradition ou de la vie de l'Église. Quelle sera celle

de notre époque ? Se débarrassera-t-elle aussi facilement de l'icône pétrifiée au tympan des églises ou de l'homme-alibi étouffé sous le poids des querelles institutionnelles ? Nous ne prétendons pas le savoir.

Nous ne prétendons pas, non plus, faire une sorte de pamphlet polémique, qui aurait pour sujet « sur le pape et sur l'Église ». Comment, sans ridicule, toiser la conduite du successeur de Pierre à l'aune de celle de son prédécesseur, ignorant par là superbement deux mille ans d'histoire ? Le jugera-t-on sur la vie qu'a menée un petit pêcheur galiléen ?

Pierre n'était ni un grand naïf, ni un mystique exalté, ni un homme de pouvoir, ni un louvoyeur rusé ; du jour où Jésus est venu le chercher, il le suivit, sans assurance, ni garantie. Le voilà étonnamment proche de ce que vivent bien des gens, étonnamment éloigné des grands débats qui s'envenimèrent autour de sa personne. S'il fallait donner une visée à ce livre, ce serait celle de rendre plus proche l'apôtre. Ambition humble mais aussi ambition démesurée : exhorter à ne plus prendre l'apôtre en larmes pour l'arbitre qui compte les points du combat scandaleux que se mènent ceux qui déchirent la tunique sans couture du Christ et savourent de classer les chrétiens en catholiques, réformés, orthodoxes !

Dans une époque où la tâche universelle consiste plus à trier l'information qu'à la rechercher et où l'appréciation de la source du savoir devient essentielle, ce livre tente simplement de tamiser les images, rendant à l'un ce qui lui appartient, et à l'autre ce qu'il y a ajouté. Le résultat : ce portrait composite de l'apôtre, fait d'images superposées, qui ne parviennent pas – faut-il le regretter ? – à s'approcher d'assez près de Pierre pour que l'on puisse dire « Voici l'homme ».

AVERTISSEMENT

Les lecteurs d'un précédent livre sur Paul[1] risquent d'être déroutés par la méthode employée dans ce livre. L'expérience enseigne qu'écrire sur Paul pose finalement moins de difficultés : ses lettres, précieux documents théologiques et historiques, s'insèrent sans peine excessive dans la chronologie de sa vie et sont suffisamment denses pour prêter matière à rédiger ; ses nombreux voyages peuplent sans embarras le récit d'une vie mouvementée et bariolée. Aucune de ces facilités chez Pierre – sans doute est-ce la raison pour laquelle il y a davantage de « petites vies » de saint Paul que de saint Pierre. Pour parler d'un homme protéiforme, il nous a fallu une méthode à facettes – parfois un peu laborieuse – afin d'échapper à la lassitude ou à la doctrine. Aussi avons-nous adopté tour à tour la narration historique (premier chapitre), la lecture suivie d'un évangile (pour parler de Matthieu), la présentation de textes (pour les épîtres et les actes apocryphes), la comparaison littéraire (pour présenter Marc par rapport à Matthieu), la description thématique (pour parler de l'ensemble Luc-Actes), la

1. Régis Burnet, *Paul, bretteur de l'Évangile*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

lecture à partir d'un thème (pour Jean). Le « style » théologique ne s'est pas présenté sous notre plume : tant de propos ont été tenus pour défendre ou attaquer la « primauté de Pierre » qu'il ne nous a pas paru utile de mortifier le lecteur une fois encore.

PIERRE, ENTRE HISTOIRE ET LÉGENDE DORÉE

Que sait-on de l'existence historique de Pierre ? Première image, influente, de Pierre : celle que peut fournir l'historien – même si elle n'est pas la plus immédiate et si elle prétend souvent détruire les autres représentations pour se poser en image unique. A vrai dire, l'examen des témoignages historiques disponibles sur le « Prince des apôtres » laisse le chercheur sur sa faim. Par comparaison avec Paul, son opposant de certains jours, on est frappé de voir à quel point la documentation est maigre. Un seul chapitre suffira à faire la revue de ce que l'on sait de lui, s'appuyant sur les recherches archéologiques, sur les sources néo-testamentaires.

Pierre avant sa rencontre avec Jésus

L'histoire de Pierre commence quelques années avant notre ère sur les bords du lac de Galilée, que certains appellent lac de Tibériade ou lac de Génésareth. Là, nichée sur la plage, au milieu de collines verdoyantes – ou qui passent pour telles dans un pays plutôt désertique –, se trouve la prospère cité de Bethsaïde ; grâce à une pêche abondante

(« Bethsaïde » signifie « maison de la pêche »), ses habitants s'assurent une vie confortable, sans être luxueuse. Étymologiquement, « Galilée » vient de l'expression « cercle des pierres » : la contrée est un rude pays de cailloux, et le Galiléen a une réputation d'homme sévère qui se bat avec sa terre pour planter et semer.

On parle grec à Bethsaïde ; contrairement à ce que l'on pourrait croire, le nom de l'Éternel n'y est pas fréquemment prononcé : Bethsaïde se trouve à la frontière de la Galilée, dont l'orthodoxie est elle-même fortement discutée, en Trachonitide.

C'est à Bethsaïde, dans la famille de Jonas, que naît, selon l'évangile de Jean (Jean 1,44 : « Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre »), Siméon ou Simon. A l'instar de Paul, qui surgit dans l'histoire sainte sous le nom de Saül et ne prend le nom sous lequel on le connaît qu'après sa rencontre avec le Christ, Simon ne recevra son « nom de guerre », qu'après avoir connu Jésus. Quand naît-il ? Personne ne donne ce renseignement. Le plus vraisemblable est d'en faire un contemporain du Christ, légèrement plus âgé que Paul, ce qui placerait sa date de naissance entre 10 av. J.-C. et 6 av. J.-C. On sait qu'il avait un frère, André, dont parlent les évangiles[1].

A une période inconnue, Simon part s'installer à quelques kilomètres de Bethsaïde, à Capharnaüm, un port de pêche situé en Galilée. Ne l'imaginons pas comme un pauvre hère ne parlant que son mauvais patois. Il devait plutôt ressembler à l'un des pêcheurs de la région, vivant dans une maison au toit de branchages liés par un enduit, au milieu d'une nombreuse famille que le produit de la pêche suffisait à faire vivre. Les poissons de Galilée étaient en effet renommés dans tout le bassin méditerranéen, au point qu'il existait à Magdala (dont le nom, Migdal Nunayah, signifie « Tour des

1. Matthieu 4,18 ; 10,2 ; Marc 1,16.29 ; 3,18 ; 13,3 ; Luc 6,14 ; Jean 1,40.44 ; 6,8 ; 12,22 ; Actes 1,13.

Poissons ») des sortes de petites usines de salaison de poisson qui exportaient jusqu'à Rome. Certes, les pêcheurs de Capharnaüm étaient plus pauvres que les commerçants de Magdala, mais ils habitaient des maisons pavées dont les murs de basalte s'élèvent encore aujourd'hui jusqu'à un mètre au-dessus du sol. Parlant à la fois araméen et grec, Pierre s'avèrera capable de prêcher aussi bien à des Grecs qu'aux habitants de Jérusalem. Il fut sans doute curieux des contrées et des religions lointaines qu'évoquaient les nombreux voyageurs en transit dans cette région cosmopolite. Simon devait vivre plutôt aisément, puisque selon l'un des évangélistes, il avait son propre bateau (Luc 5,3).

Il possédait en outre une maison qui deviendra le quartier général de Jésus lorsqu'il prêchera en Galilée. Cette demeure nous fournit un premier témoignage archéologique : les franciscains ont en effet mis au jour à Capharnaüm un complexe ecclésial qu'ils ont identifié comme une sorte de basilique bâtie sur la maison de Pierre. Il s'agit des ruines d'une vaste église octogonale datant du IVe siècle recouvrant une maison qui avait été pavée et blanchie à la chaux. De nombreux graffitis portant le nom de « Jésus Seigneur » et du Christ montrent à l'évidence qu'il s'agit d'un lieu de culte chrétien, tandis que des morceaux de poterie ordinaire trouvés au niveau du sol du Ier siècle prouvent que l'édifice inférieur avait servi de lieu d'habitation. Quelle autre maison de Capharnaüm aurait été assez évocatrice pour en faire un sanctuaire chrétien ? La transformation de la maison de Pierre en lieu de culte est d'ailleurs prouvée par des récits de pèlerinages chrétiens datant de l'Antiquité (comme le voyage de l'Anonyme de Plaisance, ou celui d'Égérie qui affirme qu'en 570 il y avait déjà une basilique byzantine). Cette dévotion très précoce permet de fonder l'idée d'une persistance de la tradition de l'habitation de Pierre à Capharnaüm et étaie les informations des évangiles.

Comme tout bon Juif, Simon-Pierre prit femme très tôt, selon les usages. L'évangile de Marc confirme ce fait indirectement puisqu'il parle de la belle-mère de Simon, guérie par Jésus (Marc 1,30-31). Paul, quant à lui, indique que Simon se faisait accompagner de sa femme lors de ses missions (I Corinthiens 9,5). On imagine souvent les premiers chrétiens comme des hommes solitaires suivant le Christ en ayant tout abandonné, débarquant dans les ports en voyageurs esseulés. Les témoignages sur Pierre permettent de corriger l'image : il n'avait pas abandonné sa femme, et celle-ci l'accompagna visiblement jusqu'à une période très tardive de sa vie. La tradition en fait même un martyr, comme le rapporte l'écrivain du IVe siècle Eusèbe de Césarée († 340) citant Clément d'Alexandrie († 215) :

> Clément [...], à cause de ceux qui rejetèrent le mariage, cite ceux des apôtres qui avaient des femmes : Ou, dit-il, rejetteront-ils les apôtres mêmes ? Car Pierre et Philippe engendrèrent des enfants ; et Philippe donna aussi ses filles en mariage [...]. Tous s'accordent à dire que quand le bienheureux Pierre vit sa propre femme partir vers la mort, il rendit grâce de ses souffrances et de ce qu'elle revenait à la maison. Il lui adressa un discours d'encouragement, l'appelant par son nom et lui disant : « Ô toi, souviens-toi du Seigneur. » (*Histoire Écclésiastique*, III, XXX, 2.)

Pierre aurait même eu une fille, Pétronille, morte elle aussi martyre (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III, VI, 2).

Dans l'évangile de Jean, il est indiqué que Simon était disciple de Jean-Baptiste. Il aurait fait partie de ces foules qui suivaient le Baptiste près des sources du Jourdain pour l'entendre critiquer l'impureté de ses contemporains et prôner la nécessité d'un baptême de purification. Ce long compagnonnage spirituel l'avait en quelque sorte préparé pour les enseignements de Jésus. Faut-il pour autant en faire un essénien, comme certains exégètes du temps passé ? Suivre Jean-Baptiste ne signifiait pas forcément adhérer à

cette secte à l'histoire particulière qui estimait le Temple souillé par des grands prêtres indignes. La constante référence du Baptiste à Élie l'apparente plutôt à la lignée prophétique d'Israël et l'on ne saurait établir de lien clair entre lui et les habitants de Qumrân; dans son appel à la conversion, son universalisme et son messianisme, Simon pouvait trouver des aspirations qu'il partageait avec une bonne partie du peuple d'Israël.

Court résumé de la vie de Pierre d'après les évangiles

La vie de l'aisé pêcheur galiléen s'écoulait paisiblement dans l'anonymat et l'on aurait oublié jusqu'à son nom, comme on a perdu celui de ses voisins, si un événement capital n'était intervenu, source d'un destin exceptionnel: sa rencontre avec Jésus. La seule source historique dont nous disposons, les évangiles, n'est pas unanime sur le déroulement exact de cet épisode. Pour les synoptiques, Jésus a déjà inauguré sa prédication et rencontre Pierre en train de pêcher en compagnie de son frère André. Il prononça la fameuse phrase: « Venez avec moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes » et eux abandonnent leurs filets. Chez Jean, la rencontre se fait de manière brutale. Il suffit que Jésus, dont on ne sait rien jusqu'à présent, regarde Simon pour que celui-ci le suive: « Jésus le regarda et dit: "Tu es Simon le fils de Jean; tu t'appelleras Képhas." »

Simon, Syméon, Képhas, Pierre

Syméon est un nom hébraïque répandu chez les Juifs et qu'on ne trouve attribué à Pierre qu'en Actes 15,14 et II Pierre 1,1. *Simon* n'est pas, comme on l'a souvent prétendu, l'hellénisation de Syméon. C'est un nom authentiquement grec que l'on rencontre chez Aristophane. L'un

des premiers dirigeants d'Athènes s'appelait d'ailleurs Simon. Comme André ou Philippe, ceux qui étaient originaires de Bethsaïde portaient un nom grec car cette localité était directement sous l'influence hellénique. *Képha* est un mot araméen signifiant « pierre », « roc » ; ce n'est pas un nom propre mais un surnom. On le rencontre tantôt simplement transcrit en lettres grecques – *Képhas* – sous la plume de Paul (Galates 1,18 ; 2,9 ; I Corinthiens 1,12, etc.), tantôt traduit en grec – *Petros*, que nous traduisons à notre tour en français par *Pierre*. Pour désigner l'apôtre, les évangiles disent *Simon*, *Petros*, *Simon-Petros*. Les versions syriaques portent *Simon-Képhas*.

Pierre est tellement devenu un nom propre que l'on est tenté sans cesse d'oublier qu'il s'agit à l'origine d'un nom commun. Ce détail possède toutefois une certaine importance pour comprendre la portée de l'intention de Jésus le jour où il a donné ce surnom.

Le changement de nom doit être rapproché de nombreux exemples bibliques. Un nouveau nom marque le signe de l'élection divine en vue d'une promesse dont l'accomplissement dépasse toujours la personne à qui on le donne. Lorsque Abraham ou Jacob reçoivent un nom nouveau dans le livre de la Genèse, la grâce attachée à cette nouvelle appellation ne concerne pas la destinée particulière de l'homme Abraham ou Jacob mais sa postérité tout entière, le peuple que Dieu se choisit.

Ce n'est donc pas pour lui-même que Simon fils de Jonas reçoit le nom de Pierre, mais bien pour sa filiation (spirituelle) : Simon n'est Pierre que parce qu'il est celui sur lequel l'Église se fonde.

A partir de cette rencontre décisive, Pierre s'attache fidèlement aux pas de Jésus et connaît un certain nombre d'aventures qui forment, au-delà des différences qui subsistent entre les évangiles, une narration continue.

Après son appel, selon Jean, Pierre accompagne Jésus dans ses déplacements près de chez lui : à Cana-de-Galilée, où il fait le miracle de l'eau changée en vin, en Judée, en Samarie, puis en Galilée (Jean 2 – 4). Selon les Synoptiques, il demeure toujours dans l'entourage de Jésus et assiste au Sermon sur la Montagne, à la guérison d'un membre de la maison du centurion à Capharnaüm, son village. Peu après, Jésus guérit sa propre belle-mère qui était atteinte de fièvre (Matthieu 8,14-15 = Marc 1,29-31 = Luc 4,38-39).

Pierre, lorsque vient le moment du choix des apôtres, est toujours nommé en premier (Marc 3,13-19 = Matthieu 10,1-4 = Luc 6,12-16). Il occupe vraisemblablement le premier rang parmi les disciples, faisant un peu figure de « chef ». A de nombreuses occasions, il parle au nom des apôtres (Matthieu 15,15 ; 19,27 ; Luc 12,41).

Une multitude d'épisodes prouvent le rapport particulier qui l'unit à son maître. D'une part, il est le seul à confesser la vraie nature christique de Jésus (Matthieu 16,16 ; Marc 8,29 ; Luc 9,20). D'autre part, son maître l'invite souvent à participer à des événements qui ne se produisent qu'en présence d'un petit nombre de disciples. Ainsi Pierre assiste-t-il au relèvement de la fille de Jaïre (Marc 5,37 = Luc 8,51), à la transfiguration du Christ (Matthieu 7,1 ; Marc 9,2 ; Luc 9,28), à l'agonie au Jardin de Gethsémani (Matthieu 26,37 = Marc 14,33). A plusieurs reprises, le Christ lui manifeste sa préférence : c'est dans sa barque qu'il monte pour prêcher à la multitude sur la grève (Luc 5,3), c'est lui qu'il invite à le suivre dans sa marche sur les eaux (Matthieu 14,29), c'est lui qu'il envoie pêcher le poisson réceptacle du didrachme pour le tribut (Matthieu 17,24).

L'évangile de Matthieu affirme le plus clairement la préférence dont Pierre fut l'objet en faisant prononcer au Christ des paroles définitives sur lesquelles se fondera la tradition catholique pour affirmer la primauté de Pierre :

> Bienheureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux. Et moi je te le dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les Portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. (Matthieu 16,17-19.)

Mais la suite de sa vie prouve que Pierre n'a pas encore saisi l'ensemble du message de Jésus. Il s'oppose en effet vivement à l'idée d'un Christ souffrant, ce qui lui vaut d'amers reproches de la part de son maître (Matthieu 16,21-23; Marc 8,31-33) ainsi que la prédiction qu'il le trahira (Matthieu 26,20-35 = Marc 14,26-31 = Luc 22,31-34 = Jean 13,36-38). Au dernier repas, il ne comprend d'ailleurs toujours pas la signification du lavement des pieds (Jean 13,1-10), et, plus près de la Passion encore, il doit supporter les reproches de Jésus de n'avoir pas su veiller tandis que lui souffrait (Marc 14,37).

Même s'il tente de s'opposer à la troupe qui vient arrêter Jésus, il s'enfuit avec les autres disciples (Jean 18,10-11; Matthieu 26,56) et finit par renier son maître en affirmant explicitement qu'il ne le connaît pas (Matthieu 26,58-75; Marc 14,54-72; Luc 22,54-62; Jean 18,15-27) : lui aussi chute.

En dépit de ces faiblesses, le Christ continue à lui accorder sa faveur. Les femmes qui constatent les premières que le tombeau est vide reçoivent un message spécifique pour Pierre (Marc 16,7) et il bénéficie d'une apparition particulière du Christ ressuscité, dont Paul parle (Luc 24,34; I Corinthiens 15,5). Lors de son apparition au lac de Génésareth, le Christ renouvelle son mandat à Pierre, une fois que ce dernier a affirmé par trois fois son attachement au Seigneur (Jean 21,15-17).

Pierre dans le livre des Actes

Afin de poursuivre le récit de la vie de Pierre, l'historien peut, dans une première analyse, recueillir les données du livre des Actes. Dans un premier temps seulement : cet ouvrage ne saurait être utilisé sans quelques précautions. S'il possède d'indéniables qualités historiques, il se veut avant tout un livre apologétique, cherchant à promouvoir une foi et réorientant la narration des événements en fonction de cette foi. Les chapitres suivants montreront combien les Actes nous présentent une image particulière de Pierre.

Dans les premiers temps de l'Église, peu après l'Ascension (Actes 1,6-9), le groupe des apôtres s'était retiré dans son lieu de réunion habituel. Et voici que Pierre prend la parole et se pose en chef de l'Église. Il commence par décider du remplacement de Judas (Actes 1,15-26) puis, lors de l'événement de la Pentecôte, il interprète le miracle et prononce le premier discours conservé du christianisme (Actes 2,1-41). Par la suite, le livre des Actes le montre guérissant un impotent et haranguant la foule à cette occasion (Actes 3), puis il comparaît une première fois devant le tribunal juif, le Sanhédrin (Actes 4) et une seconde fois avec les autres apôtres (Actes 5,17-42). Après le récit des aventures d'Étienne, de Philippe et de Saül-Paul, le lecteur le retrouve en mission à l'extérieur de Jérusalem : à Lydda (actuellement Lôd), où il guérit un paralytique, à Joppé (Jaffa), où il ressuscite une femme (Actes 9,36-43), à Césarée, enfin, où, sur la foi d'une révélation, il baptise le centurion romain Corneille, ainsi qu'un nombre important de païens (Actes 10). En ouvrant l'Église aux païens, serait-il allé trop loin ? Il doit se justifier devant l'assemblée des apôtres (Actes 11,1-18) qu'il parvient à convaincre. Le chapitre 12 des Actes décrit son emprisonnement sous Hérode Agrippa, à l'époque où le roi fit périr Jacques, fils de Jean. Pierre reçoit la visite d'un ange dans sa prison, qui le libère. Pierre décide alors de quitter la

contrée. Désormais, Pierre connaît la vie des hommes en fuite : il passe son existence dans une semi-clandestinité. Aussi part-il, disent les Actes, « dans un autre lieu ».

Comment interpréter les données du livre des Actes ? Visiblement, Pierre, au début, occupe le rôle de chef de l'Église primitive. Mais plus le lecteur du livre des Actes progresse dans sa lecture, et plus il se convainc que Pierre ne règne pas sur l'ensemble des chrétiens, voire que l'autorité qu'il pourrait avoir sur eux est en train de s'amenuiser : après l'épisode d'Étienne, il a déjà quitté la ville pour se consacrer à des tournées missionnaires. La contestation vient de deux côtés. Non seulement l'autorité du groupe des apôtres centré autour de Pierre diminue au profit de celle d'un groupe de « frères » centrés autour de Jacques, mais encore la primauté de Jérusalem est remise en cause. En effet, l'institution des Sept (Actes 6,1-6) – que le livre des Actes affecte au service des tables mais qui occupaient des fonctions nouvelles dans la communauté – vient remettre en cause la prééminence absolue des Galiléens au sein de l'Église de Jérusalem et *ipso facto* celle de leur chef naturel. L'unité qui prévalait à l'origine ne tarde pas à être troublée par l'irruption de ces hellénistes sur la scène de Jérusalem.

Qui étaient ces hellénistes ? Il s'agissait sans doute de Juifs ne venant pas de Jérusalem, qui parlaient grec (d'où leur nom). On ne sait pas exactement comment ils furent convertis, toujours est-il qu'ils commencèrent à constituer une communauté parallèle à celle qu'avaient rassemblée les apôtres autour d'eux. D'après le texte des Actes, ils se réunissaient à part et avaient leurs propres chefs : ce sont ces Sept que les apôtres instituent « diacres » pour les agréger à leur groupe et préserver l'unité. Or ces hellénistes, renouant avec la dimension contestataire de l'enseignement de Jésus, prétendaient désavouer le Temple et la Loi. Comme le dit Étienne, leur principal représentant avant de se faire lapider :

> Mais le Très-Haut n'habite pas dans des demeures faites de main d'homme. Comme le dit le prophète [Isaïe 66,1-2] : « Le ciel m'est un trône et la terre un escabeau sous mes pieds, quelle maison allez-vous me bâtir, dit le Seigneur, et quel le lieu de repos ? N'est-ce pas ma main qui a créé toutes ces choses ? » Nuques raides, cœurs et oreilles incirconcises, toujours vous résistez à l'Esprit Saint ! Comme vos pères ! Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécutés ? Ils ont même tué ceux qui annonçaient la venue du Juste dont vous êtes devenus les traîtres et les assassins ! (Actes 7,48-52.)

Dieu n'habite pas des maisons humaines : il ne réside donc pas uniquement dans le Temple, dont les Juifs sont si jaloux. Étienne discerne avec lucidité que la première Église ne parvenait pas à se détacher du judaïsme, alors que lui, vivant dans le monde grec, savait que, loin de la Judée, des hommes attendaient le Salut. Son discours le rend insupportable à Jérusalem car il affirme que Dieu n'habite pas un Temple de pierres, mais qu'il demeure avec le peuple qui croit en Jésus-Christ. Étienne, le chef de file des Sept, est le premier « enfant terrible » de l'Église. Il est lapidé en 36.

La persécution des hellénistes fut manifestement très ciblée, comme le montre le livre des Actes : Étienne subit le martyre par lapidation et la plupart des hellénistes s'exilèrent. Les autres chrétiens n'eurent pas à souffrir de persécution. Il est probable qu'ils ne soutinrent que très peu leurs frères, sans doute par crainte des autorités, mais aussi parce qu'ils n'étaient pas déterminés à quitter l'aire du judaïsme.

Pour comprendre les tenants et les aboutissants de cette douloureuse affaire, il convient de faire un peu retour sur l'ensemble des tendances au sein du judaïsme et d'envisager leur poids politique respectif.

L'affaire Étienne a déjà permis de prendre en considération une première division du judaïsme : la différence entre Juifs de la Diaspora et Juifs de Jérusalem. Cette distinction procède de l'histoire. Les causes de cette dispersion (c'est le

sens du mot *diaspora*, en grec, dispersion) hors de la Terre promise sont politiques. La déportation à Babylone (587-582 av. J.-C.) après l'invasion de Nabuchodonosor obligea les élites juives à s'établir entre le Tigre et l'Euphrate et, malgré les édits de retour proclamés par Cyrus, tous les Juifs ne rentrèrent pas en Israël car beaucoup s'étaient assimilés à leurs vainqueurs. La domination lagide, après la conquête d'Alexandre le Grand, poussa de manière plus pacifique les commerçants à s'installer à Alexandrie en Égypte. Il y avait ainsi deux diasporas : une diaspora orientale ou babylonienne et une occidentale ou égyptienne. En outre, grâce à l'essor du commerce, des colonies juives s'installèrent en Asie Mineure puis en Grèce. La vie dans la diaspora ne pouvait pas suivre les mêmes préceptes que la vie en Judée. Le contact avec les populations indigènes imposait une modification des manières de vivre. On assista en outre à l'apparition d'une culture juive de langue grecque, en particulier à Alexandrie, où la Bible fut même traduite en grec (Bible des Septante). Cette modification de la langue et des coutumes engendra chez certains Juifs un éloignement relatif du judaïsme, qui les rendit plus sensibles à la doctrine du groupe des Sept.

En Judée même, le judaïsme était divisé entre plusieurs partis : les sadducéens, les pharisiens et les esséniens. Les sadducéens se recrutaient plutôt dans l'aristocratie. Proches du Temple, ils n'accordaient pas de valeur à la loi orale et ne reconnaissaient que la Torah. On sait peu de choses d'eux, si ce n'est qu'ils avaient partie liée avec l'occupant romain et qu'ils se consacraient avant tout au culte public, celui du Temple. Ils revendiquaient la primauté d'un gouvernement des prêtres (théocratie sacerdotale) qu'ils tenaient pour le seul garant de la liturgie du Temple et de l'unité de la nation. Aussi s'affolaient-ils devant toute poussée messianique ou toute insurrection populaire. Ils niaient par ailleurs la résurrection des morts et la survivance de l'âme, car leur pratique les rendait peu sensibles à une religion personnelle se

souciant de la vie après la mort. Les pharisiens, d'origine plus populaire, possédaient toutefois une certaine influence politique puisqu'ils participaient au Sanhédrin. Ils accordaient davantage de poids à la loi orale (c'est-à-dire aux commentaires sur la Torah). Leurs chefs étaient des scribes qui connaissaient fort bien les Écritures, ce qui leur conférait un certain pouvoir ; on les prenait pour les successeurs des prophètes et les détenteurs des secrets les plus cachés de l'être divin. Ils manifestaient une mentalité juridique et montraient un grand zèle pour les observances légales. Ils confessaient pourtant la liberté de l'homme, l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, la rétribution finale et la venue du Messie. L'enseignement des pharisiens présente de nombreux points de convergence avec Jésus. Retirés de la vie politique, enfin, les esséniens (le mot vient de l'hébreu *hassidim*, pieux) vivaient dans le désert en pratiquant des règles de pureté sévères. Ils se regroupèrent en réaction contre les sadducéens, qui, disaient-ils, avaient souillé le Temple. Leurs communautés se fermèrent sur elles-mêmes et se dotèrent de rites secrets et d'enseignements ésotériques. La principale était celle de Qumrân, où furent retrouvés les fameux manuscrits. L'adepte abandonnait tout droit de propriété au profit de la communauté, et, après deux années de probation, participait aux bains quotidiens de purification, aux repas rituels d'initiés. Lors de ces repas, on consommait du pain et du vin, revêtu de vêtements de lin blanc et un prêtre bénissait la nourriture ; le rite était vécu comme une anticipation du festin messianique. La première communauté chrétienne montrera quelques ressemblances avec le mouvement essénien.

Pour les Juifs, le nouvel enseignement de Jésus ne passait pas de prime abord pour une religion nouvelle. Le maître lui-même n'avait-il pas déclaré qu'il s'agissait non pas d'une abolition de la Loi juive, mais d'un accomplissement ? Et véritablement, le christianisme pouvait constituer une

nouvelle réforme du judaïsme et non une religion à part entière. Le groupe apostolique s'entretenait dans cette conviction, conforté par la certitude d'un prochain retour du Christ. Cette position lui permettait de s'attacher la bienveillance des pharisiens qui avaient beaucoup de points communs avec eux. L'implantation de l'Église à Jérusalem, quoique prestigieuse, réduisait sa marge de manœuvre : sans représentation au sein du Sanhédrin, elle devait se garder de toute forme de provocation.

Le mouvement helléniste menaça de remettre en cause précocement ce périlleux équilibre. Il fut cependant rapidement expulsé, sans que les apôtres ne fussent touchés. La prédication des hellénistes, prêts à sortir du judaïsme en retirant leur confiance au Temple et à la Loi venait briser cette belle unanimité. Les autres chrétiens, persuadés d'avoir affaire non pas à une nuance du christianisme mais à une hérésie du judaïsme, ne cherchèrent pas à les soutenir et ne furent pas, d'ailleurs, inquiétés par la persécution qui s'abattit sur eux.

La rupture, toutefois, est profonde. Désormais, c'en est fini de la concorde qui prévalait au début du christianisme. Une multiplicité de communautés et surtout une multiplicité de tendances se développe. Demeurés à Jérusalem, les apôtres représentent la tendance de la fidélité au judaïsme. C'est une communauté fraternelle, dans laquelle domine la croyance en une venue prochaine du Christ, une communauté un peu frileuse, aussi, qui ressemble plus à une société des amis de Jésus qu'à une véritable Église missionnaire. Pourquoi, d'ailleurs, se lancer dans des opérations de grande envergure, construire alors que la venue du Seigneur est proche ? A l'extérieur, en revanche, les hellénistes, ayant été contraints de quitter la Ville sainte, gagnent du terrain : ils évangélisent en Samarie et sur la côte, ils fondent bientôt la communauté d'Antioche.

Or, leur prosélytisme efficace fait réfléchir les tenants de la doctrine traditionnelle, qui se lancent à leur tour dans la

mission, tout en tâchant de se donner une légitimité. Quelle est la place de Pierre au sein de cette nouvelle situation ? Alors qu'il se posait plutôt en garant de la continuité du groupe apostolique et en chef d'un groupe rassemblé par la venue prochaine du Sauveur, la division de l'Église fragilise sa position. Pour assurer la suprématie de la communauté de Jérusalem, en effet, ses membres ont plutôt tendance à se reporter à des individus jouissant de certains privilèges de naissance ou certaine faveur. Parmi eux, Jacques, le frère du Seigneur, a de bonnes chances de l'emporter : il est de la famille de Jésus (ce qui explique son nom de « frère du Seigneur » que lui donnent Paul et les Actes), il est d'une piété et d'une fidélité au judaïsme exemplaires, il est le tenant d'une stricte orthodoxie. Son ascension est fulgurante puisque dès la conversion de Paul, il fait partie de ceux qu'il faut absolument aller voir quand on est chrétien : le nouveau converti ne faillit pas à la règle, comme il le dit lui-même dans l'Épître aux Galates :

> Ensuite, après trois ans, je suis monté à Jérusalem faire la connaissance de Képhas et je suis demeuré quinze jours auprès de lui. Je n'ai vu aucun autre apôtre, si ce n'est Jacques, le frère du Seigneur. (Galates 1,18-19.)

Manifestement, vers les années 34-35, deux hommes comptent à Jérusalem : Pierre et Jacques, et plus seulement Pierre. L'emprisonnement de Pierre fait de lui une personnalité *non grata* à Jérusalem : voilà qui met fin à ce qui lui restait d'autorité dans la ville. A partir du chapitre 12 des Actes des Apôtres, les *Apôtres* sont supplantés par les *Anciens :* le changement de nom est plus que significatif. Il indique qu'à partir de la persécution menée par le roi Hérode Agrippa Ier (vers 41-44), la direction de l'Église de Jérusalem, autrefois confiée aux successeurs de Jésus, est désormais donnée aux Anciens, qui sont centrés autour de Jacques, le frère du Seigneur. Nouvelle direction, nouveau

cours des choses. Afin de sauvegarder la position des chrétiens au sein de la société juive, on cesse d'adopter une position floue envers les Gentils, les non-Juifs. Une attitude ferme prévaut : les Juifs demeurent juifs et ne doivent pas avoir de contact avec les Gentils. Une question demeure : que faire des frères chrétiens qui n'appartiennent pas au judaïsme ? La réponse est claire : il ne s'agit pas de les exclure, mais de constituer une sorte de christianisme à deux vitesses. Les Juifs auront une pensée de juifs et les Gentils auront un christianisme de Gentils, sans qu'il y ait de contacts. Ou, du moins, sans que les règles de pureté soient enfreintes.

Jacques

On connaît au moins trois Jacques dans le groupe du christianisme primitif :

1. *Jacques le Majeur, fils de Zébédée.* Frère de Jean et compagnon de Pierre à Bethsaïde, il fut décapité sur l'ordre du roi Agrippa (Actes 12,2). La tradition espagnole veut qu'il ait évangélisé la péninsule ibérique : ce n'est vraisemblablement pas le cas, mais ses restes y furent peut-être transportés. Son culte se développa en Espagne à Compostelle après qu'il fut apparu en *matamoro* (tueur de Maures) aux côtés des armées chrétiennes pendant la bataille de Clavijo en 834.

2. *Jacques le Mineur, fils d'Alphée.* A part deux mentions dans les évangiles (Marc 3,17 et Actes 1,13), on ne sait rien de lui.

3. *Jacques, frère du Seigneur.* Surnommé « le petit » (Marc 15,40), il était apparenté à Jésus (était-ce son frère, son demi-frère ou son cousin ? Les renseignements manquent). Cette prééminence dynastique lui valut de devenir le chef de la communauté de Jérusalem après Pierre. D'après une tradition rapportée par l'historien de l'Église Eusèbe de

Césarée, les Juifs eux-mêmes avaient un grand respect pour lui : « Il ne buvait ni vin ni boisson enivrante, ne mangeait rien qui ait eu vie, le rasoir n'était jamais passé sur sa tête ; il ne se faisait jamais frictionner d'huile et ne se baignait jamais. Il était le seul à avoir droit d'entrer dans le sanctuaire ; car il ne portait pas de laine mais du lin. Il entrait seul dans le temple et on l'y trouvait à genoux demandant pardon pour le peuple. La peau de ses genoux était devenue dure comme celle des chameaux, parce qu'il priait constamment à genoux, adorant Dieu et demandant pardon pour le peuple. » (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire Écclésiastique*, II, XXIII, 4-6.) Eusèbe rapporte qu'en 62 des pharisiens exaltés le firent condamner à mort : il fut jeté du haut du pinacle du Temple, puis, encore vivant, fut lapidé. L'*Épître de Jacques* lui a été attribuée ainsi qu'un certain nombre d'écrits apocryphes.

De Jérusalem à Antioche

Voilà Pierre parti hors de Jérusalem. Où va-t-il ? La question est délicate. La tradition, rapportée par Eusèbe de Césarée lui fait faire un premier voyage à Rome où il combat à nouveau Simon le Magicien (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire Écclésiastique*, II, XIII). Peut-être va-t-il ensuite à Antioche. Quoi qu'il en soit, le livre des Actes nous le montre après un séjour à Jérusalem, quelques années plus tard.

La division entre les chrétiens hellénistes basés à Antioche et ceux de Jérusalem s'avéra très profonde. Chacun campait sur ses positions et tentait de faire fléchir les autres. En provenance de l'Église de Jérusalem, des agitateurs descendirent à Antioche en cherchant à semer le trouble dans les esprits. « Si vous ne vous faites pas circoncire selon la coutume de Moïse, vous ne serez pas sauvés » (Actes 15,1), prétendent-ils. Paul et Barnabé se heurtent violemment à

eux, soit qu'ils dirigeassent effectivement la communauté d'Antioche, soit qu'ils fussent les plus engagés dans l'évangélisation des païens, ou les plus enragés dans la défense de leur mission. Le conflit s'envenima tellement que l'on se décida de se transporter à Jérusalem pour porter l'affaire devant les responsables de l'Église Mère.

Nous avons conservé deux relations très différentes de ce premier concile de l'histoire de l'Église : l'une provient des Actes des Apôtres (ch. 15) et l'autre est un passage de l'Épître aux Galates (2,1-10). Il convient de démêler les deux récits.

Selon Paul, Barnabé et lui-même – qui se sont adjoint Tite, leur fidèle compagnon, selon le récit de l'Épître aux Galates (ch. 2) – rencontrent une délégation de l'Église. Paul dit qu'il s'agit des « notables » ou des « colonnes ». Le récit des Actes des Apôtres parle plutôt des « Apôtres » et des « Anciens ». Que se passe-t-il alors ? Selon Paul, qui est ici un témoin plutôt partial, la réunion commence par la proclamation de « l'évangile paulinien » au milieu de l'agitation de « faux frères », chrétiens issus du judaïsme. Vraisemblablement, les chefs de Jérusalem entendaient réaliser une vérification de l'orthodoxie de sa prédication. N'y trouvant rien à redire, ses interlocuteurs ne lui imposèrent aucune charge et reconnurent un partage des champs d'évangélisation : à Pierre la mission aux circoncis, à Paul la mission aux incirconcis. Les Actes des Apôtres présentent les choses différemment. Si les adversaires de la mission antiochienne sont effectivement nommés – il s'agirait de membres de la « secte des pharisiens » –, le déroulement est raconté de manière radicalement dissemblable. Pierre commence à prendre la parole au nom de la mission aux païens et se pose en chantre de l'ouverture aux Gentils :

> Hommes, mes frères, vous savez que dès les jours anciens Dieu m'a choisi parmi vous pour que, par ma bouche, les païens entendent la Parole de l'Évangile et y croient. Dieu, qui connaît les cœurs, a témoigné en leur faveur, en leur

> accordant l'Esprit Saint, comme à nous. Il n'a pas fait de distinction entre eux et nous, car il a purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi maintenant tentez-vous Dieu en déposant un joug sur le cou de ses disciples, que ni nos pères ni nous avons eu la force de supporter ? Au contraire, c'est par la grâce du Seigneur Jésus, que nous croyons que nous sommes sauvés, exactement comme eux ! (Actes 15,7-11.)

Jacques intervient alors en justifiant par l'Écriture la position de Pierre et en proclamant un décret affermissant la position de Paul et de Barnabé – confirmée par le témoignage de Jude et Silas, qui les accompagnent – et édictant les conditions minimales permettant à chacun de vivre ensemble :

> Il a semblé bon à l'Esprit Saint et à nous-même de ne vous imposer aucun fardeau, excepté ceux qui sont indispensables : s'abstenir des viandes sacrifiées aux idoles, du sang, des viandes étouffées et de la fornication. En vous en gardant, vous agirez bien. Portez-vous bien ! (Actes 15,28-29.)

Les deux récits, on le voit, semblent inconciliables. Pourquoi le récit des Actes passe-t-il abruptement d'une discussion sur la circoncision à une dispute sur l'observance de la Loi ? Pourquoi Paul parle-t-il de répartition des champs d'évangélisation entre lui et Pierre, et les Actes font-ils du pêcheur galiléen un thuriféraire de la mission aux circoncis ?

L'exégète Christian Grappe[2] propose une solution élégante à ce conflit en donnant la priorité au récit de Paul et en supposant le décret apostolique postérieur. Dans un premier temps, le groupe de Jacques aurait tenté de désamorcer le conflit en réalisant une stricte séparation des chrétiens. La loi juive se serait alors appliquée aux anciens Juifs, laissant les chrétiens venus du paganisme pratiquer à leur idée. Les chrétiens de Jérusalem pouvaient ainsi prévenir les critiques des Juifs, et surtout des pharisiens, auxquels ils étaient particulièrement liés, en montrant qu'ils ne violaient pas les règles de pureté en

2. Christian Grappe, *D'un temple à l'autre*, Paris, PUF, 1992, ch. vii.

fréquentant des incirconcis. Ne passant pas ainsi pour des impurs, ils pouvaient continuer à proclamer l'Évangile.

Malheureusement, toujours selon Christian Grappe, Paul n'aurait pas compris le compromis de cette manière, ou, du moins, ne l'aurait pas mis en pratique de cette façon. Il aurait entendu la division de manière *géographique* (un partage des régions d'évangélisation) et non de manière *ethnique* (une répartition des populations à évangéliser). Pour lui, les missionnaires de sa tendance, arrivant dans une ville donnée n'auraient pas à réserver leur message aux païens, laissant aux missionnaires de Jérusalem la prédication dans les synagogues : il y aurait au contraire des villes réservées à la mission de Jérusalem et des villes pour la mission d'Antioche.

Si l'on suit cette version des faits, le décret apostolique n'aurait pas été édicté *avant* mais *après* la crise qui s'ensuivit : l'incident d'Antioche. Avant d'analyser ce dernier, il est bon de revenir sur la doctrine manifestée par Pierre dans ce passage. L'apôtre s'est rangé à la décision de la communauté de Jérusalem. En effet, s'il est tout à fait possible qu'il ait, par pragmatisme ou poussé par l'Esprit (selon les Actes), baptisé des païens, il n'est pas exclu qu'il leur ait demandé de respecter certaines règles du judaïsme. Une chose est d'ouvrir la nouvelle religion aux non-juifs, une autre est de faire compromis de ses propres convictions. Le récit des Actes des Apôtres, écrit par un auteur sans doute proche de Paul, aurait simplement orienté légèrement la figure de Pierre pour que, d'un défenseur de la mission aux païens, il devienne le chantre de l'abandon pur et simple du judaïsme.

L'incident d'Antioche confirme d'une certaine manière cette vision des choses. Pierre, fort de ce qu'il a compris du concile, débarque à Antioche pour s'occuper des Juifs de la ville. Sans doute trouve-t-il dans cette ville la protection qui lui fait défaut à Jérusalem. A cette occasion, poussé par son pragmatisme et sa haute idée de la communauté, consent-il à manger avec des non-Juifs ? C'est ce que Paul semble dire.

Toujours est-il qu'à la venue de nouveaux émissaires de l'Église de Jérusalem issus du groupe de Jacques, il se retira de la présence des païens :

> Lorsque Képhas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était blâmable. Avant la venue de quelques personnes issues du groupe de Jacques, il prenait ses repas avec les païens. A leur arrivée, il se déroba et se tint lui-même à l'écart, craignant ceux de la circoncision. Et il dissimula avec les autres Juifs, de sorte que Barnabé fut lui aussi entraîné dans cette hypocrisie. Mais lorsque je vis qu'ils ne marchaient pas droit dans la voie de l'Évangile, je dis à Képhas devant tout le monde : Si toi, Juif, tu vis en païen et non en Juif, comment contrains-tu les païens à judaïser ? (Galates 2,11-14.)

Paul, malgré son franc-parler, perd en fait la partie : il n'aurait pas sinon quitté Antioche pour Éphèse, abandonné Barnabé et laissé en suspens l'œuvre entreprise. Pierre, lui, reste à Antioche. Son autorité, qui était mise en péril depuis longtemps, comme nous l'avons vu, reçut à Antioche un coup fatal. Il semble en effet gravement compromis dans l'affaire des repas avec les païens. Et, à Jérusalem, dans le contexte que connaissait l'Église, cette position n'était pas tenable. Jacques tenait bien trop à conserver à sa communauté les faveurs des pharisiens pour risquer d'enfreindre de manière aussi évidente les interdits alimentaires. Il semble donc vraisemblable que Pierre renonce alors à exercer une autorité sur l'Église de Jérusalem et se consacre désormais uniquement à l'évangélisation.

Tandis que Paul porte toujours plus avant la parole de l'Évangile, vers des contrées peuplées uniquement de païens, et que le lecteur des Actes des Apôtres le suit dans sa destinée jusqu'à son emprisonnement à Rome, le silence se fait sur l'apôtre Pierre. Les témoignages du livre des Actes s'arrêtent. Pierre sort de la narration.

Pierre à Antioche

La tradition de l'Église d'Antioche plaide pour un long séjour dans cette ville. Et il est probable que l'apôtre ait fait de l'ancienne capitale des Séleucides sa base arrière. Il faut imaginer l'apôtre vivant dans la plus brillante cité de l'Asie Mineure.

Elle avait été fondée par Séleucus Ier, l'un des généraux d'Alexandre le Grand en 300 av. J.-C, sur les bords du fleuve Oronte. On y pénétrait par d'immenses portiques partant au nord sur un terrain partout uni, au sud vers les contreforts du Silpius. Des ruelles agréables s'en échappaient, conduisant à de belles habitations perdues dans les bosquets et les jardins. Plus loin, sur l'île que dessinait le fleuve Oronte, un immense palais construit par les Séleucides offrait à l'admiration des péristyles intérieurs avec leurs cours et leurs portiques, d'invraisemblables salles de réceptions et de magnifiques appartements. Le palais était si grand, disait-on, que même ceux qui le fréquentaient quotidiennement s'y perdaient. Antioche possédait également un grand port, un marché approvisionné, des jardins agréables, des boutiques ouvertes jour et nuit, des éclairages nocturnes qui fascinèrent l'Antiquité entière.

La réputation de la ville est plus qu'équivoque. Un Antiochien comme le philosophe Libanios († 393) y voit la plus parfaite des cités :

> Ceux qui habitent le quartier de l'Est disent que la plus grande partie des céréales passe par chez eux et en même temps ils mettent en avant la fontaine « d'Alexandre » ; ceux qui habitent au Couchant allèguent la richesse en arbres de leur quartier, sa propreté plus grande, le voisinage du lieu le plus délicieux, Daphné ; ceux qui habitent au bord du mont vantent leurs brises meilleures, leur éloignement des affaires, le fait qu'ils peuvent voir la ville dans son ensemble ; ceux qui habitent la Ville Neuve célèbrent leur rempart, l'île, le palais, la belle ordonnance de tout le quartier ; ceux qui occupent le milieu, le fait précisément qu'ils sont au centre.

> Qui, à les entendre, pourrait émettre un vote, quand tous, les uns après les autres, se font ainsi équilibre ? (Libanios, *Antiochikos*, 249-250, trad. Roland Martin, *in* A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, E. de Boccard, 1959, p. 33.)

L'empereur Julien († 363), quant à lui, se fait l'écho de l'accusation d'immoralité qui court dans toute l'Antiquité :

> Alors que la rusticité des Celtes supportait aisément mes mœurs, il est naturel qu'elles soient odieuses à une cité bénie des dieux, prospère et populeuse comme la vôtre, où il y a foule de danseurs et de joueurs de flûte, plus de mimes que de citoyens, et nul respect pour ceux qui gouvernent. Car c'est aux lâches qu'il convient de rougir. Mais quand on est viril, n'est-ce pas, comme vous, il est décent de banqueter dès l'aube, de passer la nuit dans les plaisirs, et de montrer non seulement en parole, mais en acte, qu'on méprise les règlements... Que ce soit là ce qui vous charme, vous le manifestez en bien des endroits, et non pas le moins sur les places publiques et aux lieux de spectacle, par vos applaudissements et vos clameurs... Oui, vous êtes tous beaux, grands, lisses et imberbes, et jeunes et vieux pareillement cherchent à imiter le bonheur des Phéniciens, préférant au respect des lois « robes fraîchement lavées, bains chauds et molles couches » [Julien cite l'*Odyssée*, VIII, 243.]
>
> Les Antiochiens, qui n'offrent aux dieux, quand reviennent leurs fêtes, ni huile pour la lampe ni libation ni victime ni encens, qui, d'autre part, permettent à leurs femmes tant de prodigalités à l'égard des chrétiens, ne craignent pas la dépense quand il s'agit de festoyer chez eux. Chacun de vous, en son privé, prend plaisir à dépenser pour les dîners et les fêtes, et je sais fort bien que beaucoup d'entre vous ont gaspillé des sommes énormes pour leurs banquets durant les fêtes du mois de mai [pendant les Fêtes syriennes]. (JULIEN l'APOSTAT, *Misopôgôn, 362 D,* trad. Festugière, *ibid.*, pp. 86-87.)

C'est dans cette cité ambiguë que Pierre passa une partie notable de sa vie. La tradition affirme qu'il partit par la suite dans le Pont, en Bithynie, en Cappadoce et en Macédoine.

Eusèbe de Césarée semble le confirmer (*Histoire Écclésiastique* III, 1) :

> Pierre prêcha dans le Pont, en Galatie, en Bithynie, en Cappadoce et en Asie Mineure aux Juifs de la Diaspora.

En outre, le fait que la Première Épître de Pierre, sans doute apocryphe, parle de ces contrées, est un indice supplémentaire. Peut-être part-il ensuite pour Corinthe ? La Première Épître aux Corinthiens semble aller dans ce sens. Paul déclare en effet qu'un groupe s'était constitué à Corinthe autour de Képhas. On peut croire qu'il s'agit d'une simple désignation du groupe judéo-chrétien, sans qu'il soit nécessaire de croire à la venue de Pierre. Cependant Paul mentionne une circonstance très particulière dans sa lettre : le fait que Pierre ait été accompagné de sa femme et qu'il vivait aux dépens des communautés. L'argument aurait-il aussi bien porté si Pierre n'avait été personnellement connu des Corinthiens ? Eusèbe mentionne en outre une lettre de Denys, évêque de Corinthe, affirmant que son Église doit sa fondation aux apôtres Pierre et Paul (*Histoire Écclésiastique*, II, XXV, 8).

> Le fait que l'un et l'autre [Pierre et Paul] aient souffert le martyre ensemble est confirmé ainsi par Denis de Corinthe lorsqu'il écrivit aux Romains : « [...] L'un et l'autre ont à la fois planté et enseigné dans notre Corinthe, comme ils ont enseigné en Italie et souffert le martyre en même temps. »

Le martyre

Après une tournée missionnaire fructueuse, la tradition plaide pour une arrivée à Rome où il aurait subi le martyre. De quand date cette arrivée ? Elle est sans doute postérieure à l'Épître aux Romains (datée de 57-58) : Paul n'aurait pas omis de mentionner Pierre dans ses salutations !

Arrivant à Rome, Pierre n'arrive pas dans l'Église la plus importante du monde de l'époque : Antioche et Jérusalem se disputaient ce rôle, soit par l'ancienneté, soit par le dynamisme. Toutefois, elle convient bien à l'ancien pêcheur galiléen : les chrétiens de Rome étaient surtout d'origine juive.

La communauté juive de Rome connaissait une certaine ancienneté puisque dès 139 av. J.-C., lorsque le prêteur Gnæus Cornelius Hispanus expulsa les religions étrangères, on compta les juifs parmi elles. Il y a fort à parier, toutefois, qu'ils ne devaient pas être nombreux à cette époque : les juifs de l'Antiquité étaient essentiellement des commerçants, que ne devaient pas attirer cette ville sans éclat de paysans devenus soldats. Leur nombre s'accrut après les campagnes judéennes de Pompée en 61 av. J.-C. Esclaves, ils furent vite affranchis car ils troublaient l'ordre des maisons romaines en repoussant la nourriture, en évitant le contact avec les objets impurs et en refusant de travailler le jour du sabbat. L'on vit bientôt se multiplier leurs boutiques sur le forum autour du tribunal nommé « les Degrés Auréliens » ; Cicéron († 43 av. J.-C.) s'en fait l'écho dans le *Pro Flacco* (ch. 28). César les favorisa singulièrement. L'historien latin Suétone († 165) raconte dans sa *Vie de César* (ch. 42) qu'au champ de Mars, autour du bûcher où fut déposé le corps sanglant du dictateur, on entendit plusieurs nuits durant une psalmodie plaintive : c'était la veille des juifs reconnaissants. Leur roi, Hérode le Grand, eut par la suite la finesse politique de s'allier à Octave – bientôt Auguste – contre Antoine : une fois devenu *princeps*, le jeune neveu de César sut récompenser ses soutiens dans l'épreuve. Certes, ils furent bannis de Rome en 19 ap. J.-C. par Tibère, mais n'est-ce pas la preuve du succès de leur prosélytisme ? Claude confirma d'ailleurs leurs privilèges et l'on dit que la propre épouse de Néron, Poppée, était favorable au judaïsme[3].

---

3. Ce succès relatif des juifs à Rome n'empêcha pas un certain antisémitisme. Cicéron écrivit dans le *De Provinciis consularibus* (ch. 5) que c'était un

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les premiers chrétiens arrivés à Rome s'appuient sur le terreau juif pour semer les germes de la nouvelle foi. Une foi qui a rapidement pris de l'ampleur puisque Suétone affirme que l'empereur Claude « chassa les Juifs de Rome parce qu'ils se soulevaient continuellement à l'instigation de Chrestus », *impulsore Chresto :* les querelles à propos du Christ devaient déjà faire rage. En 64, après l'incendie de Rome, on pouvait déjà distinguer les chrétiens des juifs puisque Tacite affirme que ce sont bien les chrétiens (et non les juifs) que Néron persécuta.

Pourquoi Pierre gagna-t-il Rome ? Était-il, comme Paul, enchaîné ? Que fit-il à Rome ? La réponse à ces questions semble être à jamais perdue. En revanche, ce que l'on peut déduire du contexte historique permet de battre en brèche deux affirmations traditionnelles : 1) Pierre n'est pas le fondateur de l'Église de Rome. Des hommes au nom inconnu vinrent la fonder alors que Pierre était encore à Jérusalem. 2) Pierre ne fut pas le premier *évêque* de Rome pendant vingt-cinq ans. La communauté de Rome s'est sans doute organisée bien avant sa venue, avec ses dirigeants et ses fonctions. En outre, la fonction d'*évêque*, telle qu'on la conçoit habituellement est une invention tardive de l'Église.

En revanche, le destin de Pierre est très lié à celui de Rome, puisque c'est dans cette ville qu'il subit le martyre. La tradition veut qu'il fût enchaîné dans la prison Mamertine, près du forum, sous l'église actuelle San-Pietro-in-carcere. La Mamertine était l'une des prisons de Rome qui avait autrefois porté le nom de Tullianum. Elle constituait une partie de

peuple « né pour l'esclavage », tandis que Lucain († 65) dans sa *Pharsale* (2, 593) prétend qu'ils « ne reconnaissent qu'un Dieu incertain » comme le prouve l'absence d'image dans les synagogues. Le théâtre n'est pas en reste puisque dans certaines comédies, Momus, le dieu de la farce, apparaissait rasé en prétendant que l'huile pour les cheveux était trop chère : les juifs, disait-il, dépensaient au sabbat tout ce qu'ils avaient gagné les jours ouvrables. Ensuite, poursuivait-il, n'ayant plus de quoi se chauffer, ils se couchaient dans la crasse et se lavaient en répandant de l'huile sur eux.

la *cloaca maxima*, les égouts de Rome : son réservoir était surmonté d'une voûte percée en son milieu d'une ouverture unique. On y descendait les condamnés par des cordes : les assassins des Gracques, Jugurtha ou les complices de Catilina subirent cette douloureuse expérience. Bien souvent les prisonniers y moururent de faim. La tradition veut qu'Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien († 455) et fille de Théodose († 395) rapportât les chaînes de Jérusalem et les mît en présence de celles de la Mamertine : elles se joignirent miraculeusement. On les déposa alors dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens (San-Pietro-in-vincoli) où elles accomplirent de nombreux miracles.

Eusèbe de Césarée, quant à lui, confirme l'arrivée de Pierre à Rome :

> Lorsque le pouvoir de Néron fut fermement établi, il commença à se consacrer à des actes impies et à s'armer contre la religion du Dieu de l'univers. Décrire l'énormité de sa scélératesse n'entre pas dans le plan de ce présent ouvrage. [...] Il est conservé que Paul fut décapité à Rome même et que Pierre, de la même manière, fut crucifié sous Néron. Cette circonstance sur Pierre et Paul est confirmée par le fait que leurs noms sont préservés dans les cimetières de cet endroit jusqu'à maintenant. Ce fait est avéré de même manière par Gaius, un clerc, qui vivait sous Zéphyrin, évêque de Rome [† 217]. Dans une dispute publiée avec Proclus, le chef de la secte des Cataphrygiens, il parle ainsi des endroits où les dépouilles sacrées des apôtres furent déposées : « Je peux te montrer les trophées des apôtres. En effet quand tu iras au Vatican ou sur la route d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont donné les fondations de cette église. » (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire Écclésiastique*, II, XXV, 1 et 5-8.)

Ailleurs, l'historien de l'Église précise :

> Enfin, étant arrivé à Rome, il fut crucifié la tête en bas, car il avait exigé de souffrir de cette façon. (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire Écclésiastique*, III, 1.)

Les sources liturgiques viennent confirmer l'assertion d'Eusèbe. Dès 354, dans le calendrier romain publié par Furius Filocalus se trouvent en effet deux dates commémorant la vie de Pierre : 1. *VIII cal. Martius : natale Petri de cathedra*. « 22 février, jour anniversaire de la chaire [l'entrée en fonction] de Pierre[4]. » 2. *III cal. Juli : Petri in catacumbas et Pauli Ostense, Tusco et Basco consulibus*. « 29 juin, Pierre aux catacombes et Paul sur la route d'Ostie, Tuscus et Bascus étant consuls [en 258 ap. J.-C.]. » Bien que des réserves puissent être faites sur l'exactitude de ce dernier document, il est sûr que l'on fêtait Pierre et Paul dans la catacombe San-Sebastiano-de-la-Via-Appia. Des fouilles ont mis au jour un lieu de culte où figurent des inscriptions allant dans ce sens. On y tenait des repas commémoratifs, des *refrigeria*, qui supposaient en principe la présence de reliques. Ils étaient pris en mémoire des apôtres et étaient considérés comme une œuvre méritoire – il y eut d'ailleurs des excès et saint Augustin († 430) affirme qu'ils étaient interdits à son époque, mais encore tenus en secret. San-Sebastiano constituait donc un lieu de culte pétrinien : ses reliques y étaient-elles pour autant ? Des documents relatent une translation du corps de l'apôtre du Vatican vers les catacombes. Prudence, au

4. S'agit-il de la chaire de Rome ou de la chaire d'Antioche ? Jacques de Voragine dans la *Légende dorée* opte pour la seconde solution. Il raconte en effet que Pierre était emprisonné à Antioche par le préfet Théophile. Paul arrive dans la ville et se fait passer pour un habile artisan afin de gagner la confiance du préfet. Il y parvient et plaide bientôt pour son ami emprisonné. Le préfet consent à le libérer si Pierre ressuscite son fils mort depuis quatorze ans. Ce fut bientôt fait. Théophile fit alors construire une chaire où Pierre puisse enseigner : tout Antioche se convertit. Pierre siège sept ans à Antioche avant d'aller à Rome. L'épisode est certes légendaire, mais Jacques de Voragine ne fait pas pour autant preuve de crédulité et manifeste un esprit critique qui permet de renverser l'image traditionnelle de naïveté que l'on a de lui : « Nous devons avouer que le miracle ne nous paraît pas très vraisemblable ; d'abord à cause des quatorze ans que Dieu aurait permis que le mort passât dans le tombeau, et puis surtout, à cause de la ruse et du mensonge que l'histoire prête à saint Paul. » (Jacques de Voragine, *Légende dorée*, v. 1270, trad. T. de Wyzewa, 1911, Paris, Seuil, 1998, coll. « Sagesses » 137, p. 158.)

ve siècle, note le transfert de deux tombes « dans le marais du Tibre », tandis que le pape Corneille († 253), dans sa *Vita*, avait gardé la mémoire d'une certaine Lucina qui, avec l'accord pontifical, serait allée chercher les corps des apôtres et aurait enterré Paul près de son lieu d'exécution et Pierre sur le Vatican. A une certaine époque, on aurait donc déplacé les corps des apôtres du Vatican vers un endroit imprécis. Un élément chronologique vient confirmer les affirmations de Prudence et le calendrier de Filocalus : en 258 éclate la persécution antichrétienne de Valérien. Les fidèles ne pouvaient donc plus se rendre au Vatican pour s'y réunir : auraient-ils choisi un lieu plus discret ? D'un autre côté le viol de sépulture était très durement puni par la législation romaine : il était passible de mort. Comment les chrétiens ont-ils pu violer la loi en période de persécution ? En outre, les réunions dans les cimetières étaient interdites. Enfin, les archéologues affirment que sur la Via Appia, où l'on aurait translaté secrètement les reliques, se trouvait un poste de police à moins de 200 m de la catacombe !

Toutefois, il n'est pas impossible de croire que le 29 juin 258 marqua le début d'un culte rendu conjointement aux deux apôtres, culte de fondation de l'Église de Rome. A cette époque, on venait d'aménager la catacombe de Calixte pour en faire une sépulture réservée aux évêques de Rome. Les fouilles sous la basilique San-Sebastiano-de-la-Via-Appia confirment les sources liturgiques. Il y avait là au Ier siècle une villa romaine. Elle abrita une salle de culte, sur les murs de laquelle sont gravées des inscriptions évoquant le culte des deux apôtres. Des bancs de pierre faisaient le tour de la salle. Le pape Damase († 384) aurait érigé une basilique sur l'emplacement « où avaient reposé les corps des saints apôtres Pierre et Paul » sous la *platonia*, la dalle de marbre. Rien ne confirme ce fait ; en revanche, une très belle inscription fut retrouvée, qui exprime l'importance de la figure des apôtres à Rome et s'adresse mystérieusement à tous les chercheurs de Pierre :

> Toi qui recherches les noms de Pierre et Paul, qui que tu sois, tu dois savoir que les saints ont autrefois habité ici. L'Orient nous a envoyé des disciples, nous en convenons volontiers ; mais à cause du mérite du sang – car ils ont suivi le Christ au-delà des étoiles et sont parvenus jusqu'au céleste sein et au royaume des hommes pieux – Rome a davantage mérité de les revendiquer comme ses citoyens. Cela, Damase veut le dire, étoiles nouvelles.

Quelle est la cause de ce martyre ? Clément de Rome († 101) opte pour une dénonciation de jalousie :

> Oui, regardons les saints apôtres : Pierre, victime d'une injuste jalousie subit non pas une ou deux, mais de nombreuses épreuves, et après avoir ainsi rendu son témoignage, il s'en est allé au séjour de la gloire, où l'avait conduit son mérite. C'est par suite de la jalousie et de la discorde que Paul a montré quel est le prix de la patience : chargé sept fois de chaînes, exilé, lapidé, il devint héraut du Seigneur au levant et au couchant, et reçut pour prix de sa foi une gloire éclatante. Après avoir enseigné la justice au monde entier, jusqu'aux bornes du couchant, il a rendu son témoignage devant les autorités et c'est ainsi qu'il a quitté ce monde pour gagner le lieu saint, demeurant pour tous un illustre modèle de patience. (CLÉMENT DE ROME, *Épître aux Corinthiens*, 5.)

Le témoignage de Clément est trop elliptique pour que l'on puisse savoir de manière définitive quelles intrigues recouvre ce terme de « jalousie ».

On a retrouvé le tombeau de Pierre !

La question du lieu exact du martyre demeura en suspens jusqu'aux années 1950, où les fouilles entreprises sous la basilique Saint-Pierre de Rome donnèrent de nouveaux résultats. Sans doute faut-il à présent louer la prudence du pape Pie XII et nuancer les déclarations fracassantes de mademoiselle Guarducci, l'une des archéologues du chantier. Les

fouilles de la basilique révélèrent l'existence d'un cimetière romain très bien conservé. Dans ce cimetière se trouvait un enclos fermé à l'ouest par un « mur rouge » qui isolait une tombe particulière. L'enclos datant de 150-160 avait été réalisé pour protéger une tombe qu'un édicule surplombait. Les directeurs des fouilles assimilèrent immédiatement cette construction avec le trophée de Gaius : « On a retrouvé la tombe de Pierre », s'empressèrent-ils de publier.

Il faut dire que de nombreux éléments militaient en cette faveur. L'examen du mur rouge révéla de nombreux graffitis chrétiens dont l'un semble porter les lettres Πετρ(ος) du nom de Pierre. En outre, l'étude des couches archéologiques postérieures confirma que Constantin († 370) avait enchâssé le petit édifice dans un écrin de marbre précieux avant d'y construire la première basilique du Vatican, qui sera détruite à la Renaissance. Manifestement, le lieu possédait de l'importance car les difficultés pour bâtir à cet endroit sont innombrables : la basilique était située hors du mur d'enceinte de Rome, et donc exposée aux attaques des barbares, elle était adossée à une colline qui imposa d'énormes travaux de substruction, elle était située dans un terrain tellement humide que d'importants travaux d'assainissement durent être réalisés pour empêcher le ruissellement.

Peut-on pour autant en conclure qu'il s'agit de la tombe même de l'apôtre ? S'agit-il du lieu de son martyre que viendrait commémorer le monument ? Si tous s'accordent à penser que la basilique du Vatican est construite sur un lieu de culte précocement rattaché à Pierre, les positions sont diverses. Les uns font valoir que les corps des martyrs étaient systématiquement brûlés et que le monument retrouvé est probablement un cénotaphe en souvenir de Pierre. Ils ajoutent que les ossements découverts à cet endroit appartenaient à plusieurs individus, dont au moins une femme, et proviennent des nombreux squelettes bouleversés lors de la construction de la basilique constantinienne. Les autres exci-

pent de l'existence d'une petite cavité dans l'un des murs du monument qui avait été dissimulé par un revêtement précieux, dans laquelle on aurait trouvé des fragments d'os provenant d'un homme âgé : le Prince des apôtres ?

La primauté de l'homme faillible

De ce Pierre mort avec une certaine vraisemblance à Rome sous le règne de Néron, la tradition s'est emparée. Elle lui a conféré une haute stature : celle de l'homme triomphant en paroles et en actes, qui hantait les histoires saintes du XIXe siècle (et du début du XXe siècle) et dont l'ombre planait sur Vatican I. Le voici prince des apôtres, monarque de l'Église, portier du paradis... Les fresques et les peintures le représentent en champion de la chrétienté, il se tient à la droite du Christ au Jugement, exhibe fièrement les précieuses clefs dont il a la charge, ou siège couronné de la tiare en pape des apôtres. Quelques éléments reviennent avec récurrence dans la présentation : les filets laissés là par l'appel de Jésus, la marche sur les eaux, Tu es Petrus, *le coq et les larmes du reniement, les confidences du maître. Ces images proviennent directement de l'évangile selon Matthieu et des écrits apocryphes des premiers siècles de l'Église, qui trouvèrent en Pierre le soutien de leurs conceptions de l'Église et du christianisme : homme faillible, il triomphe des épreuves et s'affirme comme le disciple exemplaire de Jésus, le successeur du Christ sur terre.*

PIERRE CHEZ MATTHIEU : LE DISCIPLE EXEMPLAIRE

La place éminente que Matthieu réserve à Pierre s'explique amplement par le contexte dans lequel il écrit. L'évangéliste vit dans une période troublée, déchirée entre ceux qui sont restés fidèles au judaïsme et ceux qui sont en passe de le quitter, ceux qui suivent Paul et ceux qui suivent Jacques. Écrivant pour les chrétiens d'Antioche, il s'adresse à des gens qui ont vu passer Étienne, Jacques, Paul et Pierre, et qui ont chacun opté pour une compréhension différente du christianisme. Les chrétiens issus du paganisme, les « Gentils », voient leur nombre augmenter après une période où leur Église était majoritairement gouvernée par des chrétiens issus du judaïsme. Ils s'inquiètent des mensonges d'Antiochos, un Juif renégat qui répandait des fausses histoires de complot juif, destinées à faire brûler la ville. Ils s'alarment en voyant arriver des rabbins issus de l'école de Yavné où le judaïsme se reconstitue peu à peu après la ruine du Temple (en 70) sous la houlette de maîtres proches de la pensée pharisienne. Les judéo-chrétiens, de leur côté, s'émeuvent de la montée en puissance des Gentils et se radicalisent. La branche ultraconservatrice fait peu à peu sécession pour devenir une tendance à part de l'Église, les ébionites. Les

autres sont probablement chassés des synagogues comme en témoigne l'existence d'une « bénédiction » (en fait une malédiction) prononcée à la synagogue : la *Birkat ha-minim* qui visait divers hérétiques, sous les traits desquels on reconnaît, entre autres, les chrétiens.

Face à cette division, Matthieu prêche l'unité. A plusieurs reprises, il rapporte des paroles de Jésus prônant une attitude exigeante face à l'esprit de la loi (Matthieu 5,18 ; 19,9...), mais il n'hésite pas d'autre part à traiter les pharisiens d'« hypocrites » (Matthieu 23,13-29). Un coup sur le bois, un coup sur le fer : Matthieu essaie de ménager l'harmonie dans l'Église et trouve en Pierre, mort depuis une vingtaine d'années, une figure du rassemblement. Favori de Jésus, l'apôtre avait adopté une position de « centriste » entre Jacques et Paul.

Aussi Matthieu fait-il de l'apôtre le porte-drapeau de son idée-force : renforcer l'unité de l'Église. Il le pose en disciple par excellence : le premier serviteur, le premier disciple à avoir perçu la Résurrection. Il devient l'homme à la foi droite : ne provient-elle pas directement de la révélation divine et des nombreux enseignements du Christ dont il fut le témoin direct ?

Comment Matthieu a-t-il pu choisir cet apôtre ? Ne savait-il pas, comme tout le monde, qu'il avait renié le Christ ? Certes l'évangéliste ne l'ignorait pas ! Bien au contraire, il se sert de cette faiblesse pour en faire une force : la défaillance de Pierre éclate de façon manifeste dans sa narration ; mais elle est toujours précédée de la certitude que l'apôtre en triomphera. Matthieu trace le portrait d'un homme que la sollicitude de Dieu aide à surmonter son péché, le portrait d'un homme faillible triomphant.

Premières armes

Matthieu, contrairement aux autres évangélistes, ne recueille pas la tradition de l'imposition du nom. Il ne s'intéresse pas à l'origine du nom de « Pierre » – ni à qui lui donne ce nom –, et l'appelle aussi bien « Simon » (16,17 ; 17,25) que « Simon appelé Pierre » (Matthieu 4,18 ; Matthieu 10,2) ou « Simon-Pierre » (Matthieu 16,16) : dès le début, Simon est nommé Pierre comme s'il portait en lui une autorité et une dignité spéciales vis-à-vis de l'Église du Christ, au commencement de son aventure auprès de Jésus.

Sa première rencontre avec le Christ est aussi sa première conversion. Dans une sorte de coup de foudre, Pierre est à la fois convoqué et converti :

> Comme il marchait au bord de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car ils étaient pêcheurs. Et il leur dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Eux, aussitôt, laissant les filets, le suivirent. (Matthieu 4,18-20.)

Le lecteur de l'évangile, qui sait déjà qui est cet homme marchant au bord du lac par les événements fabuleux qui ont entouré sa naissance (la visite des Mages et la Fuite en Égypte) et ses premiers pas d'adulte (le Baptême par Jean et la Tentation au désert), ne s'étonne pas. La rencontre est abrupte, presque brutale ; Jésus n'a qu'une parole à dire pour qu'il quitte ses filets. Vraiment, Jésus agit comme les pêcheurs Simon et André, il lance l'épervier d'un geste ample et fructueux et ramène les poissons...

Cette vocation expéditive – Jésus pêche ses disciples sur un jeu de mot ; comment peut-on s'engager sur un jeu de mot ? – dissimule un sens plus profond. La scène fait écho à un récit de vocation de l'Ancien Testament, celui d'Élisée, qui s'attache au prophète Élie avec autant de fougue, puisqu'il suffit que ce dernier lui jette son manteau sur les épaules

pour qu'il le suive (1er Rois 19,19-21). Pierre s'affirme donc comme le nouvel Élisée, le disciple fidèle par excellence qui ne veut pas quitter son maître, même si celui-ci doit être enlevé aux cieux (2e Rois 2,1-12). Jésus, quant à lui, s'affirme en filigrane comme le nouvel Élie, le prophète par excellence, celui dont le peuple disait, dans son espérance messianique, qu'il devait revenir en libérateur pour rendre au peuple juif son indépendance et sa gloire.

En outre, l'épisode se présente comme une sorte de raccourci de ce qui va se passer par la suite, une mise en abîme de ce qui va venir. La parole de Jésus, tout d'abord, dans son efficacité, annonce toutes les paroles qui suivent; paroles qui guérissent, paroles qui chassent les démons. Jésus est bien puissant en actes et en paroles. La réponse de Pierre, ensuite: elle préfigure les autres vocations, tous les autres appels auxquels il faut donner réponse, et dont la suite ne se clôt qu'avec l'acquiescement ultime du lecteur auquel s'adresse l'évangile. La promesse de Jésus, enfin: « Je vous *ferai* pêcheurs d'hommes. » La proposition est au futur; Pierre ne sera pêcheur d'hommes qu'au terme de la longue aventure décrite par l'Évangile.

Saint Jérôme († 420) dans son commentaire sur Matthieu remarque toute l'ambiguïté de la situation:

> Voilà les premiers appelés pour suivre le Seigneur; des pêcheurs, des illettrés sont envoyés pour prêcher, afin que l'on puisse attribuer la croyance en la foi non à l'action de Dieu mais à l'éloquence et à la science. (Saint Jérôme, *In Matheum, ad loc.*)

L'action de Dieu s'exerce sur Pierre pour ne pas avoir à s'exercer: la conversion ne doit pas apparaître comme un miracle, mais comme le produit de la liberté humaine. Mais le miracle est pourtant là: Pierre l'illettré devient rhéteur, le pêcheur devient docteur.

« Eux, aussitôt, laissant les filets, le suivirent. » Oublieux des réflexes de leur métier qui commandent de ne pas laisser

pourrir un filet dans l'eau, ils abandonnent tout. Jésus se distingue des autres maîtres juifs, qui ne demandaient pas un engagement aussi radical et laissaient le plus souvent leurs disciples poursuivre leur métier. La précision n'est pas seulement littéraire : elle indique que le temps de la venue du Christ est court et qu'il y a peu de temps pour se décider. Pierre, lui, sait se résoudre à suivre le Christ en un éclair. Il remet tout en cause, jusqu'à la sacro-sainte institution de la famille : non seulement il abandonne les filets – qui représentent leurs conditions de vie – mais aussi l'entreprise familiale tenue avec son frère André. Dans une société pauvre où prendre soin de sa famille constitue un devoir sacré, Pierre accomplit une folie et un acte impie.

La suite confirme la rapidité des événements : Pierre assiste à une foule d'événements annonciateurs du règne de Dieu ; la proclamation en Galilée, où Jésus prêche et guérit (Matthieu 4,23-25) et surtout le discours sur la montagne (où Jésus livre en particulier son enseignement des Béatitudes) et les diverses guérisons.

Mais, paradoxalement, dans cet univers en mouvement apparaît la lenteur de la maturation humaine : Pierre se confond avec les « disciples », il n'apparaît pas encore dans son individualité, tout à sa tâche de pénétrer ce Jésus prédicateur.

Une petite exception toutefois : la guérison de la belle-mère de Pierre :

> Entrant dans la maison de Pierre, Jésus vit sa belle-mère couchée et fiévreuse. Il lui toucha la main, la fièvre la quitta ; elle se leva et elle le servait. (Matthieu 8,14-15.)

Le récit, dans sa brièveté, nous renseigne plus sur Jésus que sur Pierre : la seule information concernant notre apôtre est qu'il était suffisamment proche de Jésus pour que ce dernier puisse entrer chez lui familièrement. L'essentiel du texte réside dans le geste de guérison de Jésus, toucher la

main de la belle-mère de Simon, et celle-ci se lève et le sert. Ce dernier détail indique qu'il s'agit davantage d'une rédemption que d'un miracle ; la belle-mère n'est pas ramenée à la santé pour elle-même mais pour accomplir une liturgie : servir Jésus.

A l'exception de cet épisode, donc, Pierre n'est pas dissocié du groupe des disciples jusqu'à leur envoi en mission. L'instant est particulièrement solennel puisque Jésus, à partir de ce moment, associe « officiellement » les apôtres à son œuvre de salut. Dans ce dessein, il leur donne des pouvoirs de guérison et d'exorcisme et les guide en les prévenant de ce qui les attend, et en leur donnant des consignes pour bien agir. L'intérêt de la liste n'est pas seulement d'énumérer des noms ; l'évangile met en évidence la fondation d'un corps d'envoyés composés de six équipes de deux, les Douze. Leur mission, et la mission de Pierre à cette époque, est directement liée au ministère de Jésus : « aller vers les brebis perdues d'Israël » (Matthieu 10,6 et 15,24), proclamer que « le Royaume des Cieux » est proche (Matthieu 10,6). Cette mission apostolique condense tout un enseignement à l'usage des communautés chrétiennes : derrière le public des Douze, c'est l'Église de Matthieu qui écoute les paroles de Jésus.

Or, comme on l'a souvent fait remarquer, Pierre est en tête de la liste :

> Ayant appelé à lui ses douze disciples, Jésus leur donna pouvoir sur les esprits impurs, de façon à les expulser et à guérir toute maladie et toute infirmité. Les noms des douze apôtres sont les suivants : le premier, Simon appelé Pierre, et André son frère ; puis Jacques, le fils de Zébédée, et Jean son frère ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu le collecteur d'impôt ; Jacques, le fils d'Alphée, et Thaddée ; Simon le Zélé et Judas l'Iscariote, celui-là même qui le livra. (Matthieu 10,1-5.)

Preuve d'une prééminence effective au sein du groupe des apôtres, Pierre apparaît non seulement en tête, mais aussi

gratifié du titre « le premier[1] ». Ce titre, à lui seul, ne permet pas de dire s'il s'agit d'une allusion à la précocité de sa vocation ou d'une affirmation de la primauté reconnue de pierre de fondation de l'Église. A cet endroit de l'évangile, le lecteur s'interroge : cette priorité sanctionne-t-elle les qualités psychologiques et spirituelles de Pierre ou de la dignité que lui a conférée Jésus en le surnommant « Pierre » ?

Le disciple ambigu

Jusqu'à la moitié de l'évangile de Matthieu, la figure de Pierre soulève davantage de promesses que de réalisations. Certes, Jésus lui a promis d'en faire un pêcheur d'hommes, certes, il lui a guéri sa propre belle-mère, certes l'évangile parle de lui comme « le premier », mais, au vrai, que fait-il ?

Deux épisodes relancent l'intérêt du lecteur pour l'apôtre et donnent la clef du personnage : la marche sur les eaux, et la confession-malédiction de Pierre. Au cours de ces deux épisodes, on passe successivement par une sorte de dialectique psychologique révélatrice du personnage : ayant déclaré avec fougue son attachement à Jésus, Pierre est confronté à sa propre faiblesse, mais reçoit l'assurance d'avoir finalement la faveur de Dieu.

1. Petite curiosité exégétique. Si l'on regarde attentivement le texte, on s'aperçoit que Matthieu passe des « douze disciples » (Matthieu 10,1) aux « douze Apôtres » (Matthieu 10,2). L'expression est unique dans cet évangile. Il pourrait donc s'agir d'un texte qui n'a pas été rédigé directement par l'auteur de l'évangile, qui aurait été conservé dans la mémoire de son Église, à Antioche, et qu'il aurait incorporé tel quel dans son récit. Si cela était vrai, on pourrait conclure que, dans les plus anciennes traditions, s'est conservée la dénomination de « Simon appelé Pierre », preuve de son surnom, ainsi que sa précellence.

Jésus marche sur les eaux... et Pierre avec lui

Le premier épisode, la marche sur les eaux, est paradigmatique de la vie de Pierre : en lui, il révèle son caractère profond, sa faiblesse, mais aussi sa capacité à être sauvé.

> Et aussitôt il contraignit les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. Et quand il eut renvoyé les foules, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. La barque, elle, se trouvait déjà éloignée de la terre de plusieurs stades, battue par les vagues, car le vent était contraire. A la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer. Les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés : « C'est un fantôme », disaient-ils, et, de peur, ils se mirent à crier. Mais aussitôt Jésus leur parla en disant : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. » Sur quoi, Pierre lui répondit : « Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux. » – « Viens », dit Jésus. Et Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus. Mais, voyant le vent, il prit peur et, commençant à s'enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, en disant : « Vraiment, tu es Fils de Dieu ! » Ayant achevé la traversée, ils touchèrent terre à Génésareth. (Matthieu 14,22-34.)

Jésus, marchant sur les eaux, s'approche de la barque battue par les flots où se trouvent les disciples qu'il a lui-même envoyés : Jésus n'a jamais promis que toutes les difficultés seraient aplanies. Il les met d'ailleurs terriblement en difficulté : qui aurait l'idée de naviguer de nuit, à la « quatrième veille de la nuit », vers trois heures du matin, quand on se lève habituellement vers six heures et qu'en outre on ne connaît ni les boussoles, ni les engins de positionnement ? Les disciples ont peur, mais le Christ les rassure. Pierre, dont on découvre pour la première fois le tempéra-

ment volontaire, s'adresse alors à lui d'une formule assez étrange : « Seigneur, si c'est toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux. » On a parfois prétendu que l'impétueux Simon-Pierre « tente » Jésus. Il n'en est rien. Si Pierre fait effectivement montre pour la première fois de sa fougue, sa demande est une marque étonnante de foi. En effet, il appelle Jésus « Seigneur », qui est le nom réservé à Dieu ou à ses envoyés : pour la première fois dans l'évangile de Matthieu, quelqu'un suggère que Jésus est l'envoyé de Dieu. En outre, voulant précisément éviter la tentation que pourrait comporter sa demande, il l'atténue par la prière « donne-moi l'ordre » ; il montre que lui-même ne peut rien, et que seule la parole de Dieu peut réaliser l'impossible. Enfin, il conditionne l'ordre à la nature de Jésus : « si c'est bien toi », précise-t-il, afin de prouver que sa fidélité à Jésus lui impose cette demande.

Première étape du portrait de Pierre : la foi un peu irréfléchie en Jésus et l'impétueuse volonté de le suivre partout.

Cette foi est opérante : Pierre marche sur les eaux. Mais brusquement, le voici qui s'effraie : « Voyant le vent, il prit peur et, commen[ce] à s'enfoncer. » Pierre n'a pas peur de cette étrange marche sur les eaux, mais bien d'un élément extérieur, le vent. Les disciples ont peur d'un fantôme et leur chef craint le vent ! Pierre ne doute pas de Jésus, mais d'un phénomène météorologique ! Son cri, « Seigneur, sauve-moi ! », manifeste d'ailleurs amplement sa foi. Il n'y a plus de « si », seulement une question de vie ou de mort. Face au trépas, suggère l'évangéliste, la foi s'épure, révèle la confiance en Dieu, qui seul sauve. Et Dieu entend le cri d'angoisse : Jésus rattrape Pierre.

Deuxième et troisième traits du portrait : la versatilité de l'apôtre face au danger – le rapprochement avec le reniement est facile à faire – corrigé par la profondeur de sa foi.

Si Pierre est tellement croyant, pourquoi Jésus le tance-t-il alors ? Non point d'avoir douté de lui, mais d'avoir eu peur

de la mort. Pierre n'est qu'à moitié croyant, l'autre moitié est sous l'emprise de la peur qui lui défend de croire que Dieu est plus fort que la mort. Aussi Jésus emploie-t-il l'expression « homme de peu de foi », qu'il utilise pour reprocher aux individus leur demi-confiance. Les hommes de peu de foi refusent de s'abandonner à la Providence (Matthieu 6,40), ils craignent les éléments extérieurs (Matthieu 8,26), ils refusent la toute-puissance de Dieu (Matthieu 17,20). Parce que Pierre a peur de la mort et que le croyant parfait ne doit pas la redouter, il est morigéné par le Christ ; celui qui prend au sérieux l'Évangile et le reçoit comme bonne nouvelle du Royaume des Cieux doit s'attendre à voir tout se réaliser quand Jésus est là !

La leçon a-t-elle porté ? Apparemment oui, puisque les disciples nomment Jésus « Fils de Dieu ». Par la formule, ils n'indiquent pas qu'ils ont découvert toutes les richesses dogmatiques de la filialité divine définies au cours des siècles, mais qu'ils reconnaissent une intimité toute particulière entre Dieu et Jésus. « Fils de Dieu » est en effet le titre conféré aux Israélites (Deutéronome 14,1; Osée 2,1) et à leurs chefs (Psaume 82,6), au Roi Messie (I Chroniques 17,13 ; Psaume 2,7 ; Psaume 89,27), voire aux anges (Job 1,6) ou même au Peuple d'Israël lui-même (Exode 4,22 ; Sagesse 18,13). De la sorte, l'épisode prend une valeur exemplaire : Jésus est le Fils de Dieu qui arrache le disciple à l'abîme, et donc, d'une certaine façon à la mort. L'eau est en effet rarement considérée de manière positive. Comme le dit le psaume : « Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme. J'enfonce dans la bourbe du gouffre, et rien qui tienne ; je suis entré dans l'abîme des eaux et le flot me submerge » (Psaume 69,2-3). Entrer dans les eaux revient à subir une grave menace de l'ennemi. A l'inverse, être « tiré des grandes eaux », c'est connaître le salut : « [Dieu] envoie d'en haut et me prend, il me retire des grandes eaux, il me délivre d'un puissant ennemi, d'adversaires plus forts que moi » (II Samuel 22,17-18).

Dans cette scène emblématique, Pierre joue un rôle très particulier : d'une certaine façon, il est le premier à avoir été arraché à la mort. Sa fougue et son envie de suivre son maître sont récompensées : dans sa peur de la mort, il a pu expérimenter le geste qui sauve. Simultanément, Pierre illustre la vraie nature de la foi : il ne s'agit pas de dépasser les limites de notre nature, ni de vouloir saisir Dieu (puisque Pierre ne peut pas se tenir debout aux côtés de Jésus), il s'agit de reconnaître que Jésus-Christ peut révéler la présence de Dieu dans une sorte de médiation. La foi de Pierre figure la foi de l'Église : elle doit reconnaître le Ressuscité en le voyant intervenir et sauver le disciple qui sombre, fût-il le chef de ses frères !

La profession de foi de Pierre

Second épisode révélateur de l'ambiguïté du personnage de Pierre : la confession de Pierre et de sa malédiction. Ici encore, l'évangéliste se plaît à présenter l'apôtre sous un double éclairage : après une étape d'exaltation, où Pierre affirme son attachement indéfectible à son maître, un moment de protestation où il montre qu'il n'est pas le disciple parfait que la première étape laissait entrevoir.

> Arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus interrogeait ses disciples en leur disant : « Au dire des hommes, qui est le Fils de l'homme ? » Ils dirent : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » – « Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? » Simon-Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » En réponse, Jésus lui dit : « Bienheureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux. Et moi je te le dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les Portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux ; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la

> terre sera délié dans les cieux. » Alors il ordonna aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ.
>
> Dès lors, Jésus commença à enseigner à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, beaucoup y souffrir de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué et, le troisième jour, ressusciter. Pierre, le tirant à lui, se mit à le rabrouer en disant : « Dieu t'en garde, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera point ! » Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « Retire-toi derrière moi, Satan ! tu es une occasion de chute pour moi, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Matthieu 16,13-23.)

Le texte, dans son premier paragraphe, contient les deux temps. D'abord, la confession de Pierre. Elle possède un relief tout particulier dans cet évangile, et c'est sur ce passage que l'on a forgé la doctrine de la primauté de Pierre. En effet, si les différences qu'il entretient avec les autres synoptiques sont minimes, la seconde partie (la bénédiction) est propre à Matthieu.

L'épisode débute par une question de Jésus : « que dit-on de moi ? » Cette interrogation doit être rapportée au contexte direct : précédemment, en 16,5-12, Jésus amène ses disciples à comprendre qu'il convient de critiquer l'enseignement des pharisiens et des sadducéens. Il les pousse ainsi à se débarrasser des manières de penser habituelles. Mais la question, qui naît naturellement, sent un peu l'embuscade : pourquoi demander, de manière détachée, ce que pensent « les hommes » et faire un jeu de mot avec le « Fils de l'homme » ?

Les disciples comprennent immédiatement l'expression : elle provient du Livre de Daniel :

> Voici, venant sur les nuées du ciel, comme un Fils d'homme. Il s'avança jusqu'à l'Ancien et fut conduit en sa présence. A lui fut conféré empire, honneur et royaume, et tous peuples, nations et langues le servirent. Son empire est un empire éternel qui ne passera point, et son royaume ne sera point détruit. (Daniel 7,13.)

Le Fils de l'homme – ou Fils d'homme – est bien l'un des noms du Messie. Les disciples citent les grands personnages du passé, tous des prophètes : ils se font l'écho fidèle de la foule et pas une fois, ils ne citent leur maître. Jésus, alors, interroge directement ses disciples sur leur foi, en focalisant sa demande sur sa propre personne : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » La question réalise un double objectif : séparer de façon très claire les croyances de la foule et celles des disciples et assimiler indirectement Jésus avec le Messie.

En réponse, ce n'est pas Pierre qui prend la parole, c'est *Simon-Pierre*. Cette dénomination synthétique résume toute la personnalité de l'apôtre et son parcours à la suite de Jésus. Elle n'est utilisée qu'une seule fois chez Matthieu, au moment même où Pierre se présente en véritable porte-parole des disciples et où s'énonce, pour la première fois, la divine vérité de Jésus. Simon-Pierre, donc, confesse : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » L'expression « Christ » (traduction grecque du mot « Messie ») a un sens très clair pour un Juif de son époque : tu es le Messie que le peuple juif attend, le successeur du roi David envoyé par Dieu pour libérer politiquement les Juifs et instaurer la fidélité parfaite à la loi. Jusqu'à présent, Jésus, dans sa prétention de vouloir « accomplir » la loi (Matthieu 5,17) ne remplit-il pas parfaitement la seconde partie du programme ? Pierre ne fait que caractériser avec précision la conduite de Jésus... La première partie, être successeur de David, résume les impatiences du peuple, assoiffé d'indépendance. Elle n'entre pas en contradiction avec ce que l'on devait savoir de Joseph, qui devait appartenir à la famille de David (comme Matthieu le rappelle, dans un dessein théologique évident, au début de son évangile, en Matthieu 1,16).

Pierre ne fait qu'exprimer ce que tout bon Juif non sadducéen croit, et sans doute, affirme-t-il, à voix haute, ce à quoi aspirent les disciples : faire partie de la cohorte du Messie. Mais voici qu'il continue, et c'est une spécificité de Matthieu :

« Tu es [...] le Fils du Dieu vivant. » Il ne s'agit pas, comme pendant la marche sur les eaux, du simple titre « Fils de Dieu », mais bien de la manifestation d'une extrême proximité avec Dieu. L'unique antécédent de l'expression se trouve en effet à Osée 2,1 et sert à caractériser le peuple d'Israël dans son avenir glorieux. Pierre est allé beaucoup plus loin qu'en reconnaissant Jésus comme Messie : il l'associe directement à Dieu, dans une préférence unique ; Fils du Dieu vivant proclame à la fois la messianité et la filialité, et, pour Matthieu, c'est cette filiation qui fonde l'autorité suréminente de Jésus[2].

Cette réponse plaît à Jésus, qui enchaîne par une véritable béatitude, le verset 17, qui n'appartient qu'au texte de Matthieu. « Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce ne sont ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » Il ratifie l'affirmation de Pierre – qui n'est que la simple énonciation des noms divins de Jésus – en attestant qu'elle est d'origine divine. Ce n'est pas « la chair et le sang », c'est-à-dire l'être vivant dans sa double dimension corporelle et vitale, qui l'ont informé, mais bien Dieu. L'apôtre devient alors celui à qui Dieu confie une révélation. Il joue un rôle particulier dans le dessein de Dieu et la réponse de Jésus ne fait que reprendre l'engagement de Dieu en faveur de son témoin privilégié.

L'expression est ample, solennelle. On donne à Pierre son nom complet de Simon, fils de Jonas : la formule ressemble aux bénédictions de patriarches (tel Isaac). Comme eux, Simon change de nom au moment de la bénédiction (et non, comme dans les autres évangiles, au moment de la rencontre).

Jésus ne s'arrête pas là (toujours en Matthieu seulement). A la première révélation, portant sur la personne de Pierre et son discours, succède une seconde, concernant son futur. La

2. Voir 2,15 ; 3,17 ; 4,3 ; 8,29 ; 14,33 ; 24,37 ; 26,63 ; 27,43.54.

première phrase, « tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église... » est une expression de la puissance du Christ, avant d'être la révélation de la mission de Pierre. Le Christ parle bien de *son* Église, qu'il bâtit *lui-même*. Cette parole du Christ est moins isolée qu'on a pu le dire, puisque, en définitive, elle correspond à la déclaration sur la construction ou la reconstruction du Temple de Marc 14,58 et Jean 2,19.

Pierre, le croyant sachant qui est Jésus, ne reçoit que la promesse de la *participation privilégiée* à l'œuvre de l'édification de l'Église. Cette promesse s'adresse strictement à Pierre, sans allusion à ses successeurs éventuels. C'est la personne historique de Pierre, en tant qu'apôtre et confesseur de la foi, qui demeure la pierre sur laquelle le Christ bâtit ; ce que nous savons des premiers jours de la communauté de Jérusalem par les Actes et les Épîtres confirme cette déclaration du Christ matthéen. Pour Pierre, Jésus invente d'ailleurs l'usage chrétien du terme « Église », que l'on trouve dans la version grecque de l'Ancien Testament, la Septante, dans son sens commun d'« assemblée » mais qui ne se retrouve que deux fois dans les quatre évangiles, toujours chez Matthieu (Matthieu 16,18 ; Matthieu 18,17) et toujours dans ce sens précis. L'Église, désormais, sera une assemblée particulière, l'assemblée du Christ. Cette Église est ici comprise comme une maison, que le Christ doit bâtir et dont Pierre est la fondation. La communauté ainsi fondée prévaut contre toutes les oppositions, même celle des *portes de l'Hadès*, c'est-à-dire celle des puissances des enfers. Le terme employé ici ne se réfère pas seulement à la *géhenne*, le lieu juif de la perdition et du châtiment, mais aussi au *shéol*, le séjour des morts : l'Église arc-boutée sur Pierre doit triompher de la puissance de la Mort.

Pierre de fondation, mais aussi l'intendant, celui qui décide qui doit y pénétrer, comme le dit la seconde phrase : « Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Pierre

remplit le rôle d'Élyaqim fils de Hilqiyyahu dans le livre d'Isaïe (22,21-22), le rôle de l'huissier de Dieu : « Je le revêtirai de ta tunique, je le ceindrai de ton écharpe, je lui remettrai tes pouvoirs, il sera un père pour l'habitant de Jérusalem et pour la maison de Juda. Je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule, s'il ouvre, personne ne fermera, s'il ferme, personne n'ouvrira. »

Pierre est plus qu'un majordome : *Lier et délier* signifie aussi, dans la Torah, un acte d'autorité qui décide si telle action est conforme à la loi ou ne l'est pas. D'ailleurs, l'expression se retrouve dans Jean 5,18 où, pour exprimer l'idée de violer le sabbat, l'évangéliste emploie *éluein tò sábbaton*, « délier le sabbat ». Pierre obtient le pouvoir d'interpréter la loi. Et, puisque ce pouvoir de lier et de délier prévaut aussi dans le ciel, l'apôtre acquiert une souveraine puissance : tous ses actes sont ratifiés par Dieu. Il donne les solutions spéculatives, il déclare innocent ou coupable, il punit ou fait grâce. Ses pouvoirs ne se réduisent pas à la glose des textes, comme les scribes : rien n'empêche d'y inclure le pouvoir législatif. Dans l'évangile de Matthieu, Pierre reçoit en quelque sorte la mission de représenter le Christ : toutes les dispositions sont prises pour le cas de l'absence du maître. Une sorte de transmission de pouvoir est prévue pour le temps où Jésus ne sera pas là – ou du moins pas de la même manière : Pierre reçoit mandat de « gérer les affaires courantes » et de prendre au nom de Jésus les décisions qui s'imposeront ; elles seront garanties dans les cieux. Le contraste est très net entre le rôle passif de l'apôtre au verset 18, « sur cette pierre, *je* bâtirai... », et son rôle actif au côté du Christ bâtisseur.

Mais même dans l'évangile de Matthieu, l'avertissement demeure : la primauté est pour ainsi dire subordonnée à une acceptation profonde de la volonté du Christ et du dessein divin. L'évangéliste lie en effet de manière significative l'épisode de la confession avec celui de la malédiction de Pierre.

Jésus s'étant fait reconnaître dans sa relation filiale à Dieu, il peut désormais livrer la seconde partie de son enseignement : le Fils doit passer par la Passion pour atteindre sa complétude. Il assigne un lieu très symbolique à cet événement : Jérusalem, la cité de David. Pour l'instant, l'anticipation n'est pas vraiment précise ; Jésus ne parle pas de la croix, supplice romain, et ne mentionne que les autorités juives.

La réaction de Pierre à cet enseignement montre qu'il n'est pas disposé à abandonner son idée de messie royal. Matthieu dramatise sa réplique en faisant entendre le dialogue : « Dieu t'en préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera point ! » Le refus sonne avec vigueur, preuve de la force de caractère de l'apôtre qui n'hésite pas à réprimander son maître. La réaction de Jésus est tout aussi violente : « Retire-toi derrière moi, Satan ! tu es une occasion de chute pour moi, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » La réprimande est rude : le langage employé fait directement allusion à la troisième tentation au désert par le diable. Comme Satan, Pierre propose à Jésus une destinée de gloire. Il est cette occasion de chute, ce *skándalon*, ce petit caillou qui fait tomber.

Alors que Pierre, cinq versets plus haut, recevait une promesse inouïe de son maître, le voilà responsable de sa chute, le voilà porte-parole du diable ! L'apôtre figure l'ambivalence de la volonté humaine, décrite de manière fulgurante dans ce brusque revirement. Matthieu révèle trois choses. 1) Il prouve *a posteriori* que la « confession » de Pierre est bien une révélation de Dieu, puisque ce dernier n'est pas capable de maintenir le cap de la foi dès lors que l'imprévu le désarçonne. 2) Il démontre que le langage de la foi ne se comprend pas d'un seul coup et que sa vérité se manifeste lentement. 3) Il désigne l'adversaire traditionnel : Satan et son antique et sempiternelle rengaine, « vous ne mourrez point et serez comme des dieux » (Genèse 3,4-5). Le Second Adam repousse la tentation à laquelle succomba le premier ; toute entreprise

humaine de penser les réalités de Dieu avec la sagesse des hommes, suggère Matthieu, est une entreprise diabolique.

Pierre se comporte comme prévu

La suite de l'évangile ne fait que développer l'ambivalence pétrinienne : faisant figure de chef des disciples, le pêcheur de Bethsaïde renie de concert son maître. Le lecteur, prévenu par les deux scènes précédentes, possède déjà tous les éléments pour interpréter la suite des événements. Il sait que la forte personnalité de l'apôtre n'est qu'un leurre, et que celui-ci viendra tôt à tard à fléchir. Mais il sait aussi que la promesse de Jésus prévaudra sur tous les errements, et que, finalement, Pierre sera triomphant.

Pierre chef des disciples

Pierre occupe souvent une position éminente dans le groupe des disciples. Il joue le rôle de porte-parole, et à plusieurs reprises, on entend sa voix. Ainsi, en Matthieu 15,15 : « Explique-nous la parabole », dit-il à Jésus, qui venait de parler des aveugles guidés par des aveugles. « Combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrais-je lui pardonner ? Irais-je jusqu'à sept fois ? » (Matthieu 18,21), interroge-t-il, troublé par l'enseignement de Jésus. Enfin, c'est lui qui exprime le sentiment général des disciples lorsque Jésus affirme avec force que seul Dieu sauve : « Voici que nous avons tout laissé, et nous t'avons suivi. Qu'en sera-t-il de nous ? » (Matthieu 19,27.)

Mais Pierre n'en reste pas là, il participe à deux reprises à une action éclatante de Jésus : à la Transfiguration et lors de l'épisode du didrachme trouvé dans le poisson. Pierre est tout d'abord témoin de la Transfiguration :

> Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques, et Jean son frère, et les emmène, à l'écart, sur une haute

montagne. Et il fut métamorphosé devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici que leur apparurent Moïse et Élie, qui parlaient avec lui. Pierre dit à Jésus : « Seigneur, il est bien que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais faire ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie. » Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les recouvrit, et voici qu'une voix disait de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, il a toute ma faveur, écoutez-le. » En entendant cela, les disciples tombèrent sur leurs faces, tout effrayés. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Relevez-vous, et n'ayez pas peur. » Et eux, levant les yeux, ne virent plus personne que lui, Jésus, seul. (Matthieu 17,1-8.)

Le passage est extrêmement complexe et pose de sérieux problèmes d'interprétation pour y repérer les faits historiques. Ainsi s'accorde-t-on souvent à n'y voir qu'une tentative d'exprimer une expérience par essence inexprimable avec les mots courants. Le déroulement de l'événement est surprenant. Alors que Jésus se tient à l'écart avec les trois disciples, voici qu'il change brusquement de figure et qu'Élie et Moïse apparaissent à côté de lui. Pierre intervient alors pour proposer de construire des tentes, mais il est interrompu par une voix proclamant la filialité de Jésus.

Qu'entend-on par transfiguration ? Une modification de son apparence ; Jésus ne change pas de *visage*, il apparaît différemment à ses disciples, il change d'apparence. Par une sorte de mélange foudroyant de deux univers, il se manifeste sous son apparence divine (glorieuse) dans notre monde. Cette « transfiguration » se situe à un moment décisif dans les trois évangiles synoptiques ; celui où Jésus, reconnu comme Messie par ses disciples, leur révèle comment s'accomplira son œuvre : avant d'être glorifié par la résurrection, il passera par la souffrance et la mort. Rien de neuf dans cette annonce pourtant, prévient l'épisode de la Transfiguration : tout a été annoncé par les Écritures qui ont parlé à la fois du Messie, du Serviteur souffrant et du Fils de l'homme, comme le

marque la présence de Moïse et Élie, qui figurent la Loi et les Prophètes, les deux composantes de la Bible juive.

L'expérience de cette réalité surnaturelle dépasse la capacité des disciples qui la contemplent. Intervient alors Pierre, qui cherche à rationaliser la vision : comme ces voyageurs qui portraiturent leurs amis au pied d'un monument considérable afin de *donner l'échelle*, Pierre permet, dans son humanité, de mesurer l'incommensurable distance qui sépare ce monde avec l'apparition. A tout prendre, sa réaction n'est pas inepte : dans le judaïsme, on croyait depuis longtemps que la vie future se passerait sous une tente, à l'instar de la vie des Hébreux au désert (on trouve un écho de cette croyance en Luc 16,9). Pierre ne propose que d'éterniser cet instant qu'il pressent considérable. Dans sa phrase, l'adverbe *hōde* (« ici ») se répète – « il est bien que nous soyons *ici* ; si tu le veux, je vais faire *ici* trois tentes » – et souligne l'endroit où Pierre a fait l'expérience de la vraie nature de Jésus : anticipation du Royaume des Cieux, ce lieu n'a pas atteint son accomplissement ; sur cet *ici*, Pierre ne saurait rien construire, pas même une tente !

On ne saurait donc le blâmer pour son absence de compréhension : Matthieu veut montrer qu'il réagit comme pourrait réagir un Juif de son époque. D'ailleurs, en entendant la voix qui révèle la filialité de Jésus, il adopte l'attitude correcte de tout bon croyant face à une théophanie : il se jette à terre, à l'instar de son père Abraham quand Dieu lui parle (Genèse 17,3), de Moïse face au tabernacle (20,6), ou d'Ézéchiel voyant le trône de Dieu (Ézéchiel 1,28).

Paradoxalement, la Transfiguration confirme la confession de foi de Pierre et consacre la révélation de Jésus puisqu'elle montre Jésus en Fils bien-aimé et transcendant, possesseur de la gloire de Dieu. Cette représentation « en avant-première » de la gloire du Christ est destinée à soutenir les disciples dans les épreuves à venir. Pierre, certes, n'a pas tout saisi. Mais, plus que tout, il désire rester auprès de son

maître : Jésus le reconnaît, le touche et lui intime l'ordre de se *relever*, terme technique (*egeírô*) employé à propos de la Résurrection (relèvement d'entre les morts), qui signifie aussi pour lui le relèvement résurrectionnel.

Peu après, un second épisode – qui n'existe que chez Matthieu – voit Pierre en personnage principal : la redevance au Temple.

> Comme ils étaient arrivés à Capharnaüm, ceux qui perçoivent le didrachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent : « Est-ce que votre maître ne paie pas le didrachme ? » – « Mais si », dit-il. Quand il fut arrivé à la maison, Jésus, le devançant, lui dit : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui perçoivent-ils taxes ou impôts ? De leurs fils ou des étrangers ? » Et comme il répondait : « Des étrangers », Jésus lui dit : « Par conséquent, les fils en sont exempts. Cependant, pour ne pas causer leur chute, va à la mer, jette l'hameçon, saisis le premier poisson qui mordra, et ouvre-lui la bouche : tu y trouveras un statère ; prends-le et donne-le-leur, pour moi et pour toi. » (Matthieu 17,24-27.)

L'Exode racontait en 30,13 la levée d'un demi-sicle en faveur du sanctuaire sur tous les fils d'Israël âgés de vingt ans. Après l'Exil, s'appuyant sur ce précédent, on établit une taxe annuelle réduite à un tiers de sicle pour les besoins du Temple (Esdras 20,32) ; elle s'éleva bientôt à un demi-sicle. Le sicle valant quatre drachmes antiques, l'impôt se montait donc à une didrachme. Les juifs du monde entier envoyaient librement leur contribution sacrée à Jérusalem, mais des collecteurs poussaient les gens à la payer ; ils étaient fort nombreux en Galilée. La perception avait lieu avant Pâques, avant la Pentecôte et avant la fête des Tabernacles et les sommes récoltées servaient à l'entretien du Temple, mais aussi payaient une partie du revenu de la famille royale. La question de payer est épineuse. Pour l'heure, les disciples de Jésus ne se comprennent pas comme une tendance à l'extérieur du judaïsme. Ils sont au contraire de bons Juifs, qui se

plient aux règles légales. Pierre est mis en avant : c'est à lui que s'adressent les percepteurs de la redevance, comme au représentant du groupe, c'est lui qui s'entretient avec son maître à ce sujet, et le statère mystérieusement apparu (le statère valait quatre drachmes) sert aussi à payer son propre impôt.

Pierre reçoit ainsi un enseignement pratique, qui correspond bien au rôle d'intendant qui lui sera dévolu par la suite. Même si payer tribut est le fait des nations serves, et même si Dieu ne considère pas les disciples de Jésus comme des étrangers mais comme ses propres fils libres qui n'ont pas besoin de lui payer tribut, il est bon de ne pas scandaliser. Paul reprendra la même règle dans sa correspondance avec les Corinthiens : il faut faire usage de sa liberté de chrétien, mais à condition que ce ne soit pas l'occasion de choquer et de troubler.

Le poisson tirelire exprime bien l'ambiguïté de la réponse : l'argent pour payer le Temple, c'est-à-dire Dieu, provient de Dieu lui-même, afin que ses propres enfants ne déboursent pas un sou. Pourtant, la venue de cet argent semble assez mystérieuse et assez fantastique pour suggérer que cette situation ne durera pas et que cette taxe ne sera pas longtemps payée.

Pierre est au centre de cette histoire. Non seulement il prend les choses en main, mais il acquiert un savoir et une expérience bien utiles par la suite. L'expérience : gérer les affaires de la communauté. Le savoir : les conflits pratiques doivent se régler avec la liberté des enfants de Dieu, sans chercher à se heurter aux autres hommes.

Pierre abandonne son maître

Après le temps de l'exaltation, l'évangéliste met rapidement en place les éléments préparatoires au reniement de Pierre, pour finalement le décrire. Le reniement, qui était

déjà en creux dans ce qui précède, se prépare dans une parole de Jésus l'annonçant à Pierre.

> Alors Jésus leur dit : « Vous tous, vous allez chuter à cause de moi, cette nuit même. Il a été écrit en effet : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais, après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. » Pierre lui répondit : « Si tous chutent à cause de toi, moi je ne chuterai jamais. » Jésus lui répliqua : « Amen je te le déclare : cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Pierre lui dit : « Même s'il me fallait mourir avec toi, non, je ne te renierai pas. » Et tous les disciples en dirent autant. (Matthieu 26,31-35.)

Le lecteur sait depuis le début du chapitre 26 que les chefs des Juifs se sont déjà assemblés pour comploter contre Jésus et que Judas les a rencontrés. La trahison est en marche. Pour Pierre, en revanche, la surprise est totale. Pourtant, il n'est pas visé particulièrement : Jésus précise bien que *tous* les disciples vont chuter. Seul le reniement de Pierre sera raconté, mais on peut se douter que tous les disciples succomberont, au moins dans leur cœur. Cette petite précision, absente on le verra des autres évangiles, fait du reniement l'attitude de tout disciple à la veille de la croix, et non du seul Pierre. Pierre est en quelque sorte dédouané de son reniement, puisque celui-ci semble inévitable : le recours à l'Écriture, à Zacharie 13,17 – « Frappe le pasteur, que soient dispersées les brebis » –, montre qu'il est impossible de suivre Jésus jusqu'à la croix sans le renier à un moment ou à un autre.

La résurrection sera le partage des temps. Il y a les temps d'avant la Résurrection, où un Messie qui se laisse frapper instille le doute dans le cœur de ses disciples, et le temps d'après la Résurrection, où le martyr pourra aller jusqu'à la mort sans faiblir : la Résurrection, prouvant la fidélité de Dieu et sa victoire sur la mort, permettra tout. Cette distinction est expliquée par la phrase qui pourrait être érigée en

phrase clef de tout l'évangile de Matthieu : « Après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. » Le fait que Pierre ait pu l'entendre sans la comprendre montre à quel point c'est la Résurrection qui donne le sens à la suite de l'histoire de la communauté chrétienne.

Le reniement de Pierre suit bientôt. Il était déjà préparé par l'épisode de Gethsémani. Alors que Jésus, s'étant retiré à l'écart pour prier sur une colline en face de Jérusalem, avait demandé à ses disciples (et Pierre en fait explicitement partie) de veiller, ceux-ci ne peuvent retenir le sommeil. Jésus doit donc livrer en solitaire son combat contre l'angoisse de la mort. Il en fait même le reproche amer à Pierre :

> Il vient vers les disciples et les trouve en train de dormir ; et il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ! Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent, mais la chair est faible. » (Matthieu 26,40-41.)

Cette absence de combativité face au sommeil est démoniaque : la recommandation de ne pas entrer en tentation fait écho à la « chute » annoncée. Si les disciples ne peuvent s'empêcher de dormir, comment pourraient-ils combattre le démon, comment pourraient-ils ne pas l'abandonner ?

Voilà qui arrive à Pierre : à l'intérieur du palais du grand-prêtre, Pierre s'assied avec les valets, « pour voir la fin de l'histoire » (Matthieu 26,58), comme le dit joliment Matthieu, qui s'attache par focalisation interne à décrire la psychologie des personnages. La curiosité semble mouvoir Pierre, mais n'est-ce pas plutôt la preuve de son attachement au Christ ? Hélas, la curiosité des hommes le contraint au reniement.

> Pierre était assis dehors, dans la cour. Une servante s'approcha de lui en disant : « Toi aussi, tu étais avec Jésus le Galiléen. » Lui nia devant tout le monde en disant : « Je ne sais pas ce que tu dis. » Comme il sortait vers le porche, une autre le vit et dit à ceux qui étaient là : « Celui-là était avec Jésus le Nazôréen. » Et de nouveau il nia avec serment : « Je

> ne connais pas cet homme ! » Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu en es : et d'ailleurs ton accent te trahit. » Alors il se mit à jurer avec des imprécations : « Je ne connais pas cet homme ! » Et aussitôt un coq chanta. Et Pierre se souvint de la parole que Jésus avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Et, sortant, il pleura amèrement. (Matthieu 26,69-75.)

Il n'y a pas un reniement de Pierre, mais trois reniements, comme le prévoyait Jésus. Ils s'accompagnent d'un lent mouvement de fuite vers la sortie de la maison, interrompu par les invectives de ceux qui sont présents. Matthieu ne cherche pas à accabler Pierre, il présente simplement ses reniements, sans chercher à y voir une gradation particulière. La première fois, Pierre ne renie pas expressément Jésus, il prétend ne pas savoir ce que dit la femme – qui l'a reconnu à l'accent galiléen des disciples de Jésus et l'on sait que les Galiléens ne parvenaient pas à distinguer certaines consonnes de l'araméen – mais il le dit en public. La seconde fois, c'est de connaître cet homme qu'il nie, qui plus est, sous serment. La dernière fois n'est qu'une reprise de la seconde fois.

L'épisode marqua considérablement les chrétiens, et un historien de la fin du XIXe siècle décrit la vénération dont la cour de la maison du grand-prêtre fut l'objet :

> Sur l'emplacement de la maison de Caïphe, on a élevé un couvent et une église. C'est sainte Hélène qui éleva la première cet édifice sacré : elle le dédia à Pierre. L'église porte le nom d'église du Sauveur. La petite cour en plein air comprise dans l'enceinte du couvent est considérée comme celle où Pierre entra. On voyait autrefois auprès de la porte de l'église une partie de la colonne sur laquelle on disait que le coq avait chanté, ou plutôt sur laquelle on avait placé un coq d'airain en souvenir de ce triste épisode. Cette colonne, qui était de porphyre, fut ensuite transférée à Rome et resta longtemps dans la basilique du Latran où elle avait été placée pour faire souvenir les papes de la faiblesse humaine,

> et leur apprendre à pardonner plus facilement en voyant que le Prince des Apôtres lui-même n'avait pas été exempt de faute. Comme les hommes ignorants croyaient que le coq du reniement s'était réellement tenu sur cette colonne, et que c'était là un objet de risée surtout de la part des hérétiques, Innocent X, restaurateur de la basilique du Latran, la fit enlever en 1650. (ABBÉ HENRIOT, *Saint Pierre*, Paris, Desclée, 1891, p. 56.)

En pleurant amèrement – n'a-t-il pas manqué à sa parole et n'a-t-il pas violé la règle d'honneur sémitique qui demande que l'on ne désavoue pas publiquement ses amis, sa famille et ses maîtres ? – Pierre sort à la fois de la maison du grand-prêtre et de l'évangile : plus aucune mention de lui dans la suite. Le lecteur reste sur son inquiétude : Pierre sera-t-il pardonné ? Pierre accomplira-t-il son destin ? Au lecteur d'envisager la suite... Il a, il faut l'admettre, tous les éléments ; la promesse de faire de lui un pêcheur d'hommes, celle d'être la pierre de fondation de l'Église, celle de lier et délier. Il a surtout l'assurance finale de l'évangile matthéen ; la mission et de l'envoi : « Et moi, je suis avec vous jusqu'à la fin des temps. » Dans cet évangile ouvert, on sait bien que l'exaltation finale va venir, car Pierre reste dans la compagnie de son maître, qui le poussera à devenir, encore et toujours, un homme triomphant.

PIERRE PRIS EN OTAGE :
DE LA LÉGENDE DORÉE AUX LUTTES PARTISANES

Après Matthieu, voici tous les éléments en place pour faire de Pierre un témoin exceptionnel de l'Évangile. Adoptant la technique de leur prédécesseur, les écrits de la fin du Ier siècle et des IIe-IIIe siècles – dont bien peu entreront dans le canon – se servirent de Pierre pour étayer leurs positions face à l'Église, au monde, et parfois, au christianisme même. Allant plus loin que leur devancier, ils ne cherchèrent pas seulement une représentation de l'apôtre conforme à leurs désirs, ils s'autorisèrent de son exemple, de sa prépondérance pour justifier leur théologie et la faire remonter aux temps apostoliques. D'un apôtre qui n'a rien écrit que l'on ait conservé – les deux épîtres dites de Pierre ne sont pas de sa main –, qui n'a pas publié de mémoires, ils produisirent *a posteriori* les lettres, les révélations, les récits inédits. Ils esquissent l'image d'un successeur exceptionnel de Jésus et d'un chef incontesté de l'Église.

Le témoin parfait

Pour se faire une idée de la conception que l'on a de Pierre longtemps après sa mort dans les régions hellénisées,

il est bon de lire d'abord la Seconde épître de Pierre. On sait que cette épître, la plus tardive du canon, n'a certainement pas été écrite par le pêcheur de Bethsaïde et daterait du début du IIe siècle ap. J.-C., qu'elle aurait été composée par un chrétien de souche juive sans doute bon helléniste, qui l'aurait produite pour des Églises orientales (égyptiennes pour certains, syriennes pour d'autres, d'Asie Mineure pour d'autres encore). Elle nous donne donc un excellent témoignage sur l'image de Pierre que l'Église du IIe siècle conservait.

La Seconde épître de Pierre reste centrée sur le personnage de l'apôtre et non sur la communauté. Celle-ci, en effet, n'est représentée que par l'appellatif « frères » (II Pierre 1,10) qui est plutôt banal. On cesse de parler de l'auditoire sitôt qu'on l'a invoqué. Au contraire, la figure de Pierre est présentée avec une grande richesse et amplement mise en scène. La salutation donne le ton : « Syméon Pierre, esclave et apôtre de Jésus-Christ. » On remarquera l'archaïsme du nom (« Syméon ») alors que Pierre est censé écrire à des hellénistes, qu'il se nomme simplement « Pierre » ailleurs et surtout que « Simon », la forme hellénisée, est largement répandue dans les évangiles. La suite, dans une forte tension dramatique, donne l'impression que l'apôtre est au seuil de la mort. Utilisant la métaphore de la tente pour dire la vie terrestre (l'image vient de Paul, II Corinthiens 5, 4 et laisse supposer que l'auteur s'inspire des épîtres pauliniennes), il commence : « Sachant, comme d'ailleurs notre Seigneur Jésus-Christ me l'a manifesté, que l'abandon de ma tente est proche... » Ce que « Pierre » va dire est une sorte de testament. Sa figure pourvue d'un poids historique déjà considérable se charge d'un poids dramatique. Elle en devient d'autant plus pourvoyeuse d'autorité que celui qui parle se dit à l'agonie. Cette autorité se renforce par le rôle de témoin que joue l'apôtre : « Nous avons été faits témoins oculaires de sa grandeur » (II Pierre 1,16). L'allusion à la Transfiguration

est assez transparente, elle vient marquer le témoignage pétrinien du sceau de Dieu. « Pierre » devient ainsi le témoin privilégié, le Témoin par excellence.

Cette figure dramatique, ce Pierre aux portes de la mort qui a reçu tant de dons divins, son unique rôle semble de rappeler, de faire souvenir. Le but de l'épître consiste à rafraîchir la mémoire des destinataires. Les termes de réminiscence sont omniprésents : « C'est pourquoi je vous rappellerai toujours ces choses, bien que vous les sachiez et soyez affermis dans la présente vérité. Je crois juste, tant que je suis dans cette tente, de vous tenir en éveil par mes rappels » (II Pierre 1,12-13), commence-t-il à dire. Il poursuit : « Mais j'emploierai mon zèle à ce qu'en toute occasion, après mon départ, vous puissiez vous remettre ces choses en mémoire » (II Pierre 1,15). Un peu plus loin, il recommence :

> Dans ces deux lettres, je fais appel à vos souvenirs pour stimuler en vous la juste manière de penser ; souvenez-vous des choses prédites par les saints prophètes et du commandement de vos apôtres, celui du Seigneur et Sauveur. (II Pierre 3,1-2.)

De quoi faut-il se souvenir ? De l'enseignement délivré par le Christ, auquel il faut se consacrer avec la fermeté de la foi. « Ainsi nous tenons plus ferme la parole prophétique » (II Pierre 1,19), recommande-t-il, avant d'ajouter : « Vous donc, très chers, étant avertis, soyez sur vos gardes, de peur qu'entraînés par l'égarement des criminels, vous ne veniez à déchoir de votre fermeté. » (II Pierre 3,17.) L'auteur vise des interprétations particulières de l'Écriture, des incompétents qui « torturent » les textes (II Pierre 3,16). On voit l'intérêt d'impliquer Pierre. Face à l'exégèse des faux docteurs, il garantit une herméneutique officielle, d'autant plus prééminente qu'elle a une valeur de legs – et l'on sait que le testament littéraire est un genre qu'affectionnent les périodes incertaines. Voici donc un nouveau rôle pour le Prince des apôtres : à mi-chemin entre le judéo-christianisme palestinien (la tendance

de Jacques) et l'ultrapaulinisme, il cautionne une autorité normative médiane. L'apôtre, vivant et contradictoire, se statufie pour couvrir de son autorité un discours officiel.

Le digne vicaire du Christ

Dans d'autres textes, Pierre gagne encore en prépondérance : l'humble pierre de fondation – sa place n'est-elle pas d'être dissimulée aux regards, enfouie dans la terre ? – devient un « super-apôtre », le grand continuateur du ministère de prédication et de guérison du Maître, avec un penchant certain pour les guérisons miraculeuses. Les convalescences extraordinaires, déjà présentes dans les Actes des Apôtres, se multiplient dans les écrits postérieurs, apocryphes.

Excursus : les Apocryphes et Pierre

Les écrits que l'on regroupe de nos jours sous le vocable d'*écrits apocryphes*, nom issu d'un terme grec signifiant « caché » parce qu'ils n'ont pas été admis dans le Canon des Écritures, font pénétrer le lecteur dans une autre période de l'histoire de l'Église. Le martyre de Pierre et de Paul à Rome, ainsi que les nombreux troubles qui marquèrent les années 50-70 mirent fin à la période apostolique proprement dite. Les disciples directs du Christ disparurent peu à peu. Leurs successeurs, dès le début, accordèrent une importance considérable à leurs actions : chaque Église locale cherchait à se rattacher à un apôtre particulier. Ce phénomène témoigne du crédit apporté à leur prédication et à leur autorité irréfutable ainsi que du besoin de légitimité des communautés. Cela fut vrai de Pierre plus que de tout autre.

De nombreux récits fleurirent alors, dont certains sont entrés dans le canon, qui racontaient les actes de Jésus, des

apôtres ou qui plaçaient fictivement des textes sous leur autorité. Une très riche tradition orale circulait parallèlement. Dans un premier temps, chaque Église ou chaque groupe d'Églises adopta ses textes propres : l'évangile de Matthieu se réfère par exemple à la tradition des Églises antiochiennes alors que celui de Luc représente sans doute celui des Églises fondées par Paul, Marc est attaché aux Églises de Rome. Mais les premiers chrétiens furent bien plus prolifiques que ne le laissent supposer les textes canoniques : au IIe siècle circulaient un évangile des Égyptiens, un évangile selon Pierre ou un évangile selon Thomas.

Deux phénomènes jouèrent simultanément. *Primo*, plus on s'éloignait de l'époque du Christ plus il devenait crucial de mettre par écrit la tradition orale recueillie des apôtres. *Secundo*, plus l'Église prenait de l'âge et plus elle se divisait : le christianisme connut une expansion rapide dans des milieux géographiquement, intellectuellement et socialement très divers qui eurent chacun leur compréhension de l'Évangile. L'idée se fit jour, peu à peu, d'organiser le désordre et de fixer une nomenclature des livres fidèles à la foi, auxquels on attribua une inspiration divine : c'est le « canon », la règle achevée dans ses grandes lignes vers la fin du IIe siècle.

Que certains textes soient acceptés par tous n'implique pas que les autres aient disparu. Au IIIe siècle, des Pères de l'Église comme Clément d'Alexandrie († 215) ou Origène († 253) attestent l'existence d'autres évangiles et l'évêque d'Antioche, Sérapion, consent à ce que ses fidèles lisent l'évangile de Pierre. Une part de la tradition chrétienne repose donc sur les écrits apocryphes.

La figure de Pierre, évidemment, se trouva en première ligne lors de la période d'extension : n'avait-il pas su aller au loin, affronter et même prêcher la nouveauté ? Il fut un guide au cœur de la diversité et du foisonnement : il avait su œuvrer aussi bien à Jérusalem, qu'à Antioche et à

Rome... Pour s'adapter à la nouveauté, les chrétiens placèrent sous le patronage de l'apôtre leurs tentatives de reformuler (et parfois de déformer) le mystère du Christ : il avait eu le privilège d'une vision du Ressuscité, qui sait ce qu'il avait entendu ? Et, dans la recherche d'une identité, Pierre, le « premier des apôtres », fournissait une sérieuse caution.

Nous avons conservé, écrits sans doute dans cet ordre : une Prédication de Pierre, un évangile de Pierre, deux Apocalypses de Pierre et des Actes de Pierre. Tous ces textes sont du Ier et du IIe siècle, ils représentent des traditions locales sur l'apôtre et véhiculent des théologies particulières qui s'en réclament. Les apocryphes pétriniens expriment l'exceptionnelle popularité de l'apôtre, que l'on cherche à vénérer ou à utiliser. Si Pierre fut la référence de mouvements théologiques et missionnaires orthodoxes qui ne cherchent qu'à vulgariser la légende dorée du pêcheur bethsaïdois, comme dans les Actes de Pierre, il fut également utilisé par des groupes hérétiques comme les manichéens, les ariens, les piscillanistes, etc.

Dans cette jeune Église, Pierre vécut encore, il travailla de nouveau à son édification. Par le biais des apocryphes, il prit la mer pour habiter les marges de l'Empire : l'Apocalypse de Pierre fut préservée jusqu'en Éthiopie, l'évangile de Pierre en Haute Égypte, à Akhmîm. Et, derrière les enjolivements de ce genre littéraire très particulier, derrière les faits qui relèvent de l'affabulation légendaire du conteur, on trouve le besoin d'approfondir et d'éclairer les données de l'Écriture : interpréter en racontant, selon la pédagogie de l'époque, manière de façonner la mémoire et de nourrir la piété.

Les textes apocryphes demeurent en outre très présents dans le domaine artistique : les scènes inspirées par eux sont innombrables. La manière occidentale de représenter la Nativité – étable, âne et bœuf – procèdent directement de l'évangile du Pseudo-Matthieu :

Or, le troisième jour après la naissance du Seigneur, Marie sortit de la grotte, entra dans une étable et déposa l'enfant dans la mangeoire [la crèche]. Le bœuf et l'âne l'adorèrent. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : « Le bœuf a connu son propriétaire et l'âne la mangeoire de son maître » [Isaïe 1,3]. Ces animaux eux-mêmes, qui avaient l'enfant au milieu d'eux, l'adoraient sans cesse. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Habaquq : « Tu te manifesteras au milieu de deux animaux » [Habaquq 3,2]. Et Joseph et Marie demeurèrent en cet endroit avec l'enfant pendant trois jours. (Évangile du Pseudo-Matthieu, chap. XV.)

Semblablement, la fuite en Égypte fut illustrée à l'aide de matériaux apocryphes. Les mosaïques, les fresques et les icônes byzantines fixèrent le motif impressionnant des portes brisées par la Descente aux Enfers et la délivrance des premiers rachetés. Sur les sarcophages chrétiens était gravé l'épisode apocryphe de la conversion des geôliers de Pierre dans la prison Mamertine. Le faux tympan gauche de l'église romane d'Aulnay de Saintonge représente Pierre crucifié la tête en bas. La peinture et la sculpture ne furent pas seules à utiliser les apocryphes : *L'Enfance du Christ* de Berlioz s'en inspire et récemment James Woodman composa une cantate de Noël créée à Boston dont le texte est tiré du *Livre de l'Enfance du Sauveur*. Que dire de *La Divine Comédie* de Dante, de certains passages du *Faust* de Goethe ou du fameux *Quo Vadis ?* d'Henri Sienkiewicz qui prend sa source dans une scène célèbre des Actes de Pierre ?

Les Actes de Pierre, dont l'origine et la datation restent inconnus (en tout état de cause, vers la fin du IIe siècle), multiplient les miracles. Pourtant, il ne s'agit pas d'un simple récit de propagande : l'auteur a puisé à des sources multiples qui en font un précieux document pour la connaissance du

christianisme du IIe et du IIIe siècle. Prières et exorcismes proviennent de livres liturgiques, les chapitres 7 et 20 contiennent des extraits d'homélies et les spéculations des chapitres 37 à 39 émanent de courants platonisants et gnostiques. Malgré cela, les miracles prolifèrent : Pierre guérit une aveugle (ch. 20), ressuscite deux jeunes gens, dont le fils d'un sénateur (ch. 27-28), expulse les démons (ch. 10-11). Il se livre même à des miracles plus insolites, comme celui de ressusciter un hareng pour fonder sa prédication :

> Or Pierre, s'étant retourné, aperçut un hareng suspendu à une fenêtre, il le prit et dit au peuple : « Si vous voyez maintenant celui-ci nager comme un poisson, pourrez-vous croire en celui que je prêche ? » Eux répondirent d'une seule voix : « Oui, nous te croirons. » Un bassin de natation se trouvant tout près, il dit alors : « En ton nom, Jésus-Christ, puisque jusqu'à présent on ne te croit pas : devant tous ceux-ci, vis et nage comme un poisson. » Et il jeta le hareng dans la piscine, et il redevint vivant et se mit à nager. [...] Voyant cela, un très grand nombre devinrent disciples et crurent en le Seigneur. (Actes de Pierre, 13[1].)

La principale justification de ces miracles se trouve dans le combat avec le sulfureux Simon le Magicien : le bon combat se mène avec les armes de ses adversaires. La rencontre se fait à Rome où Simon se fait adorer et prétend voler (ch. 4) ; les chrétiens de la ville, qui avaient versé un temps dans l'apostasie, supplient Pierre de vaincre Simon et, en particulier, de faire entendre raison à Marcellus, un riche et bienfaisant Romain que sa rencontre avec le magicien a rendu odieux. Pour parvenir à Simon, Pierre opère un premier miracle : il libère un chien attaché à la porte de Marcellus et lui donne voix humaine pour appeler les occupants de la maison. Voir son chien métamorphosé en huissier convertit Marcellus qui se jette aux pieds de l'apôtre et se lance dans

1. Trad. G. POUPON, *in* F. BOVON et P. GEOLTRAIN, *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 1076.

une palinodie, accusant son erreur (ch. 10). Intervient alors l'épisode d'un jeune homme possédé d'un démon qui se tape la tête contre les murs et que Pierre guérit en lui faisant détruire une statue de l'Empereur ; Marcellus est inquiet : l'Empereur ne va-t-il pas finir par le savoir ? Heureusement, Pierre n'est pas à court de miracles : une aspersion d'eau bénite suffira à recoller les morceaux (ch. 11). Simon, quant à lui, se trouve toujours à l'intérieur et cherche à se débarrasser des indésirables avec une excuse traditionnelle : « Dis à Pierre que je ne suis pas dans la maison », répète-t-il au chien. Mais celui-ci ne veut pas entendre raison et, avec une opiniâtreté toute canine, le menace des ténèbres extérieures et le quitte avec superbe (ch. 12). Marcellus prenant enfin les choses en main, se rue dans la maison et fait jeter Simon dehors. Celui-ci fort mal en point se précipite dans la maison où loge Pierre et, fielleux, le défie : « Descends donc, Pierre, et je te prouverai que tu as cru à un simple homme de Judée et au fils d'un artisan » (ch. 14). Le nourrisson qu'on allaite au pied de la maison n'y tient plus, il se met à parler :

> Alors qu'un chien t'a démasqué, tu n'as pas eu honte ; moi, qui ne parle pas encore, je suis forcé par Dieu de parler, et même ainsi tu ne rougis pas. Mais, le sabbat qui vient, un autre t'amènera contre ton gré au forum de Jules César pour qu'il soit démontré de quelle espèce tu es. (Actes de Pierre, 15.)

Simon le Mage (ou le Magicien)

On a longtemps considéré ce Simon comme un magicien, avec tout le mépris que peut avoir une religion pour la magie. Sa mauvaise réputation provient d'un passage des Actes où l'on retrouve tous les éléments traditionnels de la dépréciation : voilà un personnage accusé de sorcellerie, mégalomane, qui prétend à la déification, qui est méchant et à qui l'on prédit les foudres divines.

Les Pères de l'Église en ont fait le père de toutes les hérésies gnostiques. Justin († 165), dans son *Apologie* affirme qu'il était originaire de Samarie. Il raconte que, venant à Rome, « il fut considéré comme un dieu et honoré, comme dieu, par les Romains, d'une statue qui se dresse dans une île du Tibre [...]. Une certaine Hélène, qui l'accompagnait dans toutes ses courses, et qui avait d'abord été une prostituée, est appelée sa Première Pensée [*ennoïa*] » (Justin, *Apologie*, 26,2). Irénée de Lyon († 195), dans *Contre les hérésies* (ch. 23) l'appelle « Simon de qui toutes les hérésies ont pris leur existence ». Sur la foi de leurs témoignages, beaucoup d'exégètes voient en lui l'initiateur de la gnose.

Victime de cette campagne de diffamation, Simon perd ses contours. Il s'agissait sans doute d'un prophète prêchant la rédemption, un visionnaire guérisseur qui rend des oracles et fait des signes, entouré de ses disciples. Il n'est pas sûr qu'il soit un dieu gnostique ou un magicien syncrétiste : une hypothèse récente en fait un prophète samaritain se réclamant de Moïse et entrant en concurrence avec les apôtres. Peut-être s'est-il converti, peut-être, excipant des nombreux disciples qu'il avait, a-t-il eu une revendication de pouvoir : le jugeant dangereux, certains chrétiens ont pu se lancer dans une campagne de diffamation que l'auteur de Luc-Actes et celui des Actes de Pierre ont recueillie pour faire de Simon un adversaire quasi démoniaque.

Simon s'enfuit... Plusieurs épisodes s'intercalent alors, qu'il serait long de narrer ici : Pierre a une vision du Christ (ch. 16), il raconte comment il dut jadis réparer les escroqueries de Simon (ch. 17), il prêche (ici s'intercalent les homélies et les traditions nouvelles sur la Transfiguration), guérit des aveugles (ch. 21), Marcellus a un songe (ch. 22). La confrontation tellement attendue arrive enfin. Au forum, le débat s'engage : après les arguments théologiques (ch. 23-24), on se bat à coup de miracles. Simon fait mourir un esclave (ch. 25)

que Pierre ressuscite (ch. 26), entre-temps, il ressuscite le fils d'une veuve (ch. 27). La succession des miracles le prouve à l'évidence : Simon combat avec les armes de la mort, tandis que Pierre possède le ministère de la vie. La vérité éclate d'ailleurs rapidement : Simon ne parvient pas à ressusciter Nicostrate, un sénateur défunt ; par ses artifices, il ne réussit qu'à lui faire bouger la tête. Pierre, au contraire, lui rend la vie. Les Romains, prêts à brûler l'apôtre, le considèrent bientôt comme un dieu.

Par rapport aux évangiles, on assiste à la dégradation de la compréhension du miracle. Loin d'être un signe théologique permettant de saisir une réalité divine, il devient une monstruosité biologique. En outre, contrairement aux miracles de Jésus, qui ne convertissent pas tous, les miracles pétriniens sont fait *pour* la conversion. Le miracle, autrefois porte d'accès vers le mystère de Dieu qu'il était toujours possible de ne pas prendre, devient un instrument de propagande, un bouleversement de l'ordre du monde qui s'impose à la foi, quitte à violer les consciences.

Pierre n'imite pas seulement Jésus dans ses miracles, il l'imite également dans sa mort. Les Actes de Pierre racontent comment il succombe à un complot. Certes, il ne s'agit pas de la grande machination politique ourdie par le grand-prêtre des Évangiles : Pierre est accusé par Albinus, un ami de l'Empereur, qui lui reproche d'avoir détourné de lui sa femme Xanthippe (Actes de Pierre 34). Il meurt toutefois de la même façon que son maître, sur la croix, en ayant bien soin de se faire supplicier la tête en bas (Actes de Pierre 37-39). L'explication qu'il donne est particulièrement obscure :

> Le premier homme dont je représente la race, étant retenu la tête en bas, montra une créature qui n'existait pas autrefois ; en fait celle-ci était morte, n'ayant pas de mouvement. Celui-là donc, attiré vers le bas et ayant projeté son propre chef vers la terre, disposa toute cette figure de l'ordre du monde dans lequel, il indiqua comme étant de gauche ce

> qui est à droite, et de droite ce qui est à gauche, et il inversa tous les signes de sa nature, de sorte qu'il jugea bien ce qui ne l'était pas, et bon ce qui était en réalité mauvais. (Actes de Pierre, 38[2].)

Il faut avouer que le sens de cette explication échappe complètement à la lecture moderne. Sans doute faut-il y lire le reflet de croyances et de mythes qui traversaient alors la foi. Elle montre que les tendances les plus diverses du christianisme se sont inspirées de la figure de Pierre pour en faire le support de leurs discours.

Comme Jésus, il est mis au tombeau par un autre Joseph d'Arimathie, Marcellus, qui, à l'instar des Saintes Femmes, l'embaume de cent livres de substance odorante. S'il ne ressuscite pas le troisième jour, il gratifie toutefois Marcellus d'une apparition pour le blâmer de s'être occupé de son ensevelissement.

> Pierre apparaissant de nuit à Marcellus, lui dit : « N'as-tu pas entendu le Seigneur dire : "laissez les morts ensevelir leurs morts" ? » Et Marcellus ayant répondu « si », Pierre lui dit : « Tout ce que tu as consacré au mort, tu l'as donc perdu. Car toi qui es vivant, comme un mort tu t'es occupé d'un mort. » (Actes de Pierre, 40[3].)

Il apparaît ensuite à Néron, pour lui commander de ne pas persécuter les chrétiens (il partage avec Paul, dans les Actes de Paul 14,6 ce privilège de l'apparition à l'empereur sanguinaire). Si cette tendance à l'apparition nous semble familière, après des siècles de christianisme qui les virent se multiplier, il faut remarquer que dans l'Ancien Testament seul Dieu apparaît, ou bien son ange. Dans le Nouveau Testament, à part l'ange de l'Annonciation, seul le Christ apparaît. L'apparition de Pierre est donc un signe fort, la marque de son appartenance à la divinité. Le discours qu'il

2. *Ibid.*, p. 1111, trad. légèrement retouchée.
3. *Ibid.*, p. 1113-1114.

tient à Marcellus est orienté car, glosant sur Matthieu 8,22 (Luc 9,60), il paraît condamner le culte des reliques : on voit que les épisodes (inventés ou ayant un substrat historique) de sa mort sont interprétés pour servir des buts de nature très différente.

Parmi les autres ouvrages les plus importants pour la compréhension de la figure de Pierre comme successeur de Jésus, il faut mentionner l'Apocalypse de Pierre. Le texte se présente comme une révélation de Jésus-Christ à Pierre et aux autres disciples à propos des événements de la fin des temps et du sort final des méchants et des justes. Elle est située dans la période des apparitions de Jésus après sa résurrection et s'achève avec le récit de son ascension au ciel.

Le fond et la forme ont beaucoup de points communs avec les apocalypses juives, en particulier celles qui décrivent les peines infligées aux méchants en enfer et la félicité dont jouissent les élus au paradis. Mais l'Apocalypse de Pierre est aussi conforme au genre d'écrits chrétiens qui relatent l'enseignement de Jésus à ses disciples après sa résurrection. Cette situation postpascale permet aux auteurs d'attribuer à Jésus un enseignement destiné à interpréter et à amplifier celui qu'il avait donné pendant son ministère. L'auteur de l'Apocalypse de Pierre, lui, connaît manifestement l'évangile de Matthieu et estimait que l'enseignement eschatologique de cet évangile nécessitait un développement dans certains détails pour être adapté à la situation de ses lecteurs.

Dans les deux premiers chapitres, l'auteur prend soin de distinguer le vrai Messie, Jésus-Christ, dont la venue glorieuse sera sans méprise possible, d'un faux messie, qui livrera à la mort ceux des juifs qui l'auront suivi. Le texte vise sans doute Bar Kokhba, le « fils de l'étoile » qui mena la révolte des années 132-135, dont on sait qu'il fit exécuter les juifs chrétiens qui ne voulaient pas soutenir sa cause. L'un des buts de sa révolte était de reconstruire le Temple ; l'Apocalypse de Pierre s'en fait l'écho. Il est donc probable

que ce texte fut écrit en Palestine lors de la révolte pour une communauté chrétienne en situation très difficile : non seulement elle affrontait la persécution et le martyre, mais ses membres se voyaient exclus de la communauté religieuse d'Israël, le peuple de Dieu auxquels ils restaient fidèles comme celui de la Promesse de Dieu.

Très populaire, l'Apocalypse de Pierre fut considérée canonique jusqu'à la fin du IIe siècle. Elle figure dans la liste des livres en usage dans la ville de Rome, le canon de Muratori (du nom de l'érudit du XVIIIe siècle qui le découvrit), avec toutefois une petite réserve : « Certains des nôtres ne veulent pas qu'elle soit lue dans l'Église. » Clément d'Alexandrie († 215) et Méthode d'Olympe († 311) la citent parmi les Écritures. Son attrait provenait sans doute des révélations détaillées qu'elle donnait sur le sort des humains après la mort. Elle fut peu à peu abandonnée en Occident au profit d'un autre écrit apocryphe, l'Apocalypse de Paul et dans l'Orient grec au profit de l'Apocalypse de la Vierge. Ces deux textes décrivent le sort des défunts immédiatement après leur mort, alors que l'Apocalypse de Pierre s'intéresse à un thème plus lointain, le Jugement dernier.

L'Apocalypse de Pierre ne doit pas être confondue avec l'Apocalypse gnostique de Pierre découverte en copte à Nag Hammadi en Égypte. Son original est probablement grec même si l'intégralité n'est conservée que dans une version éthiopienne en langue guèze provenant d'une île du lac Tânâ datant du XVe ou du XVIe siècle.

Sur 13 chapitres, le Christ explique à l'apôtre comment il occupera la position de Juge et enverra les damnés en enfer, insistant avec force détails sur la description des châtiments. L'imagerie populaire du Moyen Age en reprendra une bonne partie dans la sculpture ou l'enluminure. Pierre, effaré, demande grâce : son recours est accepté car seuls les justes ont le droit de pardonner à ceux dont ils furent victimes et d'obtenir que la sanction qu'exigeait la justice soit levée. De

même que le Fils intercède pour son troupeau auprès du Père, Pierre devient intercesseur auprès du Fils pour les hommes.

La proximité que Pierre entretient avec Jésus est soutenue avec toujours plus de force, en s'appuyant sur les données évangéliques. Voici une nouvelle paraphrase de la Transfiguration, qui, comme souvent dans les écrits apocryphes, est beaucoup plus explicative que dans les évangiles canoniques :

> Mon Seigneur Jésus-Christ, notre roi, me dit : « Allons à la montagne sainte. » Ses disciples vinrent avec lui en priant, et voilà qu'il y eut deux hommes. Nous fûmes incapables de regarder leurs visages, car de chacun d'eux venait une lumière plus resplendissante que le soleil. Leurs vêtements aussi étaient si resplendissants qu'on ne peut les décrire ; rien ne peut les dépasser dans ce monde et il n'est de bouche assez délicate pour raconter leur splendide beauté, tant leur aspect était stupéfiant et merveilleux. Tous deux étaient de grande taille ; leurs visages resplendissaient plus que la neige ; les couleurs de leurs visages et de leurs corps étaient semblables à celle de la rose, leurs chevelures reposaient sur leurs épaules, et ils portaient sur leurs fronts une couronne de nard, entrelacée de belles fleurs, leurs cheveux étaient comme l'arc-en-ciel. Telle était la grâce de leurs visages, parée de toutes sortes d'ornements. Lorsque nous les vîmes, nous restâmes stupéfaits. Je m'approchai du Seigneur Jésus-Christ, et je lui dis : « Qui sont-ils ? » Il me dit : « Ce sont Moïse et Élie. » Je lui dis : « Et Abraham, Isaac, Jacob et les autres justes, nos Pères ? » Il nous montra un grand jardin ouvert, plein d'arbres féconds et de fruits bénis. Il était plein d'arômes parfumés, et son odeur venait jusqu'à nous. A l'intérieur, je vis de nombreux fruits merveilleux. Mon Seigneur et mon Dieu Jésus-Christ me dit : « Tu as vu la foule des Pères : tel est leur repos. » Je me réjouis et je crus. Il dit : « Telle est la gloire et l'honneur de ceux qui ont suivi ma justice. » Je compris ce qui est écrit dans l'Écriture de mon Seigneur Jésus-Christ, et je lui dis : « Mon Seigneur, veux-tu que je fasse ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie ? » Il me dit, en colère : « C'est Satan qui

> combat avec toi et qui t'a voilé l'esprit. Les affaires de ce monde l'emportent sur toi. Que tes yeux soient ouverts et que tes oreilles s'ouvrent : il n'y a qu'une tente, non faite de main d'homme, mais qu'a faite mon Père céleste pour moi et pour mes élus. » Nous avons vu et nous nous sommes réjouis. Et voici, une voix vint soudainement du ciel, disant : « Celui-ci est mon fils que j'aime, en qui je me complais. Obéissez-lui ! » (Apocalypse de Pierre XIV, 5[4].)

Sans entrer dans le détail des nombreuses différences avec les Transfigurations évangéliques, notons qu'ici Pierre affirme comprendre « ce qui est écrit dans l'Écriture de mon Seigneur Jésus-Christ »... et sans aucune hésitation ! C'est ainsi que la postérité le pare de nombreuses perfections.

De la même manière, les écrits gnostiques ont repris le thème de la rencontre privilégiée avec Jésus pour faire de Pierre le destinataire de savoirs secrets. Ainsi, l'Apocalypse de Pierre (en copte), trouvée à Nag Hammadi (troisième écrit du huitième volume) raconte une révélation dans le Temple. De même l'Épître de Jacques (Nag Hammadi I,2) explique qu'après la Pâque, Jacques et Pierre ont été mis à part par Jésus afin de leur communiquer un écrit secret. Enfin, la Lettre de Pierre à Philippe (Nag Hammadi VI,1) montre Pierre recevant une révélation en compagnie des disciples sur le mont des Oliviers.

Le rôle des apocryphes est souvent de « remplir les blancs », d'expliciter les obscurités du texte évangélique, d'épaissir les figures. Dans le cas de Pierre, ces quelques exemples le montrent à l'envi, on a rajouté au Pierre évangélique soit des fonctions partisanes, soit des fonctions ésotériques.

---

4. Trad. P. MARRASSINI, *in* F. BOVON et P. GEOLTRAIN, *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 772-773.

Chef de l'Église

Pierre, recevant les messages de Jésus et devenant en quelque sorte son vicaire sur la terre, est bien vite compris comme le garant des messages du Christ, puis comme l'instance suprême de la doctrine chrétienne.

Dans l'évangile de Pierre, on se contente du rôle traditionnel de simple témoin. Ce texte, dont un fragment important fut retrouvé dans une nécropole chrétienne à Akhmîm, l'ancienne Panopolis de la Haute Égypte, est un manuscrit grec sur parchemin de 34 feuilles réunies sous forme de livre, qui étaient enfermées dans une couverture de cuir noirci par le temps. Nous savons qu'il était lu, vers l'an 200, dans l'église de Rhossos en Cilicie, comme l'affirme l'évêque Sérapion d'Antioche. Le récit est mis dans la bouche de Pierre. Ce choix littéraire permet de répondre avec une plus grande autorité aux deux problèmes traités par le texte : qui avait de ses yeux vu le Christ au moment de sa résurrection et comment comprendre l'attitude des disciples durant la Passion ? La volonté d'exhorter se mêle au plaisir du beau récit, au prix de colorations parfois outrancières : l'évangile de Pierre est une histoire repensée pour faire un récit édifiant. Elle fut sans doute utilisée par des docètes, qui niaient que le Christ ait pu s'incarner et *a fortiori* souffrir. Son contenu, sans enseigner l'hérésie, l'insinue par certains traits discrets. Ses origines ont beau être populaires, sa conception du miracle enfantine, sa langue pauvre, ce texte affirme de manière touchante la conformité du sort du Christ aux prophéties et surtout l'inébranlable foi de Pierre le narrateur, qui avoue être à jamais bouleversé par sa rencontre avec Jésus. « Quant à moi, j'étais dans l'affliction avec mes compagnons [après l'ensevelissement de Jésus], et blessés en notre cœur, nous restions cachés, car nous étions recherchés comme des malfaiteurs voulant incendier le Temple » (Évangile de Pierre, v. 26). Pierre était bien, pour cette communauté, le premier des témoins.

Bien vite, on assiste à une fixation des titres apostoliques, marque d'un rôle sans cesse grandissant, comme dans II Pierre où il était « serviteur et apôtre de Jésus-Christ » (II Pierre 1,1). Dans l'Apocalypse de Pierre (grecque), il est officiellement commissionné par le Christ :

> Quant à toi, tu as été choisi à cause de la promesse que je t'ai faite. Fais donc en paix ma proclamation dans le monde entier. (Apocalypse de Pierre, XIV, 5[5].)

De la commission, Pierre passe aisément au statut de gardien de la foi parfaite, de défenseur de la foi. Ainsi, il fait figure de champion d'une « orthodoxie » menacée par une hétérodoxie. On imagine à quel point ces termes peuvent caractériser des gens différents selon ceux qui les emploient. L'épisode fondateur de ce nouveau statut de contrôleur de l'orthodoxie, narré au cours des Actes, est évidemment sa rencontre avec Simon le Magicien, amplifiée, aménagée et améliorée, jusqu'à devenir le combat, repris par les Pères, entre le premier hérétique et le grand défenseur de la foi, entre le suppôt de Satan et le serviteur du Christ. Les Actes de Pierre s'étendent sur ce combat quasi cosmique.

Pierre à Rome selon saint Léon († 461)

« Lorsque les douze apôtres se partagèrent le monde pour y prêcher l'Évangile, le bienheureux Pierre, chef du corps apostolique, fut destiné à la capitale de l'Empire romain afin que la lumière de la vérité, qui avait été révélée pour le salut de tous les peuples, se répandît plus efficacement, de la tête même, à travers le corps entier du monde [...]. Tu ne crains donc pas, bienheureux apôtre Pierre, de venir dans cette ville, et tandis que le compagnon de ta gloire, l'apôtre Paul, était encore occupé à fonder d'autres Églises, tu pénètres dans cette forêt remplie de bêtes

5. *Ibid.*

féroces, et dans cet océan aussi agité que profond, avec plus de hardiesse que lorsque tu marchais sur la mer. Déjà tu avais instruit ceux qui s'étaient rangés sous la foi parmi les païens ; déjà tu avais fondé l'Église d'Antioche, où brilla tout d'abord la dignité du nom chrétien. Et, sans douter du succès de l'œuvre, tu introduisis le trophée de la croix du Christ dans les remparts romains. » (SAINT LÉON LE GRAND, *Sermon I de sanctis apostolis Petro et Paulo.*)

Rappelons qu'après avoir converti Marcellus chez qui Simon avait ses aises, Pierre envoie un chien au magicien destiné à être son messager ; il le doue à cette fin de la parole. Il convoque Simon qui ne cesse de le fuir. Finalement, ils se rencontrent au Forum où ils s'affrontent dans un duel où l'un fait mourir un esclave que l'autre ressuscite, où l'un rétorque aux discours de l'autre. A court d'arguments, et après s'être retiré, Simon tente de réaliser sa propre ascension et de gagner le lieu divin par la voie des airs :

> Et voilà qu'il s'éleva dans les airs, tout le monde le voyait de tout Rome, élevé au-dessus de ses temples et de ses collines ; les croyants, eux, détournaient leurs yeux vers Pierre. Et Pierre, à la vue de ce spectacle inouï, cria vers le Seigneur Jésus en disant : « Si tu laisses celui-ci faire ce qu'il a entrepris, alors tous ceux qui ont cru en toi seront scandalisés, et les signes et prodiges que tu leur as accordés par moi ne seront plus dignes de foi. Vite, Seigneur, montre ta grâce : que, tombant des airs, il ressente une extrême faiblesse, qu'il ne meure pas, mais qu'il soit épuisé, et se brise la jambe en trois endroits. » Et, tombant des airs, il se brisa la jambe en trois endroits. Alors on le lapida, puis chacun rentra chez soi, tous désormais ayant foi en Pierre. (Actes de Pierre, 32[6].)

6. Trad. G. POUPON, in *Écrits apocryphes chrétiens, op. cit.*, p. 1104-1105. Un vieil *itinerarium,* sorte de guide du pèlerin des lieux saints du christianisme, mentionne une église Saint-Pierre sur le Forum, après l'arc de Titus, située sur l'endroit où Simon le Magicien fut foudroyé à la demande de Pierre. Cet oratoire est à l'origine de l'église construite dans l'atrium du temple de Rome

Héraut de la foi, quoi d'étonnant à ce que Pierre devienne aussi le fondateur de communautés ? La Première Épître de Pierre, qui a sans doute été écrite peu après la mort de Pierre à Rome, est à ce sujet caractéristique. De Pierre, on apprend assez peu de choses dans cette lettre. On sait simplement qu'il se donne le titre d'« apôtre de Jésus-Christ » (I Pierre 1,1). Dans un autre passage, il s'appelle « co-ancien » et « participant à la gloire qui va être révélée ».

> Les anciens qui sont parmi nous, je les exhorte, moi, leur « co-ancien », témoin des souffrances du Christ, et qui doit participer à la gloire qui va être révélée. (I Pierre 5, 1.)

Cette expression un peu contournée donne une place particulière à Pierre : celle d'ancien, celle de témoin et celle de participant de la gloire à venir. Si les deux premières qualités font évidemment allusion au passé du Pierre décrit dans les évangiles, les actes et les épîtres de Pierre, le fait de participer à la gloire à venir plaide pour un décalage temporel. C'est bien du Pierre mort dont il s'agit, dont on sait (par le respect et la dévotion qui l'entourent) qu'il est entré dans la gloire. Il ne saurait s'agir que d'une future gloire eschatologique.

Face à cette figure plutôt plate de l'apôtre, c'est toute la richesse d'une communauté qui est présentée. La lettre balaye tout le champ du social, les anciens (I Pierre 5,1-4) et les jeunes (I Pierre 5,5-10), les domestiques (I Pierre 2,18-25), les maris et les femmes (I Pierre 3,1-7). Face aux difficultés que connaissaient les communautés chrétiennes, l'épître les exhorte au nom de Pierre à tenir bon, en raison même de l'espérance qui leur avait été prêchée. Proche des arguments employés dans les discours de Pierre dans les Actes des Apôtres, l'insistance porte sur la mission du peuple

---

que le Moyen Age appelait « Sainte-Marie-Nouvelle » et qui est devenue Sainte-Françoise-Romaine. On y voit encore deux des pentagones de basalte employés au pavage des rues où l'on croyait que Pierre s'était agenouillé.

de Dieu dans le monde. Toute une communauté qui veut être reconnue dans son existence est ainsi manifestée, qui témoigne du rôle d'un apostolat continué.

Pris en otage par des communautés prétendant à l'existence, Pierre sert même aux adversaires de la Grande Église à justifier leur prétention. Pierre, le « premier pape » sert alors à justifier le docétisme, l'encratisme, l'ascétisme, le gnosticisme... Il sert également à se battre contre les structures nouvellement mises en place dans l'Église. Ainsi l'Apocalypse (gnostique) de Pierre retrouvée en copte à Nag Hammadi (NH VII, 3) fait de Pierre le rapporteur des paroles du Christ :

> Et il y en aura d'autres parmi eux qui sont en dehors de notre nombre, qui se nomment eux-mêmes « évêques » et aussi « diacres », comme s'ils avaient reçu leur autorité de Dieu. Ils se soumettent au jugement de ceux qui siègent en premier. Ces gens sont des canaux asséchés. (Apocalypse de Pierre [Nag Hammadi], VII, 3, 79, 22-31.)

Selon le Pierre gnostique, le Christ lui-même remet en cause la hiérarchie ecclésiastique, ou plutôt remet en cause une certaine forme d'autorité que ne reconnaissent pas les membres de l'Église qui écrit cette Apocalypse. Derrière ces savoirs secrets qui intriguent les amateurs d'ésotérisme, on retrouve les questions des chrétiens que ces écrits cherchaient à honorer. Pierre avait l'autorité suffisante pour rassurer les communautés et les guider dans leur quête du sens de la vie et du salut après la mort. La Parousie, le Jour du Seigneur promis s'éloignait chaque jour davantage ; le Christ ne reviendrait pas pour cette génération ; il allait falloir attendre et, de ce fait, se poser les questions et y répondre. Pierre, qui était l'ami de Jésus, qui s'était vu confier l'avenir de son Église connaissait ces réponses.

Images alternatives

Si l'image de l'homme triomphant finit par l'emporter dans la tradition, la vie de Pierre prêtait à d'autres interprétations, fondées sur d'autres éléments de sa personnalité et d'autres réactions face au mystère divin, et partant, d'autres apologétiques. Quoique Marc et Luc (avec les Actes) relatent les événements en adoptant apparemment la même présentation que Matthieu, d'infimes différences infléchissent le portrait et prouvent que la figure de Pierre suscite des leçons différentes. Quant à Jean, l'évangile de lumière, il joue avec les images et brouille les icônes.

PIERRE CHEZ MARC

Des quatre évangélistes, Marc décrit la figure de Pierre la moins sympathique. Pas de commission apostolique, pas d'annonce d'un rétablissement possible. Pierre suit Jésus, mais ne le comprend pas. Pourquoi ce pessimisme ? A vrai dire, l'évangile de Marc présente de considérables difficultés d'interprétations et l'on ne saurait répondre simplement.

La réponse traditionnelle à ce rabaissement de Pierre était de nature psychologique. On se fondait sur une notice d'Eusèbe qui prétendait que l'évangile de Marc avait été écrit en reprenant les souvenirs de l'apôtre pour affirmer que ce dernier avait répugné à se donner un rôle important, par une modestie tout évangélique. Le texte d'Eusèbe cite en fait un passage des *Hypotyposes* de Papias, évêque d'Hiérapolis, qui affirme :

> Après que Pierre eut prêché publiquement à Rome, annonçant l'évangile selon l'esprit qui l'animait, des assistants en grand nombre, demandèrent à Marc de rédiger par écrit ce qui était dit de vive voix, lui qui suivait Pierre depuis longtemps et avait conservé le souvenir de ce qui s'était dit. Marc le fit donc, et remit l'évangile à ceux qui l'en avaient

prié. Pierre le sut, mais il ne voulut intervenir ni pour l'en dissuader, ni pour l'y engager. (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire Écclésiastique*, VI, XIV, 5-7.)

Actuellement cependant, la majorité des exégètes s'accordent pour dater l'évangile d'après la mort de Pierre, quoiqu'elle le précédât de peu (il aurait été écrit entre 68 et 75), et pour proposer une localisation différente de Rome pour ses destinataires.

L'autre possibilité pour expliquer cet abaissement de la figure de Pierre repose sur des considérations théologiques. Comme Matthieu, Marc fait de Pierre la figure de sa théologie, mais, à l'inverse de ce dernier, il présente une vision plutôt pessimiste des disciples. Pour Marc, l'accession à la foi s'opère en deux temps : un temps d'incompréhension où l'on reçoit les bases nécessaires de la foi et un temps d'accession à la compréhension, qui permet de remettre en place les éléments. Or, pour les disciples, la première phase se déroule *avant* la résurrection de Jésus. Autrement dit, le temps de l'évangile est le temps de l'incompréhension. Le livre a pour but de décrire la difficulté de saisir un enseignement qui porte sur la personne de Jésus ; qui est-il ? quelle est sa puissance ? quel est son rôle dans la suite des temps ? Tous les gestes et toutes les paroles qui nous sont rapportés convergent vers cette unique interrogation : qui est Jésus ? Cette lente pédagogie est difficile à saisir pour les disciples ; on les voit se débattre entre leurs fausses conceptions et ce que leur enseigne Jésus. Ce n'est qu'après la Passion, une fois accompli le dernier acte du drame, qu'ils seront à même de pénétrer le mystère.

Un des épisodes les plus caractéristiques de cette impuissance se joue à la descente de la montagne de la Transfiguration. Jésus, de retour après cette absence, trouve ses disciples en discussion :

En rejoignant les disciples, ils [Pierre, Jean et Jésus] virent une foule nombreuse qui les entourait et des scribes

qui discutaient avec eux. Et aussitôt qu'elle l'aperçut, toute la foule fut frappée de stupeur et ils accoururent pour le saluer. Et il leur demanda : « De quoi discutez-vous avec eux ? » Quelqu'un de la foule lui répondit : « Maître, j'ai apporté mon fils qui a un esprit muet auprès de toi. Là où il s'empare de lui, il le jette à terre, et il écume, grince des dents et devient raide. Et j'ai dit à tes disciples de l'expulser et ils n'en ont pas eu la force. » – « Génération sans foi, leur répond-il, jusques à quand serai-je près de vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? Apportez-le-moi. » Et ils le lui apportèrent. Voyant Jésus, l'esprit tourmenta l'enfant qui, tombant à terre, se roulait en écumant. Et Jésus demanda au père : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? » – « Depuis l'enfance, dit-il ; et souvent il l'a jeté soit dans le feu soit dans l'eau pour le faire périr. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre secours, par pitié pour nous. » Jésus lui dit : « Si tu peux !... Tout est possible à celui qui croit. » Aussitôt le père de l'enfant de s'écrier : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! » Jésus, voyant la foule affluer, menaça l'esprit impur en lui disant : « Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de lui et n'y rentre plus. » Après avoir crié et l'avoir violemment secoué, il sortit. L'enfant devint comme mort, si bien que beaucoup disaient : « Il est mort ! » Mais Jésus, le prenant par la main, le releva et il se mit debout. Quand il fut rentré à la maison, ses disciples lui demandaient en le prenant à part : « Pourquoi n'avons-nous pu l'expulser ? » Il leur dit : « Cette espèce-là, rien ne les fait sortir, sinon la prière. » (Marc 9,14-29.)

Pourquoi les disciples ont-ils échoué alors qu'en Marc 6,7, Jésus leur avait donné pouvoir sur les esprits et les démons et qu'en Marc 6,13, ils parvenaient à les chasser ? A regarder de près, ce texte ne décrit pas une simple guérison, mais bien une résurrection. En effet, l'évangéliste utilise les deux verbes qu'il emploie toujours pour désigner la résurrection : « il le releva » (*ê'geiren*) et « il se mit debout » (*anéstê*). Ces termes se retrouvent en 1,31 ; 8,31 ; 9,9 ; 10,34.

Pourquoi Jésus qualifie-t-il les disciples de « génération sans foi » ? Qu'ont-ils fait de mal pour se faire ainsi répriman-

der ? La réponse se trouve en Marc 8,31 (« il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup et soit rejeté par les Anciens, les grands-prêtres et les scribes, être tué et le troisième jour ressusciter ») : les disciples refusent l'annonce de la Passion, ils récusent le passage obligé pour la Résurrection. Or la prise en compte de la souffrance change radicalement la compréhension de la maladie, de la guérison et du pouvoir de guérir. Face à la souffrance, il ne suffit pas toujours d'exercer un pouvoir, même confié par le Christ, il faut aussi prier, afin que Dieu se serve de soi comme instrument et sauve les hommes de la mort. Une liaison très nette s'établit dans ce passage entre la confiance en soi (car, dans la demande du père de l'enfant, Jésus ne retient que le manque de confiance en soi et non la défiance face à sa propre personne) et la prière : l'une et l'autre se voient requises pour guérir du démon sourd et muet, et peut-être même de tous les démons, tant il est difficile de savoir si l'*espèce* dont il est question représente les démons sourds et muets ou tous les démons.

Entre les premiers récits de miracle et celui-ci, quelque chose s'est déplacé : la foi initiale ne suffit plus, la révélation incompréhensible d'un Fils de Dieu sans gloire devient nécessaire. Un Fils de Dieu qui, par amour, s'abaisse devant des hommes aveuglément conduits par leur vanité et leur volonté de puissance, et qui surtout prend la souffrance *au sérieux*. La vraie puissance de Jésus qui se manifeste ici n'est pas un simple pouvoir de guérison, mais bien la puissance de l'amour manifesté dans sa Passion. Y croire, c'est refuser de s'appuyer sur soi-même. Il faut en effet croire que les disciples se sont contentés de réciter leurs exorcismes, sans même s'apercevoir à qui ils avaient affaire : qu'a donc entendu le démon, puisqu'il est sourd et muet ?

En montrant les disciples si brutalement réprimandés, et en y incluant Pierre, qui pourtant n'avait pas tenté l'exorcisme, Marc veut faire saisir qu'il se passe quelque chose de tellement incompréhensible de prime abord, que même les

disciples, même Pierre, ne peuvent le pénétrer. Discrètement, il se moque aussi un peu de son lecteur. Si vous pouvez comprendre les paroles et les actions de Jésus dans cette scène, serait-ce que vous êtes meilleurs que les disciples, ou serait-ce que vous en êtes resté au niveau d'une intelligence qui cherche Dieu avec toutes les ressources humaines sans accepter de se laisser déconcerter par la nouveauté d'une invraisemblable révélation ?

En attendant ce temps de la révélation, le lecteur les voit enjoints de garder le secret : comment sauraient-ils transmettre quelque chose qu'ils n'ont pas assimilé ? Ce secret messianique est caractéristique de l'évangile de Marc. Jésus est le fils de Dieu : le lecteur l'a lu et compris, mais les disciples, qui l'ont entendu, ne l'ont pas compris et doivent se garder d'en parler avant la fin du drame.

Pierre personnifie ce caractère éminemment tragique de la condition de disciple, d'autant plus qu'il est le seul à se détacher véritablement du groupe des disciples. Humain, trop humain, il est voué à l'incompréhension ; Marc donne de Pierre une vision éminemment pessimiste et présente à son lecteur le spectacle de la faiblesse humaine.

Contrairement aux autres évangiles, l'appel de Pierre est l'une des premières actions qu'accomplit Jésus. On se souvient en effet que cet évangile commence abruptement par la prédication de Jean-Baptiste et le baptême de Jésus. Une fois sa propre prédication inaugurée, Jésus appelle Pierre. Il y a finalement assez peu de différences avec ce que l'on a appris de Matthieu, et l'on pourrait dire que les choses commencent plutôt bien pour Pierre, qui est appelé comme un prophète, dans la soudaineté et le mystère. La seule petite différence réside dans les termes de l'appel. Alors que Matthieu disait : « Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Matthieu 4,19), Marc indique : « Venez à ma suite et je vous ferai *devenir* (*genésthai*) pêcheurs d'hommes » (Marc 1,17). D'emblée, ce petit verbe suggère la longueur du

processus pédagogique et les difficultés de la compréhension qui parcourront tout l'évangile.

Dans Marc, un récit s'ensuit, coupé de petites scènes, qui complète, pour ainsi dire, l'appel. Une fois appelé, Pierre contemple en effet Jésus dans ses œuvres : à la synagogue de Capharnaüm, la synagogue de son village, il le voit prêcher et expulser un démon. Étonné, il l'entraîne chez lui et son frère André (Marc 1,29), les deux frères habitant ensemble. Or la belle-mère de Pierre est malade. Inspirés sans doute par ce qu'ils viennent de voir, les deux frères « lui parlent à son sujet ». Jésus la guérit. A la tombée de la nuit, le bruit de ces guérisons s'étant répandu, ce sont tous les malades de Capharnaüm qui se rassemblent devant la maison de Pierre pour se faire guérir. Jésus les guérit et chasse leurs esprits impurs. Le matin à l'aube, Jésus se retire pour prier, Simon part à sa recherche avec ses amis (Marc 1,36-37). Jésus les invite à partir pour prêcher ailleurs. Cette petite narration suivie montre avec simplicité le mécanisme de la conversion : c'est avant tout par les guérisons que Jésus suscite la curiosité de l'apôtre. En attendant, cette composition a plutôt tendance à atténuer le côté foudroyant – et par là admirable – de la conversion décrite par Matthieu.

On trouve le même mécanisme de réduction à l'œuvre dans le récit de la confession. Si la question de Jésus est sensiblement la même, la réponse de Pierre sonne différemment. Tout d'abord, contrairement à Matthieu, c'est la première fois qu'il prend la parole. Ensuite, au lieu de parler de « fils du Dieu vivant », qui orientait vers une nouvelle conception messianique, Pierre se borne à dire « Tu es le Christ » (Marc 8,29). Jésus ne répond pas à ces mots et ne fait aucune promesse à Pierre. Il se borne à demander le silence, sans ratifier sa parole.

Et si on lie cette demande de silence au verset qui suit, où Jésus annonce la Passion, la phrase de Pierre sonne comme une sottise. Manifestement, le mot « Oint », dans l'acception

commune du judaïsme, ne pouvait correspondre à ce que le maître annonçait ! La réaction de Pierre prouve bien qu'il n'entendait pas de cette oreille le messianisme et qu'il n'est que le porte-parole d'une christologie erronée, puisqu'il le réprimande. Là encore, on n'entend pas la voix de l'apôtre. Jésus, à son tour, le réprimande :

> Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, admonesta Pierre et dit : « Passe derrière moi, Satan ! car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Marc 8,33.)

La phrase n'est pas essentiellement différente de Matthieu, une petite précision donne toutefois un sens autre à la phrase : le Christ se retourne et voit ses disciples. Cette attitude ne signifie-t-elle pas que Jésus englobe dans sa réprobation tous ses disciples et que ce sont eux « les hommes » ? Pierre, perdant son individualité, est alors renvoyé à son humanité fautive. Il n'a plus aucune prééminence, et se voit confiné dans son rôle de porte-parole des autres hommes.

Avançons encore un peu plus dans l'évangile pour constater que Pierre est encore davantage abaissé lors de la Transfiguration. Si l'épisode ressemble essentiellement à celui décrit par Matthieu, un détail vient déprécier Pierre et son attitude : prenant la parole, il propose de faire une tente, comme dans Matthieu. Mais Marc ajoute une précision ravageuse : « Il ne savait que dire, car ils étaient effrayés » (Marc 9,6). L'intervention de Pierre, qui pouvait passer pour une juste perception de la situation, devient ici une pure ineptie.

Dans la suite de l'évangile, les interventions de Pierre au nom des disciples diffèrent quelque peu de celles de Matthieu, mais sans remettre en cause l'image qu'il nous laisse. Si en Marc 10,28, comme en Matthieu 19,27, il s'inquiète de l'avenir des disciples qui ont tout abandonné pour suivre le Christ, c'est lui qui fait remarquer à Jésus que le figuier qu'il a maudit est desséché (Marc 11,20-21) et c'est lui qui interroge le maître sur les événements à venir (13,3).

L'annonce du reniement, quant à lui, est strictement identique, au mot près, à Matthieu. En revanche, le premier reniement symbolique, l'assoupissement au Jardin des Oliviers, accable Pierre puisque Jésus, qui lui donne alors le nom de Simon, caractéristique de son humanité, lui dit :

> Il vient et les trouve en train de dormir ; et il dit à Pierre : « Simon, tu dors ? Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ? Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent, mais la chair est faible. » (Marc 14,37.)

Si dans la version de Matthieu, il s'adresse bien à Pierre, mais englobe les disciples dans la même condamnation, chez Marc, il désigne clairement l'apôtre. Le reproche de faiblesse contrastant avec sa hardiesse passée en est d'autant plus marqué.

Ce contraste est encore plus frappant dans la composition du reniement. Contrairement à Matthieu, sa curiosité – savoir la « fin de l'histoire » –, qui est une forme de foi, n'est pas mentionnée ; Marc se borne à dire qu'il « se chauffait devant la flamme » (Marc 14,54). Contrairement à Matthieu, il n'est pas assailli par plusieurs individus, qui pourraient laisser penser qu'il cède à la panique : c'est la même servante, qui l'accuse, dont il aurait pu se débarrasser. En outre, Marc rajoute un détail, absent des évangiles : le coq chante une première fois après le premier reniement. Son cri aurait pu impressionner Pierre et le pousser à ne pas renier une seconde fois.

Lorsque Pierre sort en pleurant, il quitte définitivement l'évangile. L'effet est alors bien différent de Matthieu. Alors que dans ce dernier, la promesse de Jésus valait pour « après » ; après la Résurrection, dans l'histoire de l'Église, le Jésus de Marc n'a rien dit à Pierre. Si ce dernier a confessé son seigneur, le lecteur reste sur sa comparaison avec Satan. En outre, Pierre s'est borné à parler de « Christ », de Messie, sans parler de Jésus comme « Fils de Dieu ». Cette confes-

sion est réservée dans l'évangile de Marc au centurion qui assiste au supplice et s'exclame : « En vérité, cet homme était le Fils de Dieu » (Marc 15,39).

Le Pierre de Marc accédera-t-il un jour à la plénitude de la condition apostolique ? Rien n'est moins sûr jusqu'à la Résurrection. Mais, alors que les femmes se pressent au tombeau, le jeune homme en robe blanche leur annonce :

> Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus le Nazarénien, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici. Voici le lieu où on l'avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. (Marc 16,6-7.)

La promesse de rencontre en Galilée vibre comme un pardon. Et Pierre, le seul disciple que l'on mentionne, peut-être parce qu'il s'est séparé du groupe des disciples en reniant publiquement son maître, gagne l'assurance qu'il a été pardonné par son Maître. Au lecteur d'imaginer ce pardon : Marc s'arrête à l'homme failli. Il laisse à la méditation du croyant le soin d'évoquer l'absolution.

L'évangile de Marc est le seul à ne pas formaliser ce que l'on a appelé la « primauté de Pierre » et que l'on retrouve, sous trois formes différentes, en Matthieu 16,16-18 ; Luc 22,31-32 ; Jean 21,1-4. Ainsi le Pierre de Marc est-il très humain, maladroit, faillible, peu enclin à comprendre le sens de l'enseignement de Jésus, en actes ou en paroles. Pierre est tout sauf un croyant de génie. Sans cesse surpris, sans cesse débordé par ce qu'il voit et entend, il « poursuit » Jésus (Marc 1,36), mais il est toujours empêché de voir et de comprendre, comme par un voile d'opacité. Marc nous décrit, parfois avec complaisance, les « ratages » de Pierre et des disciples, leurs échecs, leur défaut d'intelligence et leurs trahisons : échec de leur confiance lors de la tempête (Marc 4,35-41), échec à nourrir les foules (Marc 6,37), confusion entre Jésus et un fantôme (Marc 6,49), refus de la

Passion (Marc 8,32), fuite loin de la Croix, et, enfin, absence au Tombeau vide. Et toute dramatisation de l'échec des disciples en général rejaillit sur Pierre, qui se détache du groupe.

Que ce soit lors de la confession de foi ou lors de la Transfiguration, Pierre parle, mais dans l'ignorance des contenus que Jésus conférera aux mots qu'il emploie. Jésus seul donnera sens au mot « Christ » ou à la présence d'Élie et de Moïse à ses côtés. Pierre, lui, n'a pas eu accès à ces significations nouvelles. Il employait des mots dont il découvrira le sens plus tard.

Aussi l'auteur de Marc prévient son lecteur : êtes-vous sûr de connaître le sens des mots que vous utilisez dans votre foi ? N'êtes-vous pas, aveugle comme Pierre, sujet à ces confusions qui ont caractérisé les disciples ? Les mots balbutiés dans la foi ne sont-ils pas trop grands pour vous ? Heureusement que Jésus a été fidèle à Pierre malgré sa faiblesse humaine...

PIERRE DANS LUC-ACTES

Le Nouveau Testament présente également une autre image de Pierre : celle de l'homme guidé par Dieu, l'homme perméable à l'Esprit, qui accomplit des hauts faits grâce à sa volonté de suivre les commandements divins. Cette image ne se pose pas en véritable alternative de l'image précédente, comme Marc, d'une certaine façon, s'opposait à Matthieu ; elle inaugure simplement une compréhension différente de l'homme ; elle se dégage dans l'ensemble formé par Luc-Actes. On sait que ces deux ouvrages ont été conçus à l'origine comme un seul livre, dont la paternité a été attribuée à Luc, médecin, collaborateur et compagnon de Paul et dont les exégètes pensent qu'il s'agit d'un écrivain de talent, hellénophone cultivé, qui écrirait dans les années 85 (sans préjuger de son nom exact).

Si, extérieurement, le Pierre de Luc entretient avec celui de Matthieu la même apparence triomphante, la visée poursuivie par le rédacteur est bien différente. Il ne s'agit plus de construire une figure victorieuse destinée à emporter l'adhésion d'une communauté divisée ; il ne s'agit plus, même, de dépeindre la haute stature d'un homme ; il s'agit de préciser les contours d'une théologie. Pierre *incarne* la puissance de

l'action de Dieu et de sa grâce. Dans Luc-Actes, Pierre est un *homme-théologie*.

Personnification de l'efficacité de la présence de Dieu en l'homme, Pierre passe par plusieurs phases. Une première phase marque le difficile accès à la conversion : Pierre est témoin des actes et des paroles de Jésus, c'est le Pierre de l'évangile selon Luc. Une seconde phase est d'action : Pierre, guidé par l'Esprit, agit conformément au plan de Dieu – voilà le Pierre des Actes des Apôtres. Entre les deux, une phase de chute, un reniement ; mais cette disgrâce ne participe-t-elle pas aussi de la découverte de Jésus-Christ ?

L'appel d'un témoin

La première mention de Pierre dans l'évangile de Luc se fait de manière curieuse, par une anticipation narrative : on parle de Pierre avant même que le personnage soit présenté. Le lecteur fait en effet sa connaissance lors de la guérison de sa belle-mère (Luc 4,38 et suivants). Alors que rien ne prépare le renseignement, Luc dit qu'après avoir prêché dans la synagogue, Jésus entre dans « la maison de Simon » et qu'il y guérit la « belle-mère de Simon ». Jésus avait déjà inauguré sa prédication depuis quelque temps, il était déjà connu des foules. Puisqu'il guérit la belle-mère de Simon, ce dernier l'a vu. Et pourtant, il ne s'est pas converti. La vision du Christ, enseigne Luc, ne suffit pas à la conversion, de même que l'écoute de l'Évangile ne suffit pas à devenir chrétien. Il faut que s'accomplisse un double chemin : chemin de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu.

Le véritable appel vient après. Contrairement aux autres évangiles, Luc le met en scène comme une initiative de Jésus à l'occasion d'un événement fortuit : la trop grande foule qui se presse sur les bords du lac de Tibériade. Il y a tant de monde que Jésus ne peut pas parler : il manquerait être

poussé à l'eau. Aussi choisit-il, nous dit Luc, de monter dans la barque de Simon et de s'en faire une chaire flottante.

> Un jour que la foule se serrait contre lui et écoutait la parole de Dieu, lui étant debout sur le bord du lac de Génésareth, il vit deux barques sur le bord du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Il monta dans l'une des barques, qui était à Simon, et lui demanda de s'éloigner du rivage et de gagner un peu le large ; puis, assis, de la barque il enseignait les foules. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avance en eau profonde, et laissez descendre vos filets pour pêcher. » Simon répondit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre, mais sur ta parole, je vais laisser descendre les filets. » L'ayant fait, ils prirent une grande multitude de poissons, et leurs filets se déchiraient. Ils firent signe alors à leurs compagnons de l'autre barque de leur venir en aide. Ceux-ci vinrent, et l'on remplit les deux barques, au point qu'elles enfonçaient. A cette vue, Simon-Pierre se jeta aux genoux de Jésus, en disant : « Écarte-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ! » La frayeur l'avait en effet envahi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la quantité de poissons qu'ils venaient de prendre ; de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, les compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon : « Sois sans crainte ; désormais ce sont des hommes que tu prendras vivants. » Et ramenant les barques à terre, laissant tout, ils le suivirent. (Luc 5,1-11.)

Alors que la narration aurait pu s'arrêter à cet embarquement, le Jésus de Luc prend une initiative incongrue, qui oriente le lecteur vers une lecture symbolique : faire pêcher Simon. Ce dernier, qui a pourtant travaillé en vain toute la nuit, se plie aux ordres de Jésus : l'expérience du pêcheur cède devant le respect que l'on doit à un rabbi que l'on a écouté et à qui l'on a permis de s'asseoir dans sa barque. Pierre se montre ici un personnage déférent – il nomme Jésus du titre d'épistate (traduit en « Seigneur »), la vieille

appellation athénienne de celui qui a autorité – qui n'hésite pourtant pas à faire sentir que l'ordre qu'il reçoit est absurde.

Vient alors l'épisode de la pêche miraculeuse. Pierre, à son habitude, déploie ses filets; il utilise un filet traditionnel galiléen composé en fait de trois filets accrochés à une corde, que l'on remonte en pleine eau. La technique de pêche est simple : après avoir déployé son filet, les pêcheurs donnaient de bruyants coups de rame sur l'eau pour effrayer le poisson. Celui-ci, paniqué, se jetait dans le filet du milieu, tête la première, et était emprisonné par les deux filets latéraux. On est bien loin de l'épervier de Marc et Matthieu, un simple filet que l'on jette pour prendre le poisson.

Cette fois-ci, la pêche est tellement abondante que le filet menace de rompre : il faut les vigoureux bras des camarades de Pierre pour empêcher la catastrophe. Ce signe est déterminant dans la conversion de Simon. Il se rend compte que seul le Créateur du monde peut imposer aux poissons de se jeter en si grand nombre dans ses filets. Il adopte alors la posture qui convient à un juif: à genoux, en signe d'infini respect, il supplie le Seigneur (il l'appelle cette fois-ci *kyrios*, Seigneur, comme Dieu) de s'éloigner de lui : nul ne peut voir Dieu sans mourir, surtout s'il est pécheur.

La facture de ce récit de conversion est bien différente de celui des autres évangélistes. Contrairement à Marc et Matthieu, en effet, la parole de Jésus ne se fait pas entendre, c'est le signe, la pêche miraculeuse, qui décide de la conversion. Toute l'attention est focalisée sur les pêcheurs que représente Pierre, siège d'un mécanisme psychologique complexe. Le miracle le touche dans son activité quotidienne : aussi est-il capable d'en prendre toute la mesure. En bon professionnel, il sait que l'on ne peut pêcher autant de poissons, en plein midi, alors que la nuit avait été vaine. D'emblée, Pierre se voit confronté à l'action de Dieu qui s'immisce avec force dans sa vie : cette expérience l'escortera sa vie durant.

Jésus reprend l'initiative et rassure Simon. « Sois sans crainte », dit-il, comme l'ange à Marie – il s'agit bien d'une annonciation. « Désormais, ce seront des hommes que tu prendras vivants » ; deux niveaux de compréhension se superposent : le récit de la conversion de Pierre, et, en filigrane, l'image de l'Église et de sa mission. Chez Luc, la conversion de Pierre jette les bases de l'Église, définie non pas comme un bâtiment dont il faut poser les fondations comme chez Matthieu, mais comme un tableau de chasse. Ou plus exactement comme un vivier : le texte, qui emploie le verbe rare *zôgreîn*, précise bien qu'il s'agit de prendre *vivants* les hommes. Ainsi que le disait saint Jérôme : « Les poissons meurent quand on les sort de l'océan, mais les apôtres nous ont pêchés de l'océan de ce monde pour nous faire passer de la mort à la vie » (saint Jérôme, *Sermon sur le Psaume 41*). D'ailleurs, Jésus appelle le pêcheur Simon-*Pierre*. Comment ce dernier comprendrait-il ce nouveau nom ? En donnant au futur apôtre son surnom « ecclésial », Luc indique que l'épisode concerne beaucoup plus que le simple épisode de la conversion.

« Laissant tout, ils le suivirent. » Pour la première fois apparaît ce fameux verbe « suivre[1] » qui marque la volonté d'être disciple de Jésus : suivre le Christ, c'est devenir chrétien, chez Luc. Mais quel étrange appel ! A aucun moment, le Christ n'a intimé à Pierre l'ordre de le suivre. Au contraire, il lui a simplement annoncé son futur, et encore de manière parabolique.

L'entrée en scène de Pierre dans l'évangile de Luc, si elle se fait de manière surprenante, ne nous apprend pas beaucoup sur le personnage. Il est bon juif, capable de reconnaître un miracle quand il en voit un. On ne sait que peu de choses de lui, sauf qu'il est assez familier de Jésus pour le laisser monter dans sa barque puis rentrer chez lui.

---

1. Voir 5,11.28 ; 7,9 ; 9,11.23.47 ; 18,22.28.43 ; 22,10.54.39.

Tout l'intérêt de l'épisode se trouve dans le récit, caractéristique de la manière de Luc : plutôt que de se borner à rapporter une parole – je vous ferai pêcheurs d'hommes –, il la met directement en scène. Le poisson pris dans les filets n'est-ce pas Pierre, prémice de tous les chrétiens à venir ? Les poissons du miracle, si nombreux, ne sont finalement pourtant pas le centre du récit : ne semblent-ils pas abandonnés sur place, négligés par ces pêcheurs pêchés, qui laissent tout pour suivre Jésus ?

Pierre suit Jésus et devient témoin de ses actes

Comme dans les autres évangiles, Pierre accompagne Jésus et devient témoin des événements de la vie publique du Christ. Les guérisons se succèdent, ainsi que les prédications. Un jour, Jésus prêche les béatitudes, un autre jour, il guérit le serviteur d'un centurion et ressuscite le fils de la veuve de Naïm. Il parle en paraboles et apaise la tempête.

Que comprend Pierre, quels sont ses sentiments ? L'évangile reste très discret à ce sujet et, comme dans les autres récits, on devine sa présence en témoin passif qui ne comprend pas toujours son maître. Ainsi, alors qu'une foule abondante presse Jésus et que ce dernier demande qui l'a touché, il ne conçoit pas que ce dernier a senti qu'il perdait une force de guérison. Il répond avec bon sens : « Maître, ce sont les foules qui te serrent et te pressent » (Luc 8,45). Il joue le rôle du disciple fidèle, garde du corps de son maître. Peu après, le voici associé à Jean et à Jacques pour entrer dans la maison de Jaïre. Jésus y ressuscite la fille de la maison :

> Arrivé à la maison, il ne permit à personne de rentrer, si ce n'est à lui, à Pierre, à Jean, à Jacques et au père et à la mère de l'enfant. Ils pleuraient tous et se frappaient [la poitrine] à cause d'elle. Jésus dit : « Ne pleurez pas : elle

> n'est pas morte, elle dort. » Ils se moquaient de lui, sachant qu'elle était morte. Mais lui, saisissant sa main, lui dit vivement : « Enfant, réveille-toi. » Elle retrouva ses esprits, se leva sur l'heure et demanda à manger. (Luc 8,51-55.)

Tous ces épisodes, et celui-ci particulièrement, marquent avant tout l'activité du Sauveur. Pierre, comme les autres, y assiste passivement, sans jamais intervenir directement. Cette attente est le propre du processus de conversion. Pierre et les disciples figurent dans l'évangile le lent processus d'accès à la foi. Il n'en est pas de la foi comme d'un coup de foudre, nous dit Luc ; on est touché incroyant et l'on se relève croyant ; le retournement n'est que la manifestation spectaculaire d'un processus au long cours qui se développe avec lenteur. Il faut voir beaucoup et comprendre beaucoup pour être converti. Mais à un moment, après avoir vu ce que l'on a vu, on ne peut être que bouleversé : pour Pierre, la résurrection d'un mort, la fille de Jaïre, met en quelque sorte le point final au processus. Vraiment, Jésus est fils de Dieu : la conversion de Pierre vient juste après.

> Et il advint, comme il était en train de prier, seul, n'ayant avec lui que les disciples, qu'il les interrogea en disant : « Qui suis-je, au dire des foules ? » Ils répondirent : « Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un des anciens prophètes qui est ressuscité. » – « Mais vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? » Pierre répondit : « Le Christ de Dieu. » Mais lui les menaçant, leur ordonna de ne le dire à personne, disant que le Fils de l'homme devait beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, le troisième jour, ressusciter. » (Luc 9,18-22.)

Le récit diffère des autres évangiles. Dans ces derniers, la question initiale intervient après une prédication particulièrement vive de Jésus qui suscite les réactions de la foule. Elle s'inquiète de l'image qu'il renvoie aux foules et à ses disciples. Chez Luc, la question se pose après une prière. Elle n'est donc pas un écho à un mouvement de foule mais une

décision mûrement réfléchie, inspirée par le Père et entrant dans le plan divin. Jésus, donc, pose une première question. Les réponses insistent sur le caractère prophétique. La question se fait plus précise pour les disciples et impose une réponse. Pierre « se jette à l'eau », en quelque sorte : « [tu es] le Christ de Dieu ». La proclamation n'est pas une surprise pour le lecteur : les anges ne l'ont-elle pas faite à Bethléem, l'Esprit Saint ne l'a-t-il pas annoncé à Syméon, les démons eux-mêmes ne l'ont-ils pas crié ? Mais Pierre est le premier homme à parler ainsi : il devient, à son tour, concrètement, le porte-parole de Dieu.

Jésus corrige immédiatement la proclamation en commandant le silence. Ce titre de *Christ* est dangereux ; il pousse au contresens celui qui ne s'avise que le Messie dont on parle n'est pas guerrier mais un messie souffrant. Jésus annonce d'ailleurs immédiatement les événements douloureux à venir. Narrativement, son intervention permet à Luc de passer à la seconde partie de son évangile : non seulement Jésus est le Messie, mais il est le Messie crucifié ; que commence l'évangile de la douleur. En ce qui concerne Pierre décrit par Luc, pas de phrases hâtivement prononcées qui pourraient prêter à condamnation, pas de refus du Messie souffrant. Pierre chez Luc n'est pas l'homme du contresens : il est simplement témoin, pas acteur du drame.

Dans ce contexte, la Transfiguration, qui suit (Luc 9,28-36), prend un sens bien différent : elle confirme à la fois le rôle de Pierre comme témoin et l'imminence de la mort de Jésus. Chez Luc, Jésus ne se « métamorphose » pas, il *prend un autre visage* : Luc indique bien qu'il ne faut pas entendre sa transformation comme un miracle, ni comme un changement de nature, mais comme une modification d'apparence. Jésus n'est pas devenu différent de ce qu'il était auparavant, il a revêtu, pour un instant, sa véritable physionomie de lumière. En outre, Luc prend soin de placer cet épisode au milieu des prières de Jésus, contrairement aux autres évangélistes.

Ajoutés au motif de la montagne, rentré dans les habitudes de Dieu depuis le Sinaï, tous les ingrédients sont réunis pour une théophanie, une apparition divine. Dans ce cadre, Luc fait entendre au lecteur l'entretien avec Moïse et Élie : ils parlent de son départ (*éxodos*) prochain, autrement dit de sa mort. Mais, fait étrange, ce discours échappe dans son entier aux disciples, qui dorment. Narrativement, il y a comme un clin d'œil au lecteur, qui en sait beaucoup plus que les personnages et profite de la compréhension globale de l'évangéliste. Les disciples, eux, n'auront qu'une compréhension rétrospective des choses.

La notation du sommeil permet en outre d'excuser la réaction de Pierre : le phénomène le prend au réveil, au moment où on ne sait pas bien ce qu'il convient de dire et de faire. D'ailleurs Luc atténue sa proposition de construire une tente en expliquant bien : « il ne savait pas ce qu'il disait ». Il semble dire : Pierre est commotionné, il n'est pas dans son assiette, et c'est naturellement son côté impulsif qui prend le dessus.

Toutefois, Pierre a vu. Il ne peut encore témoigner. Mais il sait que Jésus est le Messie attendu.

Chute et relèvement du témoin

Le reniement de Pierre

Pour être le témoin fidèle dont le livre des Actes recueillera les discours, Pierre doit subir une ultime épreuve : le reniement, que Luc a soigneusement éloigné de la confession. Ainsi placée, elle ne sonne plus en écho à l'impétuosité de Pierre ; elle s'affirme comme un élément nécessaire du plan que Dieu conçoit pour Pierre.

> « Simon, Simon, voici que le Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne cesse pas. Toi donc, quand tu seras revenu,

> affermis tes frères. » Celui-ci lui dit : « Seigneur, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort. » Mais il dit : « Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui que tu n'aies trois fois nié me connaître. » (Luc 22,31-34.)

Au beau milieu du repas, alors que Jésus mange une dernière fois au milieu de ses disciples sans que ces derniers s'en doutent, il s'adresse à Pierre en l'appelant *Simon*. Étrange revirement, après que le maître l'a appelé Pierre ! Luc suggère que dans ce qui va suivre, la foi de Pierre va être mise à rude épreuve. Les paroles qu'il prononce sont beaucoup plus optimistes que dans les autres évangiles. Au lieu d'annoncer un reniement, le Christ annonce la venue de la grâce : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne cesse pas. » Même si Satan a réclamé les disciples pour les tester, comme une dernière épreuve, Jésus a prié pour eux ; ils ne défailliront pas. En outre, annonce-t-il, Pierre, le prototype de tous les disciples, pourra affermir ses frères, une fois qu'il se sera converti, qu'il aura fait marche arrière, qu'il sera *revenu*. Luc rassure doublement son lecteur : les manœuvres de Satan seront vaines et la foi de Pierre sera grande.

Comment Pierre ne pourrait-il pas défaillir alors que Jésus prévoit son reniement ? C'est que le reniement n'est pas compris dans une perspective de faute, mais dans une optique de grâce. Jésus prie pour que Pierre ne défaille pas au sein même de son reniement, pour qu'il puisse supporter le reniement. Dans la conversion, les hésitations sont de règle, mais le pire est de se croire perdu, de croire que cette faillite n'est due qu'à notre indignité, alors que c'est Satan qui nous réclame. Faillir n'est pas tant faillir que désespérer de Dieu.

Le reniement advient effectivement, mais quelle différence avec les autres synoptiques !

> Après avoir saisi Jésus, ils l'emmenèrent et le conduisirent dans la maison du Grand Prêtre. Pierre suivait de loin. Ils allumèrent du feu au milieu de la cour et ils s'assirent. Pierre s'assit parmi eux. Une petite servante le vit assis à la

> lumière et, l'ayant dévisagé, elle dit : « Celui-ci aussi était avec lui ! » Mais lui nia en disant : « Femme, je ne le connais pas. » Peu après, un autre, l'ayant vu, déclara : « Toi aussi, tu es des leurs ! » Mais Pierre déclara : « Homme, je n'en suis pas. » Environ une heure plus tard, un autre insistait : « En vérité, celui-là aussi était avec lui, car il est galiléen ! » Mais Pierre dit : « Homme, je ne sais pas ce que tu dis. » Et à l'instant même, alors qu'il parlait encore, un coq chanta, et le Seigneur, s'étant retourné, fixa son regard sur Pierre. Et Pierre se souvint de la parole du Seigneur, qui lui avait dit : « Avant que le coq ait chanté aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois. » Et, sortant, il pleura amèrement. (Luc 22,54-62.)

Les détails sont particulièrement favorables à Pierre : Pierre ne jure pas et ne prononce pas de serment. Il ne renie pas Jésus explicitement, et prétend seulement ne pas le connaître. Au moment suprême, Jésus fixe son regard sur Pierre. Faut-il nécessairement y lire une condamnation sans appel ? N'est-ce pas au contraire le regard de celui qui signifie que ce qu'il avait annoncé advient ? N'est-ce pas la preuve qu'il continue à regarder Pierre, même si celui-ci le renie ? Et s'il le fixe du regard, il faut aussi imaginer qu'il voit monter les larmes dans les yeux de Pierre, et qu'il accompagne du regard le bouleversement profond qui s'opère. Car Pierre vit une nouvelle conversion : le remords qu'il éprouve en est un signe infaillible. Pierre comprend que son audace l'a fait aller trop loin. En allant trop près du feu, avec les hommes, le voilà qui s'est brûlé.

Le relèvement de Pierre

Conformément aux paroles de Jésus, Pierre a renié, mais, aussi, il se repend : c'est le début du processus de conversion définitive. La seconde étape intervient après la mort de Jésus :

> A leur retour du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. C'étaient Marie la Magdalé-

> nienne, Jeanne et Marie, mère de Jacques, et d'autres femmes avec elles. Elles le dirent aux apôtres; mais ces propos leur semblèrent du délire, et ils ne les crurent pas. Pierre cependant se leva et courut au tombeau. Mais, se penchant, il ne voit que les linges. Et il s'en alla chez lui, tout surpris de ce qui était arrivé. (Luc 24,9-12.)

Les femmes, après avoir constaté que le tombeau était vide, rapportent ce qu'elles ont vu. Les apôtres ne les croient d'abord pas : sans doute parce que ce sont des femmes, engeance impressionnable et émotive, ils croient à du délire : le terme employé, *lê'pos*, est d'un usage médical ; il désigne les hallucinations causées par la fièvre. Mais Pierre, fort de son début de conversion, va quand même vérifier. Il ne voit que les linges, que les femmes n'ont pas mentionnés. Il s'en retourne étonné, sans pouvoir conclure. Mais le verbe employé par Luc est très significatif. Alors que les femmes revenaient « perplexes », c'est-à-dire ne savaient pas quoi faire, Pierre est « surpris » comme l'exprime le verbe *thaúmazô*, employé habituellement pour dire l'étonnement face au signe divin (Luc 9,43 ; Luc 24,41). Une conscience du divin se fait jour chez Pierre ; mais contrairement aux femmes, il s'en retourne sans avoir de message à faire partager.

Pour que Pierre puisse définitivement devenir croyant, il faut encore une intervention de Jésus. Luc 24,34 mentionne une apparition première à Pierre : « Le Seigneur est ressuscité ; Simon l'a vu », disent les disciples restés à Jérusalem à ceux qui s'en retournent d'Emmaüs. L'apparition à l'apôtre semble bien être la réalisation de la promesse : l'affermissement du témoin en vue de l'affermissement des frères. Ceux-ci le citent pour étayer leur foi ; l'apparition joue ici comme une preuve dont *Simon* est la pierre de touche. Pierre devient alors le témoin de l'état résurrectionnel. Cela lui confère l'autorité nécessaire à rassembler les frères et à discourir dans le début des Actes. Cette apparition fait pendant à la course au tombeau : Pierre, seul, est témoin de la mort vidée

de son sens, et Pierre, seul, est témoin de la résurrection de Jésus. Pierre est finalement le témoin des deux lisières de la mort.

Première figure des Actes : le prédicateur poussé par l'Esprit

Le Seigneur ressuscité venait à peine de disparaître que Pierre, qui se pose naturellement en chef de la petite communauté, décide de remplacer le traître Judas, qui est fort opportunément mort entre-temps, suicidé, puni par Dieu, ou les deux en même temps.

> Dans ces jours-là [ceux des apparitions du Christ ressuscité], Pierre, se levant au milieu des frères – il y avait là une foule d'environ cent vingt personnes –, dit : « Frères, il fallait que soit accomplie l'Écriture qu'a annoncée l'Esprit Saint par la bouche de David au sujet de Judas, devenu le guide de ceux qui arrêtèrent Jésus. Il fut compté parmi nous et avait reçu sa part de notre service. Or cet homme, qui a acquis une terre par le salaire de l'iniquité, y est tombé la tête la première, s'est ouvert par le milieu, et ses entrailles se sont répandues [...]. Il faut donc que parmi les hommes qui nous accompagnèrent durant le temps où le Seigneur Jésus vint et mourut au milieu de nous, depuis le baptême de Jean jusqu'à ce qu'il fût enlevé du milieu de nous, quelqu'un devienne avec nous témoin de sa résurrection. » On en présenta deux : Joseph appelé Barnabé et surnommé Justus et Matthias. (Actes 1,15-18.22-23.)

Le geste a une portée hautement symbolique et ne sera jamais réitéré : après la mort de Jacques (Actes 12,2), victime de la persécution d'Agrippa, personne ne tirera au sort pour le remplacer. Ici, il en va de l'unité même du cercle des disciples, menacée par la trahison d'un seul. Ils étaient douze disciples, comme les douze tribus d'Israël, et représentaient la communauté sacrée de la fin des temps. Si l'un d'entre eux venait à verser dans l'apostasie, quelle conséquence cela

aurait-il pu avoir pour les temps eschatologiques? Le remplacement d'un des apôtres s'avérait essentiel. La méthode employée, le tirage au sort, accentue la portée du geste : au Temple, la désignation aux différentes fonctions liturgiques se faisait par tirage au sort et certaines décisions sacrées étaient prises par le grand-prêtre en utilisant *urim* et *tumim*, des pierres précieuses placées sur l'*éphod*, le vêtement sacré qu'il portait. La désignation de Matthias – car tel fut l'élu – a donc une profondeur liturgique.

Si Pierre prononce le premier discours conservé de l'histoire de l'Église pour remplacer Judas, c'est qu'il en est le premier prédicateur. Au long des chapitres qui lui sont consacrés, on trouve huit discours de Pierre : Actes 1,16-22, pour remplacer Judas; Actes 2,14-40, après la Pentecôte; Actes 3,12-26, le discours du Temple; Actes 4,8-12, devant le Sanhédrin I; Actes 5,39-42, devant le Sanhédrin II; Actes 10,34-43, devant le Centurion; Actes 11,5-17, devant l'Église de Jérusalem après le baptême du Centurion; Actes 15,7-11, au concile de Jérusalem. Il serait fastidieux de les étudier tous. Il convient au contraire de voir les plus importants et de tracer les grandes lignes de la prédication pétrinienne dans les Actes.

Parmi tous les discours de l'apôtre, deux méritent une attention particulière : le discours à la Pentecôte et le discours au Temple. Peu après les événements de la Résurrection, pendant la fête de la Pentecôte, les disciples reçoivent l'Esprit Saint et se mettent à parler dans des langues étrangères. Le sens théologique de l'épisode est clair : à la Pentecôte, une ancienne fête agricole, se célébrait chez les juifs le don de l'Alliance au Sinaï ; le don des langues renouvelle cette alliance, qui se fait ici en présence des nations, contrairement à la première alliance. La foule était évidemment surprise d'assister à cette sorte de réunion cosmopolite. Chacun murmure : ne sont-ils pas tous galiléens ? Ne sont-ils pas ivres ? Que peut bien être cela ? Pierre prend alors la

parole (Actes 2,14-36). Il annonce que l'action de l'Esprit à la Pentecôte marque l'accomplissement des signes des derniers jours : la Pentecôte est la preuve que les temps eschatologiques sont là. Puis il retrace ce que Dieu a fait en Jésus : il est Seigneur et Messie, il est ressuscité :

> Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit promis et l'a répandu : c'est ce que vous constatez et entendez. David, lui, n'est pas monté aux cieux, pourtant il a dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes adversaires un escabeau sous tes pieds » [Psaume 110,1]. Que toute la Maison d'Israël le sache avec certitude : ce Jésus que vous aviez crucifié, Dieu l'a fait Christ et Seigneur. (Actes 2,32-36.)

Aussi, poursuit Pierre, faut-il se convertir et demander le baptême pour le pardon des péchés au nom de Jésus-Christ :

> Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la remise de vos péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. Car c'est pour vous qu'est la promesse, ainsi que pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera. (Actes 2,38-39.)

L'épisode est instructif à plus d'un titre et nous renseigne assez sur la personnalité de celui qui passe pour le « Prince des apôtres ». S'il est théologien, ce n'est que sous la pression des événements, poussés par les questions des auditeurs, qui sont pour lui comme une sollicitation à formaliser une expérience mystérieuse. Encore cette formulation est-elle assez peu intellectuelle : Pierre ne fait qu'expliquer ce que les gens vivent, simplement, en faisant appel aux connaissances que tous possèdent sur l'Histoire du salut. Son seul message : nous vivons ce qui nous a été annoncé. Mais plus profondément, son discours en fait un être inspiré : ce qu'il annonce n'était pas contenu dans ce qu'il a vécu auparavant, tout est d'une radicale nouveauté pour le lecteur qui lit d'une traite

l'évangile selon Luc et les Actes des Apôtres. Le style tout d'abord : Pierre, qui n'a pas prononcé plus de quatre phrases à la suite dans l'évangile se met à prêcher et inaugure ce qui constitue le fondement de la pratique chrétienne : la prédication. Les idées ensuite : d'où lui viennent ces notions baptismales qui ne semblent pas héritées du Baptiste ? Comment expliquer en outre la rupture fondamentale entre ce que dit Pierre et ce que disait son maître ? Le thème de la prédication de Jésus était en effet le Royaume de Dieu. Or Pierre n'annonce pas le Royaume mais Jésus-Christ. Il saisit d'un coup qu'annoncer Jésus et annoncer le Royaume sont une seule et même chose. Comment éclaircir enfin la petite précision finale : « Car c'est pour vous qu'est la promesse, ainsi que pour vos enfants *et pour tous ceux qui sont au loin* » ? Pierre percevrait-il dès le début que l'Évangile devait être annoncé aux nations extérieures au judaïsme ?

Le discours dans le Temple (Actes 3,2-26) va encore plus loin. Prenant prétexte de l'étonnement du peuple devant la guérison de l'infirme qu'il vient de réaliser, Pierre vitupère leur manque de foi :

> Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur, Jésus. Non seulement vous l'avez livré et renié en face de Pilate, qui estimait devoir le relâcher, mais encore, vous avez renié le Saint et le Juste et vous avez demandé pour vous la grâce d'un meurtrier. Vous avez tué le Prince de la vie ; Dieu l'a ressuscité des morts, nous en sommes les témoins. Sur la foi de son nom à lui, il a ratifié le nom de celui que vous regardez et que vous connaissez, et par sa foi, il lui a donné cette pleine vigueur devant vous tous. (Actes 3,13-16.)

Le peuple a fait périr le propre serviteur de Dieu, qui avant d'être un messie glorieux est le *prince de la vie*. Croire en lui, affirme Pierre, c'est croire en la vie : pourquoi s'étonner de ce qu'il guérisse par l'énoncé de son simple nom ? Aussi, comme à la Pentecôte, si l'on prend au sérieux l'inter-

vention de Dieu dans l'intimité du monde, la seule attitude est la conversion, dans l'attente de la Seconde Venue du Christ, la venue dans la gloire, la Parousie :

> Repentez-vous donc et convertissez-vous pour que soient effacés vos péchés, que viennent de la face du Seigneur des moments de rafraîchissement et qu'il envoie le Christ qui vous est destiné, Jésus. (Actes 3,19-20.)

Grâce à cet épisode, l'évangéliste prouve que l'action de l'Esprit chez Pierre ne se manifeste pas seulement dans l'audace à proclamer celui qu'il avait renié, mais dans la pénétration du message qui fait de Pierre le fondateur de la technique chrétienne du prêche et de son thème principal, Jésus, l'inventeur du nouveau baptême « pour la rémission des péchés » et le promoteur de l'universalisme de la nouvelle religion. En effet, chacun des cinq premiers chapitres des Actes contient un discours de Pierre, construit sur le même schéma. L'entrée en matière se centre sur un fait qui suscite l'étonnement (la quantité de langues que parlent les apôtres, Actes 2,7 ; la guérison d'un infirme, Actes 3,12). Rapidement, le ministère terrestre de Jésus est évoqué puis sa crucifixion, déclarée conforme au dessein de Dieu. La Résurrection est enfin présentée comme l'acte divin suprême et comme l'objet du témoignage des apôtres. La conclusion s'impose : Jésus est le Messie promis par les Écritures. Il convient donc de se convertir et de se repentir.

Autant l'auteur de Luc-Actes montre peu de goût pour les discours rhétoriques dans son évangile, autant il multiplie leur emploi dans les Actes et soigne leur construction. De la bouche de Pierre, ils sont une manière privilégiée de témoigner autant qu'une explicitation théorique des actions narratives auxquelles Pierre prend part. La thématique est toujours la même ; la repentance, le salut, et le Messie ressuscité, Jésus : Pierre s'inscrit dans le contexte de la prédication charismatique juive et dans la tradition des prophètes d'Israël.

Mais en même temps, « Luc », dans les détails de son texte, précise que Pierre n'est jamais seul sur le devant de la scène, il y a toujours les autres apôtres. Il parle « avec les Onze » (Actes 2,14), il répond en chœur avec « les apôtres » (Actes 5,29), il réplique en compagnie de Jean (Actes 4,1). Ailleurs, tout naturellement, Pierre s'exprime au pluriel (Actes 3,12; 4,8; 2,32; 3,15). Dans l'apostolat, Pierre est inséparable de ses compagnons; ses discours ne sont pas des prêches personnels mais véritablement « l'enseignement des apôtres ». Pour preuve, le mot apôtre, utilisé 28 fois dans les Actes, n'est jamais au singulier !

Pendant cette première période du christianisme, Pierre fait figure de chef d'une communauté à peine formée, qui semble centrée autour du groupe des apôtres, c'est-à-dire des disciples explicitement choisis par Jésus pour le représenter. Cette première communauté, Pierre l'organise en fonction de la communauté des biens annoncée au chapitre 2 des Actes. On estime depuis la découverte des rouleaux de Qumrân en 1947, que ce fait dénote une influence essénienne, ce qui viendrait confirmer l'hypothèse de sa proximité avec les milieux esséniens ou peut-être ceux de Jean-Baptiste. Une autre explication permet également de justifier cette mise en commun de toutes les richesses : la croyance à une venue très proche du Christ. Si le temps se fait court, il devient opportun de renoncer à ses richesses pour se consacrer à la prière et à la conversion des foules.

Deuxième figure : le continuateur charismatique des œuvres de Jésus

La narration des Actes, tout en montrant l'éminente position de prédicateur de Pierre, témoigne également de l'importance des gestes de Pierre qui se pose en continuateur des œuvres de Jésus, qui soigne les paralytiques (Actes 3,1-4) et, à la suite de son maître, s'élève contre le Sanhédrin.

Sa réputation, dit Luc, grandit au point qu'à l'instar du Christ, les gens se pressent à sa rencontre pour profiter de ses pouvoirs de guérisseur :

> Par les mains des apôtres, il se faisait de nombreux signes et prodiges parmi le peuple... Ils se tenaient tous d'un commun accord sous le portique de Salomon, et personne d'autre n'osait se joindre à eux, mais le peuple célébrait leurs louanges. Des croyants de plus en plus nombreux s'adjoignaient au Seigneur, une multitude d'hommes et de femmes. A tel point qu'on allait jusqu'à transporter les malades dans les rues et les déposer là sur des lits et des grabats, afin que tout au moins l'ombre de Pierre, à son passage, couvrît l'un d'eux. La multitude accourait même des villes voisines de Jérusalem, apportant des malades et des gens possédés par des esprits impurs, et tous étaient guéris. (Actes 5,12-16.)

Jésus faisait de même comme l'affirme Irénée de Lyon (*Démonstration de la prédication apostolique*, 71) : « Souvent, quand le Seigneur passait, on plaçait sur son chemin des [gens] aux prises avec des maladies variées et ceux sur qui arrivait son ombre étaient sauvés. »

Pierre, très vite, se lance dans une grande tournée missionnaire qui le conduit sur les villes côtières. Il suit ainsi l'ordre de Jésus : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Matthieu 28,19.)

Paul confirmera la position éminente qu'occupe Pierre dans le christianisme naissant : ne dit-il pas qu'après avoir été en Arabie, il vient voir Pierre, comme l'un des chefs de la communauté de Jérusalem pour lui demander conseil (Galates 1,18-20) ?

Toutefois, si Pierre est le personnage central du début (Actes 3,1 – 4,31), redisons qu'il n'agit jamais seul, puisqu'il est toujours accompagné de Jean ou de certains disciples : Pierre n'est que le premier de la communauté, il n'agit pas en dehors d'elle mais avec elle. En outre, l'étude narrative de la

première partie des Actes des Apôtres permet de se rendre compte que Pierre est encore une fois le jouet d'événements auxquels il réagit par des actions et des discours.

Le chemin de l'imitation de Jésus-Christ commence comme une promenade au Temple : Pierre et Jean, en chemin pour la prière de l'après-midi, s'apprêtent à passer sous la « Belle Porte » du Temple lorsqu'un impotent les interpelle pour leur demander l'aumône. Pierre, pris d'une inspiration soudaine, le fixe du regard et le guérit en un instant (Actes 3,1-10). Cette guérison entraîne Pierre, qui ne manifeste pas l'intention de devenir missionnaire, dans un engrenage qui l'amène à proclamer sa foi devant le peuple, tout d'abord, puis devant le Sanhédrin, le grand conseil des Juifs (Actes 3,10 – 4,23).

Ce Sanhédrin, devant qui passa Jésus, représente en fait l'essentiel de l'autorité à laquelle sont confrontés les citoyens juifs. Le gouverneur romain avait certes des compétences étendues en matière d'administration, de fiscalité et de justice, mais la position de l'Empire romain avait toujours été de laisser une certaine autonomie aux pouvoirs locaux. Aussi le Sanhédrin réglait-il tous les problèmes liés à la loi (et donc l'essentiel des difficultés juridiques de la vie courante, propriété, pureté, etc.), était responsable de l'ordre public et, à certaines périodes, était commissionné par les Romains pour collecter les impôts.

Le message de Pierre devant l'autorité suprême des Juifs est toujours le même : il est centré sur la personne du Christ, l'accomplissement des Écritures et l'appel à la conversion. Jésus est bien ce messie qui a été annoncé par les prophètes, qui a été ressuscité des morts et qui peut ainsi guérir les hommes pour peu qu'ils croient en lui. La prédication de l'apôtre est particulièrement vigoureuse, et il accuse avec force les sanhédrites d'être déicides :

> C'est par le nom de Jésus le Nazaréen, que vous avez crucifié, que Dieu a ressuscité des morts, c'est grâce à lui

> qu'il [l'infirme] se présente à vous guéri. C'est lui la pierre, que vous, les bâtisseurs aviez rejetée, elle est devenue la pierre d'angle [Psaume 118, 28]. (Actes 6,10-11.)

L'assurance avec laquelle Pierre prêche est particulièrement étonnante, et les membres du conseil ne s'y trompent pas : « Observant le franc-parler de Pierre et de Jean, et ayant compris qu'il s'agissait de gens illettrés et ignorants, ils étaient dans l'étonnement » (Actes 4,13). Ils les relâchent donc. Et ce n'est qu'à la fin de l'épisode, lorsque les deux apôtres se retrouvent au milieu des leurs pour prier, qu'il devient clair que cette assurance est le propre de l'Esprit de Dieu. Jusqu'à ce moment, Pierre a été l'objet passif de l'action de Dieu : il a fallu que ce soit l'impotent qui lui demande l'aumône, que la foule accoure et que les gardes du Sanhédrin se saisissent de lui pour qu'il agisse. A l'instar de toutes les manifestations de l'Esprit, le sens qu'il convient d'accorder aux événements auxquels on a participé est donné après coup.

La suite des événements vient confirmer la place de Pierre : porte-parole des apôtres, il ne fait que parler en leur nom sans les diriger véritablement, laissant aux circonstances et à l'Esprit le soin de faire évoluer la petite communauté. Pierre, au moins dans les Actes, manifeste le bouillonnement de la première génération de chrétiens : multiplication des titres (c'est-à-dire des compréhensions) donnés au Seigneur, utilisation virtuose de la référence aux Écritures, adaptation aux circonstances.

Un épisode témoigne de cette attitude : la réaction de Pierre lors de la fraude d'Ananie et Saphire. Ce couple, ils sont mari et femme, a eu la piètre idée de frauder sur le prix d'un champ qu'ils donnent aux apôtres. Pierre se fait alors l'interprète de la communauté et les condamne à mort.

> Un homme du nom d'Ananie vendit un bien avec sa femme ; il détourna une partie du prix, de connivence avec sa femme, et apportant le reste, il le déposa aux pieds des apôtres. « Ananie, lui dit alors Pierre, pourquoi Satan a-t-il

rempli ton cœur, pour que tu mentes à l'Esprit Saint et détournes une partie du prix du champ ? N'était-il pas en ta possession quand tu l'avais, et quand tu l'as vendu, ne restait-il pas en ta possession ? Comment donc cette décision a-t-elle pu naître dans ton cœur ? Ce n'est pas à des hommes que tu as menti, mais à Dieu. » En entendant ces paroles, Ananie tomba et expira. Une grande crainte s'empara alors de tous ceux qui l'apprenaient. Les jeunes gens vinrent envelopper le corps et l'emportèrent pour l'enterrer. Au bout d'environ trois heures, sa femme, qui ne savait pas ce qui s'était passé, entra. Pierre l'interpella : « Dis-moi, le champ que vous avez vendu, c'était bien tant ? » Elle dit : « Oui, tant. » Alors Pierre : « Comment donc avez-vous pu vous mettre d'accord pour mettre l'Esprit du Seigneur à l'épreuve ? Eh bien ! voici à la porte les pas de ceux qui ont enterré ton mari : ils vont aussi t'emporter. » A l'instant même, elle tomba à ses pieds et expira. Les jeunes gens qui entraient la trouvèrent morte ; ils l'emportèrent et l'ensevelirent auprès de son mari. Une grande crainte s'empara alors de l'Église entière et de tous ceux qui apprirent ces choses. (Actes 5,1-11.)

L'histoire d'Ananie et de Saphire est la plus épouvantable du livre des Actes. Elle indique que le mensonge et le péché n'ont pas disparu de la première communauté, même après la descente de l'Esprit Saint. Pourquoi Ananie (« Dieu l'a racheté ») et Saphire (« la toute belle ») ont-ils éprouvé le besoin de mentir ? Personne ne leur demandait de vendre ce champ. Voulaient-ils se faire bien voir ou étaient-ils hypocrites de caractère ? Leur erreur, à vrai dire, fut quadruple. Premièrement, ils ont menti ; or, le Christ l'a dit, Satan est le père du mensonge (Jean 7,44). Deuxièmement, ils ont cru pouvoir finasser avec l'Esprit Saint ; or « quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis, mais à qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit, cela ne sera pas remis » (Luc 12,10) avait prévenu le Maître. Troisièmement, ils ne se doutaient pas que des petites choses – qu'est-ce qu'une marge sur le prix d'une propriété ! – pouvaient porter

à conséquence, or tout compte pour Dieu. Quatrièmement, ils n'avaient pas compris que la communauté à laquelle ils voulaient s'agréger était voulue par Dieu. Pour mieux le souligner, on trouve dans ce texte la toute première mention des Actes du terme « Église » (5,11).

Troisième figure : le missionnaire guidé par l'Esprit

La prédication des hellénistes met en contact le christianisme avec des peuples nouveaux : hérétiques de Samarie, craignants-Dieu. Que faire face à ces nouveaux venus ? Le groupe qui prend de l'importance, autour de Jacques, décide d'envoyer des émissaires. On choisit Pierre... Ce choix est-il la marque d'un déclin de l'influence de l'apôtre à Jérusalem ? Est-il au contraire l'objet d'une volonté délibérée de l'apôtre ? Il est impossible de trancher. Toujours est-il qu'à partir de cet instant Pierre commence une nouvelle existence : celle de missionnaire.

Comme toujours, il est accompagné de Jean et se déplace dans toute la Terre Sainte : il passe d'abord par la Samarie (Actes 8,14) puis va à Lydda (Actes 9,32), à Joppé (Actes 9,38) puis à Césarée (Actes 10,24). Il revient ensuite à Jérusalem, et s'y fait emprisonner.

Jean

Frère de Jacques le Majeur, il exerce comme Pierre le métier de pêcheur à Bethsaïde. Peut-être est-il devenu, à l'instar de ce dernier, disciple de Jean Baptiste. On l'identifie le plus souvent avec le disciple que Jésus aimait du quatrième évangile. Après la Pentecôte, il joue un rôle éminent au sein de l'Église de Jérusalem, comme le prouve la mention répétée de son nom aux côtés de Pierre et de Jacques. La tradition veut qu'il vînt s'établir à Éphèse et y

gouvernât les Églises d'Asie. Après un exil à Patmos, il serait mort à un âge très avancé sous le règne de Trajan (98-117). On lui attribue le quatrième évangile, l'Apocalypse et les trois épîtres qui portent son nom.

En Samarie, Pierre et Jean sont chargés de vérifier la foi des chrétiens baptisés par l'helléniste Philippe. Ils leur imposent les mains pour qu'ils reçoivent l'Esprit et font à cette occasion la connaissance de Simon le Mage, qui leur demande d'acheter le pouvoir de commander à l'Esprit. La réponse de Pierre est cinglante :

> Périsse ton argent, et toi avec lui, parce que tu as cru acquérir le don de Dieu avec de l'argent. Il n'y a pour toi ni part ni bénéfice dans cette affaire. Ton cœur n'est pas juste devant Dieu. Repens-toi donc de ta malice et prie le Seigneur, des fois que le projet de ton cœur te soit pardonné. Je te vois en effet dans l'amertume du fiel et dans les liens de l'injustice. (Actes 8,20-23.)

Simon le Magicien disparaît de la scène des Actes des Apôtres, mais, on l'a vu, la tradition veut qu'il n'arrête pas là sa carrière mal famée de charlatan et d'escroc.

Pierre continue sa mission en se déplaçant dans toute la Samarie. Cette province, conquise très tôt par les Assyriens, a depuis longtemps la mauvaise réputation d'avoir abandonné Dieu pour se vouer aux Baal. Il s'agissait en tout cas d'une région fortement hellénisée. En traversant cette région dont les collines ressemblent fort à la Judée, couverte à l'époque de forêts de pin et de térébinthe, où abondaient le blé et la vigne, Pierre savait qu'il entrait déjà en terre païenne. La mission samaritaine de l'apôtre, qui semblait être ponctuelle, transforma profondément la pratique de l'apôtre. Délaissant Jérusalem où son étoile commençait à pâlir, il se met en effet à sillonner le pays. On le retrouve au chapitre 9 des Actes où, selon l'auteur, il « se déplace partout » (Actes 9,32), preuve qu'il fait de l'évangélisation son activité principale. A Lydda,

il opère la guérison d'Énée, paralysé depuis huit ans. Cette ville prospère, actuellement Lôd, située au milieu des jardins et des vergers entourés de haies de cactus, connut de nombreuses conversions à la suite de ce miracle. Il gagne ensuite Joppé (actuellement Jaffa, près de Tel-Aviv). Gravissant la colline pour se perdre dans les petites ruelles aux maisons à terrasses plates et à tuiles rouges, il se rend chez Tabitha, dite Dorcas, « la Gazelle ». Celle-ci est morte, laissant ses voisins affligés. Au détour d'une phrase, l'auteur des Actes laisse éclater la vie dans un petit détail plein de vérité : « Quand il fut arrivé, on le mena dans la chambre haute et toutes les veuves en pleurs se présentèrent à lui, montrant les tuniques et les manteaux que la Gazelle faisait en étant parmi elles » (Actes 9,39). Pris de pitié, Pierre ne peut que refaire le geste de son maître devant Lazare : il ressuscite la Gazelle. L'apôtre ne semble pas avoir de plan défini : comme à son habitude, il se laisse guider par les appels des hommes et le voilà infiniment dépassé par la portée de ses actes puisque à chaque halte, à chaque miracle, les foules se convertissent. Il décide de rester à Joppé, chez Simon le corroyeur.

Intervient alors un épisode que l'auteur des Actes des Apôtres met beaucoup de soin à rédiger pour en faire une composition forte : la conversion de Corneille. Dans une vision, le centurion Corneille, un craignant-Dieu, découvre qu'il doit faire venir Pierre près de lui. De son côté, à Joppé, Pierre a une vision mystérieuse parlant de la faim, du manger, du pur et de l'impur qu'il ne saisit pas et l'Esprit lui intime de suivre sans hésiter des hommes qui le cherchent.

En entrant chez Corneille, Pierre présente sa carte de visite : « Je ne suis qu'un homme, moi aussi » (Actes 10,26). Et, devant le public de la « maison » de Corneille, voici que Pierre accède enfin à la compréhension de la vision qu'il a eue : tout homme est appelé, même celui qui est souillé ou impur. Aussi prononce-t-il un discours centré sur le Christ et

l'annonce de sa paix. Dieu ratifie ce discours peu après : avant même que Pierre ait fini de parler, il fait tomber l'Esprit Saint sur les auditeurs. Pierre, du coup, se sent obligé de les baptiser.

Dans sa présentation, ce texte ne laisse pas d'être assez mystérieux. Il dit en fait un message d'une nouveauté exceptionnelle : le message de Dieu est destiné non seulement aux Juifs, mais aussi aux non-Juifs. Et c'est Pierre qui est chargé d'enregistrer cette nouveauté. Il le fait par pragmatisme, touché par l'évidence de la manifestation divine qui convertit jusqu'aux incirconcis. On voit ici le rôle fondamental qu'a pu jouer Pierre dans l'histoire du christianisme : s'il ne fut sans doute pas le premier à convertir des païens, il fut sans aucun doute le premier apôtre à avaliser de telles conversions. Son ouverture d'esprit et sa disponibilité aux manifestations de la parole de Dieu permirent cette avancée définitive.

Permettant aux païens de rentrer dans la nouvelle religion, Pierre agissait en franc-tireur. Qu'allaient penser les autres apôtres ? L'ancien pêcheur de Bethsaïde se voit sommé d'expliquer sa conduite devant les autres, les « apôtres » et les « frères établis en Judée ». Il se borne à redire ce qui s'est passé. Devant le fait accompli, les chrétiens de Jérusalem plient.

Quatrième figure : l'apatride

S'il est difficile de préciser avec certitude l'autorité respective de Jacques et de Pierre au sein du groupe de Jérusalem au moment où Pierre y demeure encore, un événement vient remettre en cause de manière définitive son rang dans l'Église : son emprisonnement à Jérusalem. Les causes de cette incarcération ne sont pas claires. L'auteur des Actes des Apôtres la range dans la vague de persécutions qui aboutirent à la mort de Jacques le Majeur et à la démagogie du roi

qui pensait ainsi s'attacher les faveurs des Juifs. Pierre est donc en prison :

> Tandis que Pierre était gardé en prison, la prière de l'Église s'élevait pour lui vers Dieu sans relâche. Or la nuit même avant le jour où Hérode devait le faire comparaître, Pierre était endormi entre deux soldats ; deux chaînes le liaient et, devant la porte, des sentinelles gardaient la prison. Soudain, l'ange du Seigneur survint, et le cachot fut inondé de lumière. L'ange frappa Pierre au côté et le fit lever : « Debout ! Vite ! » dit-il. Et les chaînes lui tombèrent des mains. L'ange lui dit alors : « Mets ta ceinture et chausse tes sandales » ; ce qu'il fit. Il lui dit encore : « Jette ton manteau sur tes épaules et suis-moi. » Pierre sortit, et il le suivait ; il ne se rendait pas compte que c'était vrai, ce qui se faisait par l'ange, mais il se figurait avoir une vision. Ils franchirent ainsi un premier poste de garde, puis un second, et parvinrent à la porte de fer qui donne sur la ville. D'elle-même, elle s'ouvrit devant eux. Ils sortirent, allèrent jusqu'au bout d'une rue, puis brusquement l'ange le quitta. Alors Pierre, revenant à lui, dit : « Maintenant je sais réellement que le Seigneur a envoyé son ange et m'a arraché aux mains d'Hérode et à tout ce qu'attendait le peuple des Juifs. » (Actes 12,5-11.)

La scène ne manque pas d'humour : l'apôtre Pierre, libéré de prison par un ange, se figure vivre un songe ! Son étonnement ne nous est pas coutumier. Pierre, depuis son appel par le Seigneur, n'est pas en reste d'une certaine intimité avec Dieu. Ici, pourtant, l'apôtre pense faire un rêve et doit être frappé par l'air frais du dehors pour se convaincre de la réalité de sa libération. Son hésitation nous le rend singulièrement proche : même lui hésite ! Voici un vrai miracle : Pierre, selon l'usage antique, était enchaîné à ses deux geôliers par le cou ou par les bras. Comment croire qu'il est libre alors que ses deux gardiens dorment encore, à quelques centimètres de lui ? Rien n'est impossible à Dieu, suggère Luc, même si l'espérance est une petite fleur malaisée à cultiver. Comment penser que l'on sait marcher quand on est enchaîné au fond

d'un cachot ? Et surtout, comment admettre la joie quand on est au fond de la détresse ?

L'histoire a un sens plus profond. Il explicite en effet la parenté de Pierre et du Christ. Pierre, lui aussi souffre sa Passion et connaît sa Résurrection : il atteint par cet épisode le rang glorieux. Comme le Christ en effet, il a des démêlés avec Hérode – peu importe, en fait, que le roi de l'époque s'appelât Agrippa – comme le Christ, il est gardé par des soldats, et comme lui, il se laisse faire, pratiquant une divine passivité. Bientôt, la lumière de la Résurrection envahit le cachot qui figure ici le tombeau et comme au matin de Pâques, l'ange paie de sa personne. Deux termes clefs de la Résurrection sont alors employés : le réveil et la levée. A l'instar de Jésus réveillé des morts, qui se lève du milieu des trépassés, l'ange réveille l'apôtre et lui intime l'ordre de se lever. A ce contexte résurrectionnel se superpose alors une lecture encore plus générale : Pierre est sauvé de la mort par Dieu, comme le peuple d'Israël lors de l'Exode. A l'instar du pharaon des temps bibliques, un despote enchaîne Pierre. Mais Dieu intervient : l'ange qui agit la nuit et donne ses instructions ne ressemble-t-il pas à l'ange exterminateur qui libère les fils d'Israël ?

Dès lors, Pierre prend une nouvelle stature. Il n'est plus un homme comme les autres, il jouit de la faveur explicite de Dieu, qui commence par faire mourir son principal adversaire, Hérode, qui meurt au même moment, indique le texte, « mangé par les vers » (Actes 12,23), et qui déjoue les manigances du peuple juif, préoccupé de le voir mourir.

La scène qui suit vient renforcer le nouveau statut de Pierre : comme le Christ ressuscité, il apparaît à une femme qui ne le reconnaît point à l'abord et qui ensuite n'est pas crue lorsqu'elle va raconter ce qu'elle a vu. Mis en présence de l'apôtre, les disciples n'en reviennent pas, comme lors de l'apparition du Christ (Luc 24,37 et Matthieu 28,17). Comme le Christ, enfin, Pierre ne s'attarde pas et demande aux

disciples d'aller annoncer l'événement « à Jacques et aux frères » (Actes 12,17). Cette dernière phrase sonne comme une passation de pouvoirs. Aux apôtres succèdent les « Anciens » (*presbúteroi*, c'est l'ancêtre du mot « prêtre ») et les colonnes. La communauté de Jérusalem change de chefs, mais pas de mode de représentation. Alors qu'avec Pierre, le « roc », c'est l'image du fondement solide et de la maison établie sur le roc de l'Évangile, la métaphore des colonnes, utilisée par Paul à propos des anciens (Galates 2,9) oriente l'image sur les colonnes du Temple.

Dans les récits de Luc-Actes, Pierre est un homme guidé par la grâce de Dieu. Avec discrétion, dans un premier temps : le chemin de conversion sera long. De manière cachée, ensuite : Pierre restera longtemps témoin avant d'être acteur. Et, chose inédite, la plénitude advient grâce au reniement : sans cette faiblesse, par où la grâce se serait-elle insinuée ?

Lorsqu'il se met enfin à agir, Jésus n'est plus là. « Luc » nous montre Pierre vivant en l'absence de son maître. A lui revient la charge d'accompagner les promesses non encore tenues, comme ce don du Saint-Esprit (Luc 12,12) annoncé par Jésus. Il y a trois Pentecôtes dans les Actes : une chez les Juifs (Actes 2,4), une chez les Samaritains (Actes 8,17) et une chez les païens (Actes 10,45). Pierre est partie prenante des trois.

Et toujours, il prêche avec clarté et discernement : Luc le montre comme un être inspiré par l'Esprit, un être plein d'assurance qui eut l'entendement ouvert à l'intelligence des Écritures. Pierre, de pêcheur bethsaïdois se transforme en docteur du christianisme, après l'avoir vu chef des disciples et évangélisateur, pionnier de l'universalisme : tout cela, dit l'auteur de Luc-Actes, parce qu'il acceptait l'Esprit.

PIERRE CHEZ JEAN[1]

Depuis une trentaine d'années, les études bibliques, renonçant à harmoniser la figure de Pierre présentée dans l'évangile de Jean avec celle des Synoptiques, ont constamment montré l'amoindrissement que connut le « Prince des apôtres » par rapport à la figure du disciple bien-aimé. En effet, profitant des avancées de l'analyse littéraire, les travaux sur Jean ont démontré que cet évangile fonctionnait comme une structure très particulière dont les personnages étaient le reflet des conflits agitant la communauté johannique – plus généralement, que le symbolisme semble être le principe fondamental d'organisation textuelle.

Or, dans ce dispositif, Pierre, parce qu'il représente une compréhension de l'Église différente de celle du milieu johannique, n'a qu'une place subalterne vis-à-vis de l'idéal que représente le disciple bien-aimé : de la position de principal apôtre et de porte-parole du groupe apostolique, il déchoit dans la position de « second » du *disciple bien-aimé*,

1. Ce dernier chapitre reprend largement un article paru dans *Études théologiques religieuses*. Il en a gardé la rédaction un peu technique. Il nous a semblé utile de le garder tel quel pour rompre la monotonie de l'examen successif des évangiles.

personnage propre à Jean, sous les traits duquel on a souvent identifié l'évangéliste lui-même. Cependant, comment expliquer que le dernier chapitre de Jean voie confier à Pierre, par Jésus, la tâche d'être le pasteur de l'Église ? Il est certes possible d'y voir une rédaction postérieure, ou le souci de conserver une vérité historique, il n'en reste pas moins que ce statut nécessite une certaine légitimité. Si elle est certes diminuée par rapport aux Synoptiques par la place que prend le disciple bien-aimé, la figure de Pierre ne se comprend pas seulement par rapport à ce dernier. Nous voulons montrer que le rédacteur du quatrième évangile met en œuvre des scènes de « confrontation » entre Judas et Pierre qui soulignent que les personnages se définissent les uns par rapport aux autres et, d'autre part, qu'ils ne se définissent pas dans l'absolu d'une psychologie humaine, mais par rapport au Christ. Ainsi, si l'on accepte de se laisser guider par ces mises en rapport voulues par Jean, c'est une nouvelle figure de Pierre qui vient au jour.

Une figure diminuée

Alors que dans les autres évangiles, on l'a vu, Pierre est plutôt représenté comme le principal apôtre, comme le chef des apôtres, il perd de son importance chez Jean. Cet amoindrissement intervient dès l'entrée en scène de Pierre : alors que dans les Synoptiques, Pierre est le premier disciple, dans Jean, il faut qu'André le présente à Jésus (1,40-42). A bien des égards, cet André n'a qu'un rôle d'utilité dans l'évangile. Il semble ne pas avoir d'existence en dehors de son frère puisqu'il est nommé toujours « André, frère de Simon Pierre » et que sa fonction se résume à présenter les gens à Jésus : il introduit son frère (1,40), l'enfant aux poissons (6,8) et les Grecs (12,2). Toutefois, symboliquement, il faut retenir que le « Prince des apôtres » ne fait pas ici figure de premier

disciple, il ne devient disciple que par une médiation et le lecteur suspecte que ce disciple-là se fait un peu « tirer l'oreille » pour venir. A cela s'ajoute l'absence d'une mission « ecclésiastique » au moment où Jésus donne à Simon son nouveau nom : pas de « et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église », qui pourrait conférer une dignité supplémentaire au nouveau disciple.

Autre figure que l'auteur de l'évangile met amplement en rapport avec Pierre : celle du disciple bien-aimé et ce de manière tellement systématique que l'on est fondé de penser que cette figure est là pour contrebalancer l'influence de Pierre au profit du fondateur de la communauté johannique. On se bornera à évoquer les principaux passages. Sa première apparition (13,23-26) marque en elle-même sa supériorité. Son nom, « le disciple que Jésus aimait », grâce à l'article défini, marque la relation particulière qui l'attache au Maître (Jean 13,23). En outre, il apparaît dans une position qui informe de son importance : penché sur la poitrine de Jésus, il se pose en intermédiaire entre lui et le monde, au point que Pierre lui-même doit passer par lui pour poser une question, dont la réponse ne semble avoir été entendue que de lui. En 18,15-16, il semble que ce soit lui qui permette à Pierre de rentrer dans la cour, et lui seul semble capable de suivre Jésus en son procès. En 19,26-27, on le retrouve au pied de la croix, en la seule compagnie des saintes femmes, preuve exemplaire de sa fidélité. En 20,2-12, ensuite, le disciple bien-aimé gagne Pierre de vitesse dans la course au tombeau – la distance géographique symbolisant sans doute la distance intellectuelle à saisir la Résurrection – et il est le premier à croire à la Résurrection. En 21,7 c'est lui, et non Pierre, qui reconnaît le premier le Seigneur ressuscité et en 21,20-23, enfin, il semble qu'un destin différent lui soit réservé : celui d'être le représentant terrestre du Christ.

Des prérogatives pétriniennes des Synoptiques, il reste donc peu de choses puisque Pierre est supplanté dans son

rôle de premier disciple et d'unique représentant du groupe apostolique. Pour autant, peut-on dire que sa place est celle d'un disciple parmi d'autres ?

Pierre et Judas

Si le parallèle entre Pierre et le disciple bien-aimé est déjà bien connu, nous souhaiterions attirer l'attention sur un nouveau parallèle, qui ne semble pas avoir été exploité : si du chapitre 13 au chapitre 21, Pierre est systématiquement comparé au disciple bien-aimé, du chapitre 6 au chapitre 13, c'est avec Judas qu'il est mis en rapport. Un simple tableau permet de résumer les occurrences :

André	Judas	Pierre	Le disciple bien-aimé
1,41 : André présente Pierre		1,40-44 : vocation de Pierre	
	6,64.70 : présence du traître	6,68 : confession de Pierre	
	12,4 : à Béthanie		
	13,2 : Judas, celui qui livre	13,6-8 : lavement des pieds	
	13,26 : la bouchée	13,25 : la question	13,28 : la question du disciple
	13,29 : Judas sort	13,36-37 : Quo vadis ?	
	18,2-3 : Judas livre Jésus	18,10-11 : Pierre tire son épée	
		18,16 : Pierre reste dehors	18,15 : le disciple entre
		18,16-27 : le reniement	
			19,26-27 : au pied de la croix
		20,3-10 : au tombeau	20,3-10 : au tombeau

André	Judas	Pierre	Le disciple bien-aimé
		21,7 : Pierre se jette à l'eau	21,7 : le disciple reconnaît le Christ
		21,15-21 : discours à Pierre	21,20-24 : discours sur le disciple

La confrontation de Pierre et de Judas induit un effet en retour pour l'image johannique des deux personnages. Si à la différence des Synoptiques Judas est présenté comme un criminel endurci, Pierre, quant à lui, est systématiquement disculpé des soupçons d'impétuosité et de diabolisme qui pèsent sur lui.

La première apparition de Judas intervient explicitement en 6,71 et implicitement en 6,64. Jésus vient à peine de prononcer son discours sur le pain de vie, que déjà des disciples murmurent. Jésus les reprend : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas » (6,63a-64b). Suit alors une sorte de commentaire de l'auteur de ce qui vient d'être dit : « En fait, Jésus savait dès le début ceux qui ne croyaient pas et celui qui allait le livrer. » La locution évoquant la prescience de Jésus, le passage du pluriel au singulier et l'emploi du verbe ne laissent pas beaucoup de doute au lecteur : dès le début, il sait qu'il y a un traître. Comme le note un exégète dans une étude sur Judas : « Alors que dans le plan synoptique, il y a un espace suffisant pour la supposition – vraisemblablement historique – que Judas ait pu être un disciple de Jésus comme les autres, chez Jean, cet espace n'existe plus[2]. » Judas n'a pas de dernière chance pour se racheter, sa figure de traître, figée dès le début, ne connaît aucun développement. Immédiatement, le voilà d'ailleurs confronté à Pierre. Jésus, pour-

2. HANS-JOSEPH KLAUK, *Judas ein Jünger des Herrn*, Herder, 1987, p. 73.

suivant, interroge en effet Pierre, qui joue ici le rôle coutumier dans les Synoptiques de porte-parole des apôtres. Pierre répond alors par une confession qui le pose en disciple véritable partant fidèlement à la suite de son maître : « A qui irions-nous ? Tu as les paroles de vie éternelle » (6,68). Et, pour mieux encore renforcer le parallélisme avec Judas, Jésus poursuit : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les Douze ? Et pourtant l'un de vous est un diable » (6,70). L'auteur, dans une des « interventions en régie[3] » dont il est coutumier, rend les choses explicites : « Il désignait ainsi Judas, fils de Simon l'Iscariote ; car c'était lui qui allait le livrer, lui, l'un des Douze » (6,71). Or, contrairement aux Synoptiques qui composaient de Pierre une figure en demi-teinte puisqu'il était qualifié de Satan immédiatement après sa confession (Marc 8,33), l'apôtre reste pur au détriment de Judas qui assume ici toute la part diabolique : lui et lui seul est qualifié de diable.

Cette dualité se confirme lors du lavement des pieds (13,1-11). On connaît les réticences de Pierre à se faire laver les pieds et son manque de compréhension du sens du geste. Mais s'il est en décalage avec Jésus, lui, au moins, exprime à voix haute sa mésentente. Judas au contraire est posé en présence muette au sein de la description même de la scène : « Au cours d'un repas, alors que déjà le diable avait jeté au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, la pensée de le livrer... » (12,2-3). Au désaccord bruyant s'oppose la silencieuse traîtrise ; le caractère impétueux et revendicatif de Pierre – encore un trait présent dans les Synoptiques – est pour ainsi dire dédouané par la mention de la muette félonie.

3. Jean utilise parfois ce procédé : en tant que rédacteur, il fait part au lecteur d'une information qui ne pouvait être perçue des acteurs de la scène. Il interprète une parole en traversant l'épaisseur du temps qu'il a fallu pour que l'incompréhension puisse faire place à la pénétration plénière des paroles de Jésus. Autre exemple : Jean 2,21-22.

Peu après, une seconde opposition se construit : « Vous, vous êtes purs, mais non pas tous » (13,10), dit Jésus. Le lavement des pieds « résiste », pour ainsi dire, à la trahison, alors qu'il est efficace pour l'opposition. Pierre, contrairement aux Synoptiques (*cf.* le passage du diable, derechef), est ici pur.

L'enchaînement qui suit – le geste de trahison (Jean 13,21-26) – ne vient que renforcer le double mouvement d'exacerbation de la culpabilité de Judas et de disculpation de Pierre. Le déroulement est bien connu : Jésus annonce publiquement la présence d'un traître (v. 21) ; troublé, Pierre demande au disciple bien-aimé de savoir de qui il s'agit (v. 25) ; Jésus répond que c'est celui qui va recevoir de ses mains une bouchée (v. 26) ; Judas prend la bouchée et le Diable entre en lui (v. 27) ; Jésus lui commande alors de le livrer ; Judas sort, dans l'incompréhension générale ; Judas sorti, Jésus donne son commandement nouveau et annonce son départ ; Pierre demande à le suivre mais Jésus annonce son reniement. Les oppositions sont flagrantes : Judas trahit alors qu'il accepte le geste fraternel de la bouchée, Pierre demeure fidèle alors qu'il avait refusé le geste servile du lavement des pieds. Judas s'enfonce dans la nuit (v. 30), alors que Pierre reste auprès de son maître, lumière du monde (comme l'a annoncé le prologue). Judas est renvoyé au maintenant de sa trahison (« ce que tu as à faire, fais-le vite », v. 27), Pierre est renvoyé du maintenant de sa volonté (« tu ne peux me suivre maintenant », v. 36) au « plus tard » (« tu me suivras plus tard », *ibid.*).

L'opposition culmine enfin dans la scène de l'arrestation. Judas, le texte le dit à deux reprises (18,2.5), conduit la petite troupe venue arrêter Judas au Jardin. Son rôle se borne à celui de guide : il reste par ailleurs anonyme et silencieux. A cette immobilité s'oppose l'action de Pierre. Jean est le seul à attribuer à Pierre ce geste, pourtant présent également dans les Synoptiques : sortir l'épée du fourreau pour défendre Jésus (Luc 22,50 = Marc 14,47 = Matthieu 26,51). Certes, il

s'agit d'un acte symbolique du refus de la Passion, mais avant tout, il marque la fidélité de celui qui est prêt à se battre pour son maître.

Pierre, confronté à Judas, en sort résolument à son avantage : face à la figure du traître, il apparaît comme le bon disciple fidèle à son maître malgré ses incompréhensions et son impétuosité. Ces remarques permettent de tracer un nouveau portrait de l'apôtre.

Une nouvelle figure

Faisons un pas supplémentaire en s'intéressant aux scènes « en solo », c'est-à-dire aux scènes où les personnages interviennent en l'absence des autres : le rôle de Pierre se précisera davantage par contraste avec les deux autres. Étrangement, les scènes de solo sont très rares chez Jean, argument supplémentaire en faveur de la thèse visant à montrer que les personnages se définissent les uns par rapport aux autres. Toutes sont des scènes fondatrices de la personnalité en question ; elles donnent aux personnages leur profondeur.

Pour le disciple bien-aimé, le trait dominant est celui de la proximité avec Jésus : la scène en solitaire est celle qui se tient au pied de la croix. Alors que les disciples ont abandonné Jésus, il se tient en compagnie des Saintes Femmes au Calvaire, et recueille les dernières paroles du maître (19,26-27). L'exégète Xavier Léon-Dufour a bien montré que ce passage devait être lu non pas seulement comme un moment dramatique ou une preuve de fidélité, mais bien comme le texte de fondation de la communauté johannique[4]. Dans cette péricope, en effet, Jésus confie au disciple qu'il juge le plus apte, sa propre mère, c'est-à-dire, confie symbolique-

4. XAVIER LÉON-DUFOUR, « Jésus constitue sa nouvelle famille, Jean 19,25-27 », *L'Évangile exploré*, Mélanges Légasse, Cerf, 1996, p. 265-281.

ment au disciple bien-aimé qui représente la nouvelle communauté, sa mère, qui figure le peuple juif. Ce faisant, il instaure bien une « nouvelle famille », différente de sa famille par le sang : la famille de ses disciples, de la nouvelle foi qu'il fonde. Le passage donne *ipso facto* au disciple bien-aimé sa stature nouvelle (qui sera renforcée dans le chapitre XXI) : celle de représenter Jésus sur la terre ; un rôle qui n'est donc pas dévolu à Pierre.

Pour Judas, l'épisode solitaire est celui de l'onction à Béthanie (12,1-11). Jésus participe à un repas en compagnie de Lazare. Marie prend alors un parfum de nard pur et en oint ses pieds. Judas, dont Jean répète qu'il est destiné à livrer Jésus, intervient alors : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers pour les donner aux pauvres ? » (12,5). Tendons l'oreille : c'est la seule et unique fois que la voix de Judas se fait entendre dans l'évangile. Or ce qu'il dit est plutôt sensé, ce qui ouvre une intéressante perspective sur la théologie johannique : chez Jean, le diable aussi prend la forme du Tentateur qui prêche le bien pour que sorte le mal. La voix en régie de Jean donne à cette phrase son véritable sens : « Il parla ainsi, non par souci des pauvres, mais parce qu'il était voleur et que, chargé de la bourse, il dérobait ce qu'on y déposait » (12,6). L'épisode donne un relief tout différent à Judas puisqu'il fonctionne comme une sorte de mise en abîme de la trahison. Tout d'abord, en effet, on peut y lire une nécessité narrative : pour expliquer la passivité des disciples lorsque Judas sort trahir le Christ, il est nécessaire de mettre en place sa fonction d'intendant[5]. En outre, alors que, chez Jean, l'argent n'intervient pas explicitement dans la

5. Serait-ce forcer le texte que de prétendre que cette fonction, absente des synoptiques, joue en faveur de Pierre ? Faire de Judas l'intendant permet de lui laisser tout entière la question disputée du rapport à l'argent. En effet, chez Matthieu 17,24-27, l'épisode du didrachme trouvé dans le poisson fait de Pierre quasiment l'intendant des Douze, puisqu'il paye au nom de tous l'impôt au temple.

narration de la trahison, on apprend que le défaut principal de Judas est l'envie, ce qui peut en retour fournir un mobile à l'action. Enfin, le contexte suscité par la réponse de Jésus à Judas (« moi, vous ne m'avez pas pour toujours », 12,8) induit une compréhension christologique de l'épisode. En effet, en refusant à Jésus l'onction de Marie, Judas est présenté comme un adversaire de la christologie. Il estime en effet qu'une dévotion excessive est accordée à Jésus, une dévotion que l'on serait mieux inspiré de consacrer à la piété traditionnelle de l'aumône. La trahison est donc une sorte de refus christologique. Le Judas de Jean est donc bien davantage qu'un disciple qui s'égare, un double de Pierre qui aurait « mal tourné ». Il est celui qui refuse en profondeur la christologie.

Situé entre Judas, le traître quasi eschatologique, et le disciple bien-aimé, exemple improbable d'une union personnelle au Seigneur, Pierre fait plutôt pâle figure. Il semble plutôt ordinaire, c'est-à-dire proche des chrétiens. Aussi se ralliera-t-on volontiers à l'idée qui prétend que Pierre, loin d'être le représentant des chrétiens apostoliques représente des chrétiens appartenant à la communauté elle-même et pratiquant une piété plus ordinaire que celle dont le disciple bien-aimé est l'image. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que la scène qui le fonde soit celle du reniement. Il est frappant en effet de constater que chez Jean, le seul moment où Pierre est présenté seul est celui de son reniement, comme si Pierre ne prenait consistance que dans un groupe, comme s'il n'était qu'un être de relation. Et d'ailleurs, contrairement aux synoptiques, c'est bien son appartenance au groupe qu'il renie trois fois et non pas la personne de Jésus (Jean 18,17.25.27).

Pour comprendre la mission que Jean fait confier à Pierre par le Christ, ce n'est donc pas la scène de la course au tombeau qu'il faut retenir mais celle de la trahison au cours du dernier repas. Pierre n'est pas seulement ce vieux bonhomme un peu essoufflé qui arrive second à la course de la

foi, il est aussi cet homme ordinaire spectateur du drame qui se joue. Que l'on se représente les positions indiquées par Jean pour la Cène. Au centre le Christ, à ses côtés, le disciple bien-aimé, penché sur sa poitrine et Judas, suffisamment proche pour que le Maître puisse tendre la bouchée. Voilà les acteurs principaux de la Trahison, les seuls à savoir ce qui se passe réellement. Plus loin, tentant d'approcher le mystère, Pierre, qui, s'il se tient effectivement un peu en retrait, n'en demeure pas moins le premier des disciples, le plus proche du disciple bien-aimé, le plus proche du plus proche de Jésus. Pierre, débarrassé du fardeau d'impureté et de trahison porté par Judas, est le disciple le plus digne de représenter une foi quotidienne aux prises avec ses propres incompréhensions.

Le prolongement de l'évangile : Pierre, pasteur de la grande Église

Pierre chez Jean est un homme debout. Aussi est-il digne de prendre soin de l'Église : voilà le message que veut faire passer un rédacteur postérieur qui ajouta un appendice à l'évangile de Jean, l'actuel chapitre XXI. Le récit commence comme une nouvelle pêche miraculeuse :

> Simon-Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, originaire de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui dirent : « Nous venons, nous aussi, avec toi. » Ils sortirent, montèrent dans la barque. Cette nuit-là, ils ne prirent rien. L'aube était déjà venue, Jésus se tint sur le rivage – les disciples ne savaient pas cependant que c'était Jésus. Il leur dit : « Les enfants, avez-vous de quoi manger ? » Ils lui répondirent : « Non ! » Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez. » Ils le jetèrent donc et ils n'avaient plus la force de le tirer, à cause de la masse de poissons. Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Ayant entendu que c'était le

> Seigneur, Simon-Pierre mit son vêtement – car il était nu – et il se jeta à l'eau. Les autres disciples, qui n'étaient pas loin de la terre, mais à environ deux cents coudées, vinrent avec la barque, traînant le filet de poissons. Une fois débarqués, ils aperçoivent, disposé là, un feu de braise, avec du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. » Alors Simon-Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet, plein de gros poissons : cent cinquante trois. (Jean 21,2-11.)

Le récit comble les lacunes du livre des évangiles et du livre des Actes : qu'a fait Pierre de son reniement à la Pentecôte ? Il reprit son « activité professionnelle ». La rencontre avec le Seigneur ressuscité s'opère dans la vie quotidienne de ses disciples, artisans de la pêche.

Dans une réplique de la pêche miraculeuse narrée en Matthieu, la nuit fut infructueuse, et ce n'est qu'au matin que Jésus – que les disciples n'ont pas reconnu, contrairement au lecteur, prévenu par le narrateur (Jean 21,4) – leur conseille de jeter leur filet à droite. Comme dans la pêche miraculeuse, Jésus donne un conseil surprenant à ces hommes qui connaissent pourtant leur métier, et c'est en se fiant à sa recommandation que le miracle advient. A partir de cette prise considérable, le récit de miracle se métamorphose :

– *un récit de reconnaissance*. Pierre et Jean, nous l'avons vu, y sont opposés. Alors que Jean a la perception immédiate de l'identité de Jésus, marquant par là que l'Église de Jean a une sorte de primauté dans la foi, Pierre se précipite vers le Christ, manifestant à la fois l'impétuosité qu'on lui connaît et sa pleine confiance dans le Christ. Pierre, en effet, ne craint pas de revoir Jésus, même s'il l'a renié : il se sait sans doute pardonné. Il serre son vêtement sur lui, marque de l'autonomie qu'il possède encore.

– *Une confirmation symbolique de la reconnaissance de Pierre comme chef*. Par une sorte de décalage narratif, Pierre disparaît au moment où il se jette dans l'eau et réapparaît sur le rivage. Il se comporte alors comme le véritable patron de

la barque : alors que ses collègues avaient du mal à tirer le filet, il le descend sans effort apparent et surtout sans le déchirer. Comment ne pas y voir une allusion à la métaphore de la pêche des hommes pour dire l'Église ? Pierre a la force nécessaire pour manipuler le filet de l'Église, et l'habileté suffisante à préserver son identité.

– *Un récit eucharistique*. Jésus convoque les disciples au repas et du coup réinstaure la communion avec eux. Remarquons que cette communion est pur don : rien ne vient des disciples ; le poisson cuit déjà sur la braise, avec le pain, quand ils s'approchent. Ce repas pris avec le Christ indique la force de la communion ecclésiale : Jésus est présent au milieu de la communauté qui s'assemble. La meilleure preuve en est qu'il ne s'agit pas ici d'un récit de reconnaissance, comme à Emmaüs : les disciples savent parfaitement qu'il est le Seigneur et ne peuvent poser la question « qui es-tu ? ».

La suite concerne le seul Pierre :

> Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Il lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Fais paître mes agneaux. » Il lui dit à nouveau, une deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » – « Oui, Seigneur, lui dit-il, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Sois le berger de mes brebis. » Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre fut peiné de ce qu'il lui eût dit pour la troisième fois : « M'aimes-tu ? », et il lui dit : « Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Fais paître mes brebis. Amen, amen, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais ; lorsque tu deviendras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et t'entraînera là où tu ne voudrais pas. » Il dit ceci pour indiquer par quel genre de mort il glorifierait Dieu. Ayant dit cela, il lui dit : « Suis-moi. »
>
> Se retournant, Pierre aperçoit le disciple que Jésus aimait qui les suivait, celui qui, durant le repas, s'était penché sur sa poitrine et avait dit : « Seigneur, qui est-ce qui te livre ? » Le voyant donc, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, et lui ? » Jésus lui

> dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. » (Jean 21,15-22.)

Le texte est essentiellement une ecclésiologie ; il répond à la question de savoir qui a la légitimité de gouverner l'Église. Pierre se voit non seulement réhabilité, mais par une triple déclaration d'amour à son Seigneur, le voilà investi d'un rôle : « faire paître les brebis du Seigneur ». L'allusion au discours du Bon Pasteur est claire : Pierre devenu le bon pasteur à la place du Christ, garde les brebis d'un autre, alors que le Bon Pasteur avait ses propres brebis. La différence avec Matthieu est grande : l'image des clefs est avant tout une image d'autorité. Au contraire, la métaphore du pasteur inclut surtout une nuance de responsabilité et de devoir.

S'agit-il d'un texte sur la *primauté* de Pierre ? Après tout, les compagnons ne sont pas comparés à des brebis, qui évoquent plutôt les futurs chrétiens. Pierre ne reçoit pas une prééminence particulière, mais un devoir particulier de sollicitude. En outre, il n'est pas fait mention d'une éventuelle succession.

Plus que d'un texte sur la succession, il s'agit d'un texte sur la *responsabilité*. L'auteur de l'évangile de Jean, ne pouvant dénier à Pierre (et à la Grande Église qu'il représente) son rapport de primauté, fait en sorte de la fonder sur l'amour. Et, en même temps, il ménage une place pour le disciple bien-aimé : celle de rester. La communauté johannique acquiert ainsi son droit de cité ; un droit de témoignage.

Pierre ayant accompli son triple acte d'amour peut maintenant accomplir l'acte dont il s'était cru capable prématurément. Il peut enfin « suivre » Jésus, c'est-à-dire vivre en vrai disciple, avec le poids de souffrance que le terme implique.

CONCLUSION

Pierre, l'homme triomphant de Matthieu et des apocryphes est aussi le représentant de l'échec des disciples chez Marc, le support privilégié de la grâce chez Luc-Actes, le croyant « moyen » chez Jean. Personnage humain, transfiguré par sa proximité avec Jésus et par sa foi que tous s'accordent à estimer exemplaire, Pierre nous renvoie de multiples images qui ne peuvent pas se superposer.

L'iconographie des premières représentations de l'apôtre[1] traduit cette ambivalence. Saint Laurent a son gril, sainte Blandine ses lions, saint Étienne sa dalmatique de diacre et ses cailloux de lapidé, qu'a donc saint Pierre ? La clef ? Elle apparaît pour la première fois sur une mosaïque au milieu du ve siècle, évoque le pouvoir de lier et de délier. Certains artistes explicitèrent même ce pouvoir : pourvu de deux clefs, il lie et délie, mais les clefs sont unies entre elles car ce pouvoir est un ; pourvu de trois clefs, son emprise s'étend sur la terre, sur le ciel et sur les enfers. La barque ? Elle l'accompagne parfois, rappelant son ancien métier de pêcheur. Les

1. Nous devons beaucoup à LOUIS RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, PUF, 1952.

chaînes ? Pierre connut par trois fois la captivité, selon la tradition : à Antioche, à Jérusalem et à Rome.

On se complaît dans les multiples scènes qui le représentent : à Moissac, sur l'un des chapiteaux du cloître, il guérit l'infirme à la Belle Porte, sur un sarcophage de l'abbaye de Saint-Ruf (datant du IVe siècle) il châtie Ananie et Saphire, à Saint-Maximin, il ressuscite Tabitha à Joppé, la Bible de Souvigny (XIIe siècle) peint sa vision des bêtes impures, à Vézelay un ange le prend par la main pour le sortir de sa prison, à Aulnay-de-Saintonge, le voilà crucifié, la tête en bas.

Il faut dire que Pierre a tout d'un saint populaire. Diplomate, ou simplement hésitant, il représentait une solution médiane entre Jacques et Paul, une figure de l'unité. D'origine modeste, les mains calleuses, il s'avérait proche du peuple – beaucoup plus que Paul l'intellectuel. Pécheur mais pardonné, il figurait l'espérance simple d'une fidélité toujours possible. Mort au cœur de l'Empire, à Rome, il symbolisait l'ère nouvelle du christianisme – ce que Constantin, construisant sa basilique, comprit fort bien. Autorité pour l'orthodoxie de la foi, il constituait un pape fort présentable.

Bref, les images étaient si complexes qu'elles pouvaient à la fois porter une piété populaire, une théologie de l'Église et une espérance pour le futur.

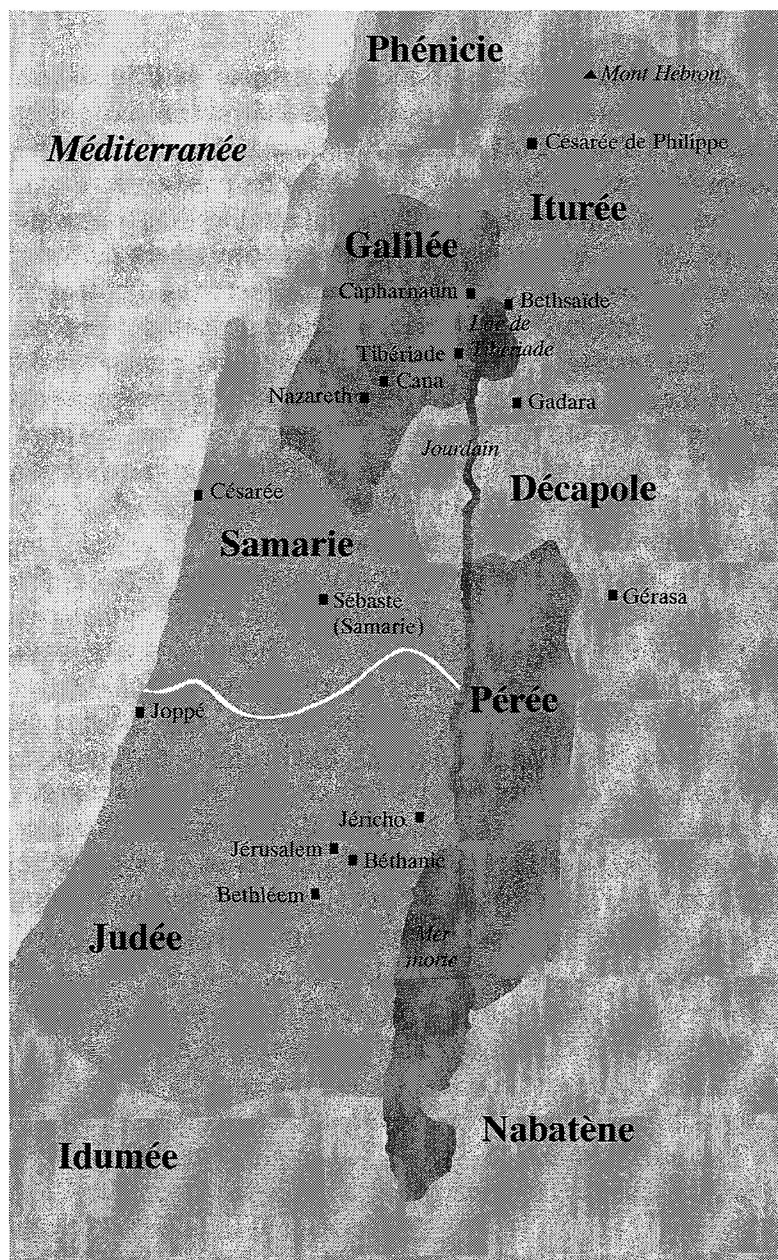
Mais à partir du XIIe siècle et des rêves de puissance d'Innocent III pour la papauté, la dernière image prend le dessus. Toujours représenté comme un homme d'âge mûr à la barbe courte et souvent grise, lui qui ne se distinguait pas des apôtres – dans les mosaïques de Ravenne, il porte comme eux la toge antique, et a la tête et les pieds nus –, il adopte le costume des papes. Il revêt le pallium et se coiffe de la tiare conique qui s'orne rapidement d'une, puis de deux, et enfin de trois couronnes.

Brusquement tout se fige. On ne le représente plus que comme un pape ou alors on exalte sa vertu à l'occasion de

cycles grandioses retraçant sa vie : les *stanze* de Raphaël au Vatican, les grandes fresques de Masaccio dans la chapelle Brancaci à Florence, les séries de Caravage et de Poussin. Désormais, parler de Pierre, c'est parler du pape.

Avec les conflits issus de l'histoire de l'Église, traiter de Pierre devient un sujet piégé. Les représentations du XVIIe siècle, qui exhibent les larmes de saint Pierre et ajoutent le coq à ses attributs, suprême emblème de son reniement, sont-elles inspirées de la piété du temps qui poussait à la contrition, ou sont-elles un appel à la papauté provenant de milieux jansénistes – Philippe de Champaigne, leur « peintre officiel » affectionnait le thème – ou gallicans afin qu'elle se repente de son intransigeance ? Peu à peu, la figure de Pierre a ainsi connu un certain « rétrécissement ».

Parler de Pierre ne consiste pas seulement à parler du pape ou de sa primauté. Revenir à l'Écriture permet de retrouver la richesse de Simon-Pierre, l'homme, pas la fonction ; un homme aux prises avec Jésus-Christ et avec la bouleversante irruption de Dieu au milieu des pêcheries galiléennes. Un homme fort et fragile, bon compagnon, parfois lent à comprendre, parfois capable de surprenantes fulgurances. Révélé par le Nouveau Testament, cet homme-là se tient bien à la porte du paradis, non pour en restreindre le passage à d'improbables « bons » croyants mais pour l'ouvrir toute grande, par son exemple, en payant de sa personne.



La Terre sainte au temps de Pierre.

CHRONOLOGIE

Entre ~6 et 6	*Naissance probable de Pierre.*
4 av. J.-C.	A la mort d'Hérode le Grand, l'empereur Auguste (30 av. J.-C.-14 ap. J.-C.) divise son royaume entre ses fils.
14	Mort de l'empereur Auguste. Début du règne de Tibère.
19	Mort de Germanicus.
26-36	Ponce Pilate préfet de Judée.
Vers 28	*Début du ministère public de Jésus : vocation de Pierre.*
30 ou 33	*Mort de Jésus.*
31	Mort de Séjan, l'ambitieux préfet du prétoire. Procès et exactions se multiplient jusqu'à la fin du règne de Tibère.
36	Lapidation d'Étienne et conversion de Paul.
37	*Rencontre probable de Pierre et de Paul à Jérusalem.* Mort de Tibère et début du règne de Caligula.
39	Ambassade du philosophe juif Philon à Caligula pour plaider la cause des juifs d'Alexandrie.
41	Voyage d'Hérode Agrippa de Rome à Jérusalem. Arrestation de Jacques et décapitation de ce dernier. Mort de Caligula et début du règne de Claude.
Pâques 41	*Emprisonnement de Pierre.*
41-44	*Pierre à Antioche ? à Corinthe ? à Rome ?*
43-47	Conquête de la Grande-Bretagne par Claude. Début des grands travaux.
10 mars 44	Mort d'Hérode Agrippa.
45-48	Grande famine en Judée.
47/48.	Assemblée de Jérusalem.
48	Meurtre de Messaline, femme de Claude.
49	*Pierre à Antioche. Départ de Paul.*
49-56/57	*Pierre à Antioche ?*

54	Mort de Claude et début du règne de Néron.
55	Meurtre de Britannicus.
57/58	Emprisonnement de Paul à Jérusalem puis à Césarée.
58	*Pierre à Rome ?*
58-59	Conquête de l'Arménie par Corbulon.
59	Meurtre d'Agrippine, mère de Néron. Intrigues de Tigellin, préfet du prétoire.
60/61	Arrivée de Paul à Rome. Jacques, frère du Seigneur, est lapidé. Révolte de Boudicca en Grande-Bretagne.
64	Incendie de Rome ; Néron accuse les chrétiens. Début de la construction du palais de l'empereur, la Domus Aurea.
64 ou 67	*Crucifiement de Pierre à Rome.*
65	Suicide de Sénèque.
66	Mort de Poppée, femme de Néron. Mort de Pétrone, auteur du *Satiricon.*
66-69	Insurrection juive devant les exactions du procurateur Gessus Florus.
68	Mort de Néron, début de la guerre civile qui voit se succéder trois empereurs.
70	Chute du Temple de Jérusalem pris par Titus. Vespasien devient empereur.
74	Prise de Massada, dernière citadelle juive à résister aux Romains.
70-90	Écriture de nombreux écrits du Nouveau Testament : les évangiles, les lettres inauthentiques de Paul (Colossiens, Éphésiens, I et II Timothée, Tite) et de I Pierre, Jacques, Jude.
79	Mort de Vespasien et avènement de Titus. Éruption du Vésuve qui détruisit Herculanum et Pompéi et tua l'écrivain Pline l'Ancien.
80	Parution de la *Guerre des Juifs* de l'écrivain Flavius Josèphe.
90	Sous le règne de Domitien (81-96), les chrétiens semblent avoir été en butte à de nombreuses tracasseries locales.

BIBLIOGRAPHIE PÉTRINIENNE

Contrairement à Paul, la bibliographie qui concerne Pierre est extrêmement réduite. On en trouve une recension dans l'article suivant :

Giuseppe GHIBERTI, « L'Apostolo Pietro nel Nuovo Testamento. Le discussione e i testi », *in* W. HAASE & H. TEMPORINI (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, t. II.26.1, Berlin/New York, De Gruyter, 1992, p. 462-538.

Le livre qui a eu certainement le plus d'importance est celui d'Oscar Cullmann :

Oscar CULLMANN, *Pierre disciple, apôtre et martyr*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1952.

Viennent ensuite les deux ouvrages magistraux de Christian Grappe, qui sont plutôt une œuvre d'historien :

D'un Temple à l'autre, Paris, PUF, 1992.

Images de Pierre au second siècle, Paris, PUF, 1995.

Les précurseurs de l'examen de la figure de Pierre dans les évangiles sont :

Raymond E. BROWN, Karl P. DONFRIED et John REUMANN, *Saint Pierre dans le Nouveau Testament*, Paris, Cerf, Lectio Divina 79, 1974.

Ils ont été suivis par :

Ernst BEST, « Peter in the Gospel According to Mark », *Catholic Biblical Quarterly* 40, 1978, p. 547-558.

Kevin QUAST, *Peter and the Beloved Disciple*, Sheffield, JSOT Press, 1989.

Pheme PERKINS, *Peter Apostle for the Whole Church*, Columbia, University of South Carolina Press, 1994.

Arthur H. MAYNARD, « The Role of Peter in the Fourth Gospel », *New Testament Studies 30*, 1984, p. 531-548.

La masse des commentaires sur les évangiles et les Actes est trop considérable pour être mentionnée ici, aussi ne citons-nous que quelques ouvrages récents qui nous ont permis de présenter des perspectives littéraires, historiques ou sociologiques nouvelles :

Craig S. KEENER, *A Commentary on the Gospel of Matthew*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdemans, 1999.

Étienne TROCMÉ, *L'Évangile selon saint Marc*, Genève, Labor & Fides, Commentaire du Nouveau Testament 2.2, 2000.

Bas M.F. VAN IERSEL, *Mark. A Reader-Response Commentary*, Sheffield, Sheffield Academic Press, JSNTSup 164, 1998.

François BOVON, *L'Évangile selon saint Luc*, Genève, Labor & Fides, Commentaire du Nouveau Testament 2.3, t.1/t.2, 1991/1996.

Robert C. TANNEHILL, *The Narrative Unity of Luke-Acts. A Literary Interpretation*, Minneapolis, Fortress Press, t.1/t.2, 1986/1990.

Joel B. GREEN, *The Gospel of Luke*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdemans, New International Commentary on the New Testament, 1997.

Joseph A. FIZTMYER, *The Acts of the Apostle*, New York, Doubleday, Anchor Bible 31, 1998.

Xavier LÉON-DUFOUR, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, Paris, Seuil, collection « Parole de Dieu », t.1/t.2/t.3/t.4, 1988/1990/1993/1996.

TABLE

Introduction 7
Avertissement 11
Pierre, entre histoire et Légende dorée 13
Pierre avant sa rencontre avec Jésus 13
Court résumé de la vie de Pierre d'après les évangiles . 17
Pierre dans le livre des Actes 21
De Jérusalem à Antioche 29
Pierre à Antioche 34
Le martyre 36
On a retrouvé le tombeau de Pierre ! 42

LA PRIMAUTÉ DE L'HOMME FAILLIBLE

Pierre chez Matthieu : le disciple exemplaire 47
Premières armes 49
Le disciple ambigu 53
Pierre se comporte comme le texte l'avait prévu 64
Pierre pris en otage : de la Légende dorée aux luttes partisanes 73
Le témoin parfait 73
Le digne vicaire du Christ 76
Chef de l'Église 89

IMAGES ALTERNATIVES

Pierre chez Marc 97
Pierre dans Luc-Actes 107
L'appel d'un témoin 108
Pierre suit Jésus et devient témoin de ses actes 112

Chute et relèvement du témoin 115
Première figure des Actes : le prédicateur poussé par l'Esprit 119
Deuxième figure : le continuateur charismatique des œuvres de Jésus 124
Troisième figure : le missionnaire guidé par l'Esprit 129
Quatrième figure : l'apatride 132
Pierre chez Jean 137
Une figure diminuée 138
Pierre et Judas 140
Une nouvelle figure 144
Le prolongement de l'évangile : Pierre, pasteur de la grande Église 147
Conclusion 151
Chronologie 157
Bibliographie pétrinienne 161

Composé par Graphe à Quintin
Achevé d'imprimer le 3 avril 2001
sur les presses de Normandie Roto Impression s.a. 61250 Lonrai (Orne)
N° d'imprimeur : 010516 – Dépôt légal : avril 2001